


# En Allemagne (1882-1886)

Jules Laforgue

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Berlin, la cour et la ville · 01

Par une torride après-midi d'août, je flâne aux environs de Potsdam. Dans cette plaine qui va de Potsdam à Berlin, plaine de sable où l'on enfonce comme au bord de la mer, Potsdam, le Versailles prussien, avec ses environs, est une oasis dont la Couronne n'est pas peu fière.

Potsdam mire son clocher et ses casernes dans un de ces nombreux lacs que forme la Havel. D'un bleu glacé, ces lacs se succèdent, entourés de parcs d'où émergent les châteaux royaux : le Babelsberg appartenant à l'empereur, le Palais de Marbre au prince Guillaume, son petit-fils, Glienicke au fils de feu Frédéric-Charles. J'ai loué une barque à Potsdam et je fais le tour de ces berges illustres. Mon loueur de barque m'a bien recommandé de n'aborder dans aucun des parcs royaux, il m'a même fait entrevoir des mois de forteresse. Je fais le tour, côtoyant les berges d'aussi près que le permettent les masses de joncs. Le silence de l'accablante après-midi plane partout ; deux ou trois mouettes vont et viennent ; une flottille de cygnes passe. Je contourne le parc du château de Babelsberg. Le château se dresse, là-bas, sur une éminence du milieu des frondaisons, le drapeau indiquant le séjour de l'empereur flotte au sommet. Çà et là, sur la pente des berges, des groupes de canons de toutes dimensions, depuis le canon pris à la guerre jusqu'au canon jouet de prince ; on s'en sert aux anniversaires ; il en est un qui chaque soir salue le coucher du soleil.

Ces massifs de verdure sont de ce vert métallique et artificiel qu'on voit dans les paysages allemands du temps de l'empire. Et de fait, toute cette oasis est à peu près artificielle, il ne faut pas beaucoup creuser du bout de la canne pour retrouver le sable, et je viens de passer à côté d'une bâtisse où une puissante machine pompe dès six heures du matin et amène l'eau à travers le parc.

Il est trois heures, c'est l'heure de la sieste. Dans une demi-heure l'empereur et l'impératrice se mettront à table avec leurs invités. Dans ce séjour d'un mois que les deux souverains font au Babelsberg, pas un dîner qui n'ait quelque invité de marque.

Je n'ai vu d'autre figure humaine que quelques paysans et paysannes hâves et déguenillés balayant une allée. Mais voici venir, par l'allée qui longe le bord, une patrouille de six fantassins. Celui qui les conduit, et qui tient son fusil sous le bras, le canon vers la terre, me fait signe de me promener un peu plus au large.

Je vais me promener au large. Je croise un petit bateau à voile. Dedans, un brave Allemand en manches de chemise et sa femme ; le mari fait la manœuvre : dans le fond du bateau, un petit tonneau de bière. Je rentre à Potsdam. Une péniche chargée d'une montagne de fourrage passe lentement. Là-bas, sur la berge, des hussards rouges descendent faire baigner leurs chevaux. Un canal étroit, puis un bout de lac et des joncs, encore un canal avec quais et je suis en ville : les éperons retentissent seuls dans la solitude, sur ces vieux pavés. Le château et son parc sont à deux pas, j'y vais prendre le frais. À l'église « de la garnison » quelque heure sonne et aussitôt le jeu de cloches chante l'air d'un vieux choral allemand qui dit :

Va toujours fidèle et probe
Jusqu'à ton tombeau froid,
Et ne t'écarte pas d'un pas
Du chemin du Seigneur.

Ce jeu de cloches chante ainsi toutes les demi-heures. Mince distraction. L'ennui qu'on respire ici est ineffable. Mais Berlin est à quarante minutes.

Je vais en voiture jusqu'au Neu-Babelsberg. On passe sous des frondaisons pendant la plus grande partie du chemin. Puis la route se borde de masures pauvres. On voit des gens aux cheveux blond filasse, surtout femmes et enfants, et dont le teint dit la nourriture principale, la pomme de terre. Involontairement je songe à ces villages, avoisinant Versailles, où M de Maintenon allait, en compagnie de sa favorite de Saint-Cyr, distribuer du pain, des vêtements, des aumônes.

Passent des voitures de la cour, de simples calèches, cochers et valets en noir avec aiguillettes et parements d'argent. Les cochers et les valets à la cour ne portent jamais la moustache, et c'est là une curieuse protestation (anglaise et française) contre les gens de maison à Berlin qui portent la barbe à leur gré et surtout la moustache.

Le dîner chez l'empereur est terminé. Je croise, dans une même calèche, deux figures correctes en habit qui assurément « ne sont pas d'ici », comme on dit vulgairement à Berlin. Ce sont le duc de Sagan et le comte Guillaume de Pourtalès ; l'un petit, cocasse à force de réaliser dans sa mise le type du gentilhomme Restauration, heureux de vivre dans une cour et de circuler aux fêtes en un uniforme, l'autre, un superbe reste de viveur

avec sa tête d'une calvitie imposante et sa grande barbe blanche, qui lui permettent de poser dans les tableaux vivants à la cour les vieux pèlerins, les grands seigneurs magyars et autres sujets, heureux aussi de vivre dans une cour et revêtant pour les bals de gala un superbe costume rouge inconnu. Le duc (avec la duchesse sa femme, petite-fille du maréchal Castellane) et le comte sont les grandes ressources, comme conversation, des thés que donne et préside autour de sa table l'impératrice.

Un peu plus loin, toujours en voiture, l'illustre marquis de Tseng avec des Chinois de l'ambassade fumant des cigarettes et causant de leur air exotique et narquois. On parle de la politesse chinoise ; j'ai su le lendemain qu'à ce dîner, dès qu'on se fut levé de table, le marquis et ses Chinois s'apprêtèrent, sans autre cérémonie, à prendre la porte et que le grand chambellan, comte Perponcher, leur cria d'un bout à l'autre de la table : « Hé, messieurs ! vous n'avez pas dit bonjour à l'empereur. » Pour un Chinois, passe ; mais pour un marquis !

Je passe sur le pont de Glienicke jeté sur un étranglement de deux lacs entre Potsdam et le château toujours désert de feu le prince Frédéric-Charles. La voiture est obligée de s'arrêter, ainsi que nombre de piétons. L'arche centrale du pont s'ouvre et relève ses deux battants pour laisser passer un bateau chargé d'une montagne de fourrage. Cette montagne passée, les deux battants s'abaissent, mais les piétons continuent à stationner, et les passants s'ajoutent à eux. Mon cocher me fait signe d'attendre. En face de l'embarcadère (une planche) du château de Babelsberg, arrive un canot de luxe. Entre l'homme assis au gouvernail et les deux matelots tout en blanc qui rament, se tient assis un officier de hussard rouge très décoré. La foule se découvre, il salue mili-

tairement. C'est le prince Guillaume, petit-fils de l'empereur, qui rentre chez lui au Marmor-Palais et a préféré, par cette belle journée, le canot à la voiture.

Le lendemain, à la même heure, sous le même soleil torride et dans le sable qui craque, je me trouve à la petite station de chemin de fer de Neu-Babelsberg. Un train extra, formé du salon capitonné de bleu de l'impératrice et de quelques coupés de première et de seconde classe, attend les souverains. Après le séjour réglementaire de vingt jours, Leurs Majestés quittent le château de Babelsberg pour Berlin. Demain matin même a lieu la grande parade militaire. Après-demain, fête de Sedan.

Le chef de gare a mis sa belle casquette et sa brochette de décorations. Quelques laquais en petite livrée attendent déjà. Peu à peu des voitures arrivent. Deux médecins, l'un en uniforme, celui de l'empereur, et l'autre en civil, celui de l'impératrice. Trois ou quatre fourriers, un vaguemestre, dans des redingotes d'employés ; le plus modeste de nos commis ne voudrait pas de leurs gibus démodés et défraîchis ni de leurs informes chaussures. Tout ce monde-là a l'air avant tout discipliné et non habitué à des douceurs de cour.

Enfin voici un personnage. C'est, en civil, un vieux beau aux moustaches trop cirées, raide et gourmé dans un habit qui ne vient ni de Paris ni de Londres. Son gibus demanderait un coup de fer (ah ! les gibus, tous les gibus qu'on voit en Allemagne !). C'est le grand chambellan du Palais, le comte Perponcher, il occupe la plus haute charge de la cour. Nous le retrouverons dans toute la gloire de ses fonctions. Le comte a à ses côtés un jeune parent, officier de la garde, baron, chambellan en herbe.

La comtesse Perponcher, grande-maîtresse de la maison de l'impératrice, non plus que la comtesse Hacke, première dame du palais, ne sont là. L'impératrice n'a ici que deux dames d'honneur, la comtesse Oriola, dame d'honneur fixe, logeant au palais et recevant des appointements, et une de ces nombreuses et jeunes comtesses de province qui se succèdent de mois en mois auprès de l'impératrice, comme pour un apprentissage, quand la souveraine est en villégiature.

On se range, on se découvre. Leurs Majestés arrivent, dans la même voiture découverte qui est celle de l'impératrice, véhicule à caisse carrée et très basse, où la souveraine peut être installée dans la chaise même où on la roule à travers ses appartements. L'empereur, tête basse, son beau sourire heureux et faible et fini sous sa moustache toujours retroussée, est assis, comme affaissé, ses deux mains gantées de blanc posées sur ses genoux. Il est dans une petite tenue un peu usée et porte la simple casquette, casquette remarquablement plate et modeste contrastant avec les proportions abusives en hauteur qu'ont prises dans ces derniers temps celles des officiers élégants de Berlin.

L'impératrice est en noir garni de jais. Les voyages et les deuils de cour sont les seuls cas où elle porte du noir. En tout autre temps, elle ne recule pas devant les couleurs les plus franches qui, encadrant sa maigre personne voûtée et son hautain visage ruiné et fardé, font d'elle le personnage le plus singulier qu'un Talleyrand ou un lord Beaconsfield eussent pu rêver, et que M. de Bismarck, qui n'est ni Talleyrand ni Beaconsfield, n'a pas trouvé de son goût allemand.

Accompagnés du chambellan, à petit pas et voûtés, les deux souverains se dirigent vers le wagon-salon où des valets les

aident à monter. Le train part, devant le chef de gare saluant militairement.

Àl'arrivée, la place qui se trouve devant la gare de Potsdam et qui est le point central et le plus animé de la ville est nettoyée par des policiers à cheval contenant le cercle des curieux. Et ce seront encore un échelonnement ininterrompu de gardes à cheval et les deux haies compactes de bons Berlinois tout le long de l'avenue des Tilleuls jusqu'au palais impérial où déjà flotte le drapeau qui annonce que l'empereur est à Berlin.

L'entrée par chemin de fer dans la capitale de la Prusse est glaciale, sans imprévu, sans vie. Ce n'est pas comme en arrivant à Paris, après avoir longé de gaies maisons de campagne et des jardinets, cette série de banlieues si caractéristiques, puis ces faubourgs aux hautes maisons escaladées d'enseignes et de réclames et de balcons à fleurs, toutes grouillantes de populations et de petits métiers, des deux côtés de l'infernal fonctionnement de la gare. Ici, c'est, en fait de campagne, du sable pur à remuer à la pelle, des sapins sombres des deux côtés de la voie ; et puis, c'est l'entrée subite et toute simple en ville par des boulevards extérieurs, aux maisons plates, badigeonnées de l'éternelle couleur d'ici, pomme de terre ou macadam, que n'égayent ni réclames, ni balcons, ni volets aux fenêtres. Il faut avoir vu ces maisons pour savoir ce qu'une façade sans balcons et surtout sans volets (ce qui donne aux fenêtres l'air de trous réguliers) et avec, au ras du trottoir, ces descentes dans des boutiques, a de sinistre, et pour apprécier la jolie chose qu'est une façade de maison quelconque à Paris.

C'est le crépuscule, un crépuscule de fin d'août. En gare, dans des wagons de quatrième classe se casent des ouvriers. Leur mise

frappe. Ils ne portent pas la blouse, le bourgeron, ni le pantalon bleu, mais la redingote usée et graissée, et la casquette à visière, avec cela, je ne sais quel air de galériens que leur donnent leurs cheveux négligés et leur grande barbe.

Les gares allemandes n'ont pas cet air de vieille pierre de nos gares de Paris ; elles sont toutes neuves, très claires, style trocadéro, briques rouges ou grès, toujours très enjolivées. Elles sont surtout spacieuses et claires et plus faites pour la circulation que pour abriter un dédale de bureaux. Les employés sont de vrais militaires, en uniforme, raides et les pieds en équerre, ils saluent leurs chefs.

Le contraste entre la tenue des employés allemands et celle des employés français est amusant à saisir à la frontière entre Avricourt allemand et Avricourt français. Dans l'une, un personnel militaire, s'occupant sans un mot du fonctionnement de la station, comme hier, comme avant-hier. Dans l'autre, dès l'arrivée, une petite odeur d'absinthe et de liberté, des employés qui traînent (ou qui semblent traîner, n'ayant pas de sous-pieds), sifflotant (sifflotant !), s'interpellant : « Est-ce qu'on te voit ce soir ? », etc. Le public, avec ou sans billets, est libre de circuler à sa guise dans les gares allemandes.

La gare de la dernière des sous-préfectures de France ne voudrait pas des buffets des gares de Berlin.

## Berlin, la cour et la ville · 02

On appelle Berlin la « métropole de l'Empire », on l'appelle aussi volontiers die Kaiserstadt, la ville de l'empereur.

La plupart des magasins ajoutent à leur enseigne le titre de Hoflieferant, fournisseur de la cour. Ce titre est accompagné d'un énorme écusson, les armes de Prusse flanquées de deux Hercules nus avec leurs massues, le tout doré. Quelques-uns précisent. Ce marchand de pianos est « fournisseur de Son Altesse la princesse Frédéric-Charles », ce marchand de cigares est « fournisseur de Son Altesse impériale et royale le prince héritier », voici le dentiste du prince Frédéric-Charles (qui est mort il y a quatre ans), le photographe de l'empereur, la modiste de l'impératrice, etc.

Les bustes de l'empereur et du prince héritier se trouvent dans toutes les salles de restaurant de Berlin, dans toutes les salles de brasserie, dans les baraques en plein vent où l'on débite de l'eau de seltz, etc. Bismarck et de Moltke, les « paladins » de l'empereur, ont leurs portraits en chromo.

Voici un magasin de musique. Il a à sa vitrine les photographies de Rubinstein, de Liszt, de Joachim, de Wagner ; c'est naturel, mais parmi ces photographies se trouvent, aussi naturellement, celles de l'empereur, du prince Guillaume, de Bismarck.

Une photographie est très demandée, ces temps-ci, celle d'un bébé, arrière-petit-fils de l'empereur, avec un petit canon à ses pieds et près de lui un casque sur une chaise.

Il y a à la vitrine du marchand de musique dont je viens de parler une valse intitulée : Hohenzollern-Wetter, « Temps de Hohenzollern », c'est-à-dire beau temps. Quand il fait beau, on dit

ici : il fait un temps de l'empereur. Ne dit-on pas à Londres : Queen's weather ?

Il y a le long de l'avenue des Tilleuls des cadres-réclames de photographes, tous consacrés à la cour. Ici la famille du prince héritier avec dames d'honneur et aide-de-camp au patinage ; là un groupe de chasseurs dans la neige : le prince héritier la pipe à la bouche, le prince Guillaume, le ministre Puttkammer, l'ambassadeur de Russie comte Schouvaloff ; plus loin, groupés sur un perron de château, la famille Bismarck en tenue de noce, avec les deux mariés en avant ; encore, les jeunes princesses, filles du prince impérial, en costumes historiques ; enfin, dans leurs cadres de peluche surmontés de couronnes ducales, comtales, etc., des chambellans zébrés d'or, des officiers de la garde, la princesse Georges Radziwill, etc.

Àla vitrine d'un libraire, je vois un poème en plusieurs chants intitulé Guillaume l'Unique, le Livre de la reine Louise, les Voyages du prince Henri autour du monde ; la couverture de ce dernier a une vignette coloriée, représentant le jeune prince, debout, en barque, saluant dans la fumée des canons.

Il est un spectacle plus que monarchique, asiatique pourrait-on dire, qu'on peut avoir une ou deux fois par semaine, avenue des Tilleuls et dans les rues avoisinantes. Suivi de gamins, quelques passants se rangeant et faisant la courbette, chapeau bas, le prince Georges, Tibère solitaire, qu'on ne voit jamais à la cour et qui a écrit une Phèdre pour Sarah Bernhardt, se promène en tenue de général, lent, bouffi, les chairs malsaines. Sa voiture le suit, très haute sur ressorts, mollement balancée. Le prince s'arrête aux vitrines. Il entre dans les magasins et surtout, et carrément, dans ceux de la Friedrichstrasse où l'on vend toute es-

pèce de photographies. Quand il est las, il fait signe à sa voiture qui vient se ranger ; le valet de pied lui tend son manteau de général à parements rouges, il monte, au milieu des badauds, et repart, mollement balancé, vers ses mœurs.

L'Opéra et la Comédie appartiennent à l'empereur. Avant de faire l'affiche, on consulte le souverain. S'il a désigné une pièce, l'affiche porte en tête Auf allerhöchsten Befehl, « par ordre souverain » ; si c'est le prince héritier qui a désigné une pièce, l'affiche porte seulement Auf höchsten Befehl. Aux jours de parade militaire, le public est à peu près chassé de l'Opéra : l'empereur livre les trois quarts des places à l'armée et lui fait servir un ballet monstre. Frédéric le Grand postait un grenadier à côté des chanteuses récalcitrantes et les forçait ainsi à s'exécuter. Il y a un an, la chanteuse la plus artiste de l'Opéra, M Lehmann, à la suite d'un dissentiment a brisé son contrat et quitté Berlin ; depuis, l'affiche de chaque jour porte au bas : Frl. Lehmann contraktbruchig, « M Lehmann a brisé son contrat ». En 1884, en plein concert, le pianiste de Bülow traite l'Opéra de Berlin de « cirque Hulsen » (M. de Hulsen est l'intendant des théâtres royaux). M. de Hulsen fait distribuer à tous les employés la photographie de M. de Bülow pour qu'on ne laisse jamais entrer cet insulteur. En janvier dernier, M. de Bülow se trouve être entré à l'Opéra pour la première de Merlin ; aussitôt un employé vient le prier de sortir et lui remet le prix de sa place.

MILITARIA ! — Je me rencontre devant la boîte aux lettres de la poste avec un simple soldat ; il fait succéder à ma lettre une énorme enveloppe ; je n'en puis lire l'adresse, mais la lettre n'est pas affranchie et, au bas, un mot en gros caractères crève les

yeux : « Militaria », c'est-à-dire affaires militaires, n'y touchez pas, c'est sacré !

L'heure culminante à Berlin est midi, c'est-à-dire l'heure où la garde qui relève les postes de la ville passe musique en tête devant le palais de l'empereur. Les fifres jouent ces airs aigres et monotones que les gamins berlinois sifflent en flânant. À l'approche du palais, sur un signe du porte-étendard, les fifres se taisent et la musique commence. Cet étendard qui précède la musique est assez étrange. Qu'on se figure une étoile d'argent surmontée d'un aigle aux ailes étendues ; au-dessus de l'aigle, un chapeau chinois avec ses clochettes supportant un croissant, des pointes duquel pendent deux queues de crins, l'une rouge, l'autre blanche. Voici le palais. Les soldats prennent le pas d'ordonnance, c'est-à-dire tapent furieusement de la semelle, et tous, le cou tendu, regardent fixement la fenêtre du coin du palais, « la fenêtre historique ». L'empereur paraît à cette fenêtre, en gilet blanc, tunique à revers rouges, la croix du Mérite au cou, celle de 1870 sur la poitrine. Il sourit, la foule soulève des centaines de chapeaux et quelquefois clame. L'heure culminante, l'heure militaire est passée.

Nous n'avons que le canon du Palais-Royal, les jours de soleil.

Le principal relais de la garde est le Corps de Garde.

Le Corps de Garde est vraiment le centre moral et symbolique de Berlin, aussi bien qu'il en est le centre topographique. Campé au milieu de l'avenue des Tilleuls, entre l'Université et l'Arsenal (musée), vis-à-vis des deux palais et de l'Opéra, c'est une espèce de castrum romain, un temple bas et gris avec fronton triangulaire à bas-reliefs et précédé d'un portique de six colonnes. Le

tout est entouré d'une grille. Sur le devant, entre la grille et le portique sont alignés en deux files quarante piquets munis chacun d'un support pour le fusil. Ces piquets marquent la place de chaque soldat et rendent plus prompt l'alignement. J'ajouterai que si petits et insignifiants qu'ils soient, ils sont peints aux couleurs de la Prusse, comme les guérites, etc. Nos guérites ne sont tricolores que depuis le ministère Boulanger. Au dernier de ces piquets est attaché un tambour, le petit tambour plat prussien qui résonne si sec. Une sentinelle est là près de la grille. Elle ne se promène pas, devant avoir constamment l'œil au guet, à droite et à gauche de l'avenue. Dès qu'apparaît une voiture de la cour (le plus souvent simple coupé, mais dont le cocher avec ses aiguillettes et sa ganse de chapeau d'argent est visible d'assez loin), si le cocher tient son fouet d'une façon qui signifie que la voiture n'est pas vide, la sentinelle se tourne vers le portique, met sa main en cornet à sa bouche et hurle raus ! (abréviation de heraus, « dehors »).

Aussitôt la garde (des fantassins) se précipite, descend les degrés. En un clin d'œil, les deux rangs sont alignés l'arme au bras, le tambour a accroché son instrument à la ceinture, tient ses baguettes en arrêt, et l'officier, au bout, se tient prêt à saluer de l'épée.

Une voiture passe. Raus ! La garde présente arme, l'officier salue et le tambour roule un ran-plan-plan d'honneur. Dans la voiture il y a deux gouvernantes tenant deux bébés royaux sur leurs genoux. On ne roule tambour que pour la famille impériale. Pour un général, la garde ne sort qu'à moitié.

Avril, neuf heures du matin. — Le Corps de Garde gris, tout est ensoleillé. Les soldats se chauffent dehors appuyés aux colonnes,

astiqués et flambants, ni lourds ni gauches, les trois quarts imberbes, l'air heureux d'être là, au soleil, à Berlin. Ils causent, les mains dans les poches ou les bras croisés. Des gamins accrochés aux barreaux de la grille les regardent, attendant le passage de quelque voiture royale pour leur voir faire la manœuvre. La pointe des casques et les boutons des tuniques étincellent ; pas de gants. L'officier, avec sa ceinture d'argent à énormes glands tombant sur le côté, se promène. Des moineaux nichent et jouent dans les bas-reliefs du fronton.

Le mot d'ordre. — Il y a à gauche du Corps de Garde un espace planté de quelques gros arbres et de deux monstrueux canons qu'on nous a pris en 1814. C'est là qu'à certains jours, une fois par semaine, je crois, les officiers viennent prendre le mot d'ordre. Le spectacle est merveilleux, vu d'un premier étage, surtout quand le jour du mot d'ordre tombe un dimanche ou un jour de fête et que l'armée est en grande tenue. Une musique militaire joue, au centre. La haie des sergents de ville est doublée de celle des soldats d'ordonnance qui ont accompagné leur officier : à la pointe de leur casque est adaptée une crinière blanche, rouge, noire, qui retombe. Les simples officiers ont la même crinière que le simple soldat. Les officiers supérieurs adaptent à leur pointe un bouquet flottant de longues plumes blanches ou noires. Les officiers arrivent. L'officier riche descend de sa voiture de maître, l'officier pauvre paye son fiacre. Ils entrent dans le cercle. On a alors un spectacle unique, un parterre mouvant de couleurs et d'étincellements, animé d'un même rythme, le salut militaire allemand : ce ne sont que torses s'inclinant, mains s'élevant et s'abaissant d'un geste sec, sans compter les trois pas en avant qui précèdent le salut. Il y a là des officiers de toutes armes et de toutes couleurs. Celui qui domine tout et tire invinciblement l'œil

est l'officier de la garde, géant tout vêtu de blanc, coiffé d'un casque en métal clair que surmonte l'aigle d'argent aux ailes étendues. Celui-là, la foule ne cesse pas d'en être stupéfiée et fière, bien qu'elle en sente pour la plupart la vanité.

Les dimanches et jours de fête, anniversaires, etc… à cause du retour de la messe ou du va-et-vient de félicitations entre les palais, la garde se tient en permanence entre ses piquets.

Matin d'hiver, huit heures. — Sous ma fenêtre, défilé, par groupes de deux ou trois, de jeunes officiers de toutes armes. Joli spectacle, net et propre, vrai défilé d'images. Il fait froid ; tous ont relevé le collet de leur manteau, ce qui va très bien, le manteau étant tout noir, sauf justement le tour du revers de ce collet qui est de la couleur de la ganse de la casquette. Impossible de cataloguer toutes ces couleurs. Voici une casquette bleue à ganse jaune serin, une casquette noire à coiffe rouge (la plus commune), une casquette bleue à ganse de velours noir, une casquette noire à ganse groseille (état-major), une casquette blanche à ganse vermillon (garde du corps), etc., etc. Il n'y a que la couleur de la casquette et du revers du collet qui change ; pour le reste, c'est le manteau noir, la longue redingote noire, le pantalon noir.

Au tournant de l'avenue des Tilleuls et de la rue Frédéric, le point le plus encombré de Berlin par une après-midi d'été, je m'arrête un instant et dans un moment de torpeur involontaire, comme en rêve, seul le bruit dominant de la rue m'arrive ; franchement, c'était le bruit du sabre qui traîne.

L'officier ne quitte pas volontiers son uniforme, pas même quand il va dans les petits théâtres.

Au cirque, ils ont un jour où l'on fait surtout travailler les chevaux. Il faut voir toute cette jeune aristocratie militaire occupant les loges, puis, aux entr'actes, traînant leur grand sabre vers les écuries, le long des courbettes du personnel du cirque.

Rue Frédéric, au crépuscule, à peine : — deux soldats sont arrêtés à causer avec une bonne (imaginez cela rue Richelieu). Un officier arrive. D'un mouvement, la bonne passe au second plan, les deux soldats s'alignent et saluent l'officier en le suivant fixement de l'œil.

Cette façon, en saluant, d'aller rencontrer le regard de l'officier, quatre pas avant qu'il soit là, et de le fixer et de le suivre avec la même intensité de regard, quatre pas durant, après qu'il vous a dépassé, est parfois d'un grotesque irrésistible. Non moins comiques, le dimanche, se promenant sous les Tilleuls, les jeunes « cadets » de dix, douze ans, se rencontrant et se saluant raides.

La tenue militaire a, à Berlin, la plus grande part d'influence sur celle des élégants ou des jeunes bourgeois qui se tiennent. J'en donnerai plus loin des détails. Le premier trait en est naturellement le premier de la tenue du soldat : la raideur, le pas mesuré, et très souvent, plus que très souvent, la manie de faire sonner les talons. Tout le monde, à Berlin, a, malgré toutes modes, des talons non pas hauts, mais très hauts. À propos du furieux tapement de semelle qu'on appelle ici le pas d'ordonnance et dont la nécessité apparaît si peu, un officier me raconte que ce pas est le meilleur exercice pour mater le soldat. Et il ajoutait ce fait qu'en 1871, autour de Paris, pendant le siège même, l'énervement de toute cette campagne, la joie du retour prochain mettaient de l'indiscipline parmi les troupes et qu'on eut recours au tapement

des pieds, le jarret tendu, plusieurs heures par jour, ce dont le résultat ne se fit pas attendre.

Mais le salut militaire est absolument entré dans les mœurs. Sortez le matin de bonne heure, vous verrez des employés, employés civils, se connaissant et se rencontrant, porter négligemment la main à leur front, militairement, en disant : « Morgen… Morgen… Bonjour, bonjour… » J'ai même vu ceci. Un vieux landau de famille s'arrête devant l'Opéra. Le cocher est un domestique quelconque, en gibus fané et tenue quelconque. Or, les cochers de cour, tandis qu'on monte et qu'on descend, tiennent leur main à leur front, militairement. La famille descend de voiture et voilà ce cocher vermoulu qui porte la main au front et ne l'abaisse que lorsque le dernier membre de la famille a disparu derrière la porte.

On sait qu'en Allemagne les familles annoncent leurs affaires les plus intimes par voie de la quatrième page des journaux ; ainsi des fiançailles. Les officiers n'annoncent leurs fiançailles que dans la Neue Preussische Zeitung, journal bien en cour, cela parmi des réclames plus ou moins contrastantes.

Ajoutez à ce magnifique déploiement militaire, le petit état de siège dans lequel Berlin respire.

## Berlin, la cour et la ville · 03

La première fête que donnent l'empereur et l'impératrice est un concert qui a lieu au château et auquel n'assistent que le corps diplomatique et la cour. Assis sur plusieurs rangs de fauteuils, les

ambassadeurs et les ambassadrices causent (au premier rang et juste au milieu se trouve notre ambassadrice). On attend la cour ; les artistes chanteurs sont prêts. La cour entre, le corps diplomatique se lève et ne se rassied que quand la cour est assise, assise sur plusieurs rangées de fauteuils vis-à-vis le corps diplomatique. C'est très solennel. On est installé, on se regarde, le concert commence.

Voici l'empereur, toujours en général, affaissé dans son fauteuil, essayant de temps en temps quelques mots auprès de la princesse impériale, placée à côté de lui, toujours jeune et souriante. L'impératrice s'est dérobée selon son habitude. Le prince Frédéric-Charles n'est pas venu. Le prince Guillaume rit avec sa femme et sa sœur, la princesse Victoria, de quelque tête de choriste. Le prince impérial est grave. L'impératrice a ici deux dames du palais et sa grand'maîtresse du palais, placées au second rang. Les aides de camp et chambellans se tiennent au fond, debout.

Il y a un entr'acte pendant lequel la cour et le corps diplomatique se mêlent discrètement, c'est ce qu'on appelle « faire cercle ». Puis le concert recommence.

C'est à peu près là toute la cour ; ce n'est pas une cour encombrante, si on la prend avec les officiers et dames d'honneur qu'elle entretient ; mais si l'on réunit tout ce qui existe de Hohenzollern depuis le souverain jusqu'à son dernier arrière-petit-fils, cela fait une famille respectable, on le sait.

L'empereur est riche ; la cour reste pauvre, selon la tradition ; les appointements demeurent dérisoires ; pas un brin de confortable n'a été introduit dans le palais.

Pas d'étiquette ; présenté à l'un ou à l'autre des souverains, on incline la tête simplement, en attendant qu'on vous adresse la parole. L'impératrice est toujours enchantée de s'entendre appeler « Madame ».

La vie au palais fonctionne avec une monotonie immuable. Chaque heure, en haut (chez l'impératrice), ou en bas (chez l'empereur) a sa destination. Les deux souverains vivent séparément. Quel silence dans le palais, au crépuscule, quand l'empereur est dans son cabinet de travail et l'impératrice aux mains de ses dames de la chambre ! On n'entend que la voix des valets dans le péristyle, le tic-tac des pendules, les gouttes d'eau tombant sur les feuilles de palmier dans la petite serre, — puis soudain, voilà la sonnette de la porte qui s'ouvre et le bruit d'éperons de quelque garde qui entre et sort un papier de son casque.

La vie des deux souverains se passe du 1 décembre au 1 mai à Berlin, au palais impérial. En été, c'est à Coblentz, Bade, Ems, Hombourg, Wiesbaden, etc… dans les châteaux plus ou moins confortables ou dans de simples hôtels, quand la ville n'a pas de châteaux à mettre à leur disposition. À Bade, par exemple, qui est leur villégiature préférée et la seule où les deux souverains vivent en commun, comme à Berlin, à peu près, ils habitent un hôtel séparé simplement par une cour, avec bassin et parterre de fleurs, d'une dépendance où logent les voyageurs ordinaires, lesquels peuvent parfaitement, en se mettant à leur fenêtre, plonger dans les appartements des souverains et assister à maints détails peu solennels de leur existence.

Le palais impérial à Berlin est situé au centre de l'avenue des Tilleuls. Il fait corps avec la bibliothèque bâtie en style dix-huitième siècle et est bâti lui-même dans ce style grec lourd et froid

que les architectes berlinois n'ont pas encore tout à fait abandonné pour le retour à la Renaissance allemande ; l'extérieur en est badigeonné de cette couleur café au lait gris qu'on retrouve un peu partout à Berlin et qui apparaît, à l'étranger qui débarque, comme le ton dominant de la capitale. La façade est précédée par un péristyle de quatre colonnes, avec deux rampes en pente pour les voitures, le toit est en terrasse nue et est surmonté d'un drapeau quand le souverain habite le palais. Le palais est très petit, il n'a qu'un étage qui présente en façade une largeur de treize fenêtres. Y logent seulement l'empereur, l'impératrice et les quatre ou cinq caméristes de l'impératrice. Le reste de la cour demeure au château qui est à dix minutes, au palais des princesses qui est à cinq minutes ou au palais néerlandais qui est à deux pas, mais seulement le personnel non marié ; car l'impératrice, qui a des idées très particulières sur ce chapitre, ne souffre pas qu'un de ses palais abrite le moindre couple. Le palais impérial est divisé en deux, un quart à gauche est réservé aux appartements privés des souverains, l'empereur au rez-de-chaussée, l'impératrice au premier étage, tout le reste à droite est pris par des salles de réceptions et de fêtes. Les grandes salles sont meublées en style empire, quelques-unes servent de musée à des cadeaux d'argenterie de délégations nationales, une autre à des présents de la Chine et du Japon. Les appartements privés se sont meublés peu à peu, et jusqu'à l'encombrement, de cadeaux de Noël, aussi peu somptueux que disparates ; la quantité de vases de marbre et de petits meubles modernes y est surtout déplorable. Par contre, on n'y voit pas de tableaux, sauf dans un petit salon du rez-de-chaussée où l'impératrice donne le thé. L'empereur, qui ne met jamais les pieds dans un musée ou une exposition de beaux-arts, fait acheter tous les ans un stock de toiles médiocres qu'on distri-

bue ensuite dans les corridors et les chambres de châteaux où l'on habite un mois par an. Les corridors du palais sont ornés, sans choix, de plâtres quelconques. L'escalier est décoré de trois grandes statues allégoriques de F. Rauch, le sculpteur officiel du dernier règne. Disons en passant que, à côté de ce palais si pauvrement et si médiocrement aménagé, le palais du prince impérial fait un heureux contraste, grâce surtout aux soins artistiques de la princesse royale.

La pièce principale de l'appartement privé de l'empereur est son cabinet de travail. Cette pièce donne sur l'avenue des Tilleuls par une fenêtre qui est connue dans toute l'Allemagne sous le nom d'historisches Eck-Fenster, parce qu'elle est placée juste au coin du palais et parce que le souverain s'y montre à la foule tous les jours à midi, quand la garde passe. Par cette fenêtre également, le soir, les passants peuvent apercevoir, à la clarté d'une modeste lampe, le front penché du souverain devant sa table de travail. Ce cabinet de travail est orné de portraits de famille et de souvenirs militaires ; sur une table se trouve un bouquet de bleuets, sa fleur préférée, qu'on renouvelle tous les matins. C'est dans cette pièce que le souverain reçoit son chancelier, le prince de Bismarck, et confère avec lui.

L'appartement de l'impératrice compte, avant les chambres privées, plusieurs petits salons pour réception intime ou audience. Ils sont ornés en général avec un luxe peu choisi et encombrés de cadeaux de Noël. Pas de bibliothèque ; l'impératrice a sa bibliothèque au château de Coblentz ; seulement des livres d'apparat dont la plupart sont des cadeaux annuels de la reine Victoria d'Angleterre. Un petit piano depuis longtemps muet. Entre l'appartement de la souveraine et les salles de gala se

trouve une étroite petite serre bien tenue, mais banale avec ses palmiers en éventail, où se balancent des perroquets en faïence polychrome.

Le palais ne contient pas de salle de bain, si singulier que cela paraisse.

Le personnel domestique du palais est bien restreint et, quoique au fond très discipliné, d'une étiquette incorrecte jusqu'à l'invraisemblance. Il y a vraiment des moments où la demi-douzaine de valets qui doivent circuler dans le péristyle intérieur ne sont pas à leur poste et où un passant pourrait entrer et se trouver soudain devant l'empereur ou l'impératrice ; cela s'est vu.

## Berlin, la cour et la ville · 04

Pour le chroniqueur, en vérité, Guillaume I, roi de Prusse, empereur d'Allemagne, est le moins compliqué des personnages. A-t-il quelque passion, un goût saillant, une manie ? Non. Il n'est ni lettré, ni faiseur de bons mots historiques comme son prédécesseur ; il n'est pas artiste comme tant de principicules, ses satellites aujourd'hui ; il n'est ni dévot, ni libre-penseur ; ni mangeur, ni buveur ; avant tout, c'est un militaire, mais non un soudard.

Guillaume I n'aura rien fait pour laisser une légende. Comme roi, il voulait n'être qu'une « sentinelle sans reproche », il n'a eu qu'à laisser faire, et chaque été, quand il entre à Ems, Hombourg, etc., il passe sous des arcs de triomphe de feuillage où des inscriptions le saluent d'un nom que l'histoire (du moins l'histoire allemande) lui gardera : « À Guillaume le Victorieux. » À travers

tant de gloire et de secousses, il ne s'est pas écarté de la bonne vie bourgeoise de ses années d'adolescence et de pauvreté. Le voici arrivé, sans autre maladie que la vieillesse, à la majesté de ses quatre-vingt-dix ans, débordant de la foi que la Providence a encore besoin de lui et qu'il est vraiment en Europe le bon pasteur des peuples, dispensateur de la paix.

Quand on est présenté à Sa Majesté, son premier coup d'œil est pour vous toiser : fantassin ? hussard ? dragon ? semble rêver machinalement ce coup d'œil. On a devant soi un superbe cuirassier, correctement sanglé dans un uniforme noir à parements rouges, nullement déformé par l'âge, à peine voûté. Le public berlinois croit volontiers que le souverain ne se maintient si droit que grâce à quelque corset-cuirasse. L'empereur ne porte rien de ce genre : sa seule cuirasse est l'habitude presque séculaire de la parade et de la discipline. La face est extraordinairement parcheminée et ridée, le regard est souffrant, mais la bouche sourit et c'est d'un geste, ni trop cavalier ni trop sénile, que le vieux militaire retrousse, en parlant, les crocs de ses moustaches blanches.

L'empereur ne parle que par courtes phrases, avec fermeté et en même temps avec ce bredouillement presque bourru des vieux militaires qui préfèrent les solides poignées de main aux beaux discours. Les Hohenzollern sont extrêmement prodigues de poignées de main. L'empereur sait passablement le français, mais il n'y a jamais mis de prétention et, depuis longtemps, il n'a guère à émettre que des formules en cette langue. Il sait mieux l'anglais, conséquence du séjour forcé en Angleterre, lors des événements de 1848, séjour que le prince exilé mit aussi à profit pour étudier un peu et compléter, surtout pour les études historiques, son instruction qui fut toujours moins que brillante.

L'empereur n'a jamais été un lettré ; la science, comme l'art, lui est absolument fermée ; il ne s'intéresse même pas à la littérature allemande. Il n'a lu qu'un seul roman français, le Juif errant d'Eugène Suë. Il n'y a, sur sa table, que des brochures relatives à l'armée et, toutes les semaines, il feuillette les images de l'Illustration, du Graphic, du London News. On n'a jamais vu l'empereur (pas plus que MM. de Bismarck, Moltke et toute cette génération de héros) dans un musée ; et, l'été dernier, on a eu toutes les peines du monde, et jusqu'à la dernière heure, à l'amener à ouvrir l'Exposition des Beaux-Arts de Berlin, consacrant le centenaire des « Salons » berlinois. L'empereur ne va jamais au concert ; Wagner a fait des barricades en 1848, c'est oublié, mais être wagnérien comme son petit-fils le prince Guillaume, qui appelle Bayreuth « le nouvel Olympe », ou comme son ministre M. de Puttkammer, c'est à ses yeux de la folie douce. Le drame et la comédie ne l'intéressent guère ; l'opéra est sa seule distraction, il ne manque guère un ballet et, les soirs de parade, il livre les trois quarts de la salle aux officiers de Berlin et leur fait servir un ballet monstre.

La voix de l'empereur est une bonne grosse voix militaire, sympathique et sérieuse, coupée d'intonations fermes et loyales, avec quelque chose de fataliste et de mystique. Encore aujourd'hui, dans les cérémonies officielles, la voix du vieux souverain porte mieux que celle de son fils, qui est un peu grêle et essoufflée.

Mystique et fataliste, ai-je dit de cette voix. Et, à l'entendre, on a presque la confidence de tout ce caractère et de cette vie. Qu'on se figure un prince élevé dans la tourmente des invasions de Napoléon I, grandi dans une cour pauvre, arrivant au trône à

soixante ans, et alors, poussé par un insurmontable instinct de faible à s'accrocher, envers et contre tous, à un ministre paradoxal, turbulent, terrorisant, qui lui tombe comme un aérolithe et dont le caractère est justement tout l'opposé du sien, se jetant chaque soir à genoux pour demander conseil à Dieu, maudissant ce « tyran », ce « despote » qui le pousse à la guerre « fratricide » de 1866, qui fait que ses sujets ne le saluent plus dans la rue, qui le pousse surtout à cette extrémité la plus sensible qui puisse être à son cœur imbu de légitimité : la dépossession du Hanovre, de la Saxe, du Wurtemberg, du Mecklembourg, et toujours cédant, et finalement amené, à travers quelle série de triomphes inouïs ! à venger sa mère des impertinences de Napoléon I, à aller relever à Versailles le titre tombé d'empereur d'Allemagne, à être enfin le patriarche européen que les lyriques de la presse allemande chantent aujourd'hui.

« Par la grâce de Dieu », — cette formule est dans la bouche de Guillaume I plus qu'une traditionnelle formule du trône, et l'on se souvient comme il bénit la Providence en tête de ses bulletins de guerre. Guillaume le Victorieux est, certes, de tous les Allemands, et mieux de tous les Prussiens, celui à qui ces prodigieux événements ont laissé le moins de morgue. Ce n'est pas seulement devant l'Europe ou devant le public allemand, mais aussi bien devant ses familiers du palais et dans les moments les moins officiels, que le souverain aime à répéter : « que c'est Dieu qui a tout fait, qu'il n'a été, lui, qu'un humble instrument ; que Dieu l'a choisi, lui, homme de patience, de fidélité et de discipline, alors que le tour de la Prusse et celui de l'unité allemande étaient venus et pour la paix de l'Europe ».

La paix de l'Europe ! elle repose, du moins selon la légende, dans le portefeuille rouge de quelqu'un qui n'invoque guère la grâce de Dieu et ne se sent pas plus l'instrument de la Providence que celui de son souverain. Celui-là a dit un jour sa devise, et cette devise est bien la dernière qu'eût choisie le maître qu'il était appelé à servir : « La grande maladie de ce siècle est la peur des responsabilités. »

Le chancelier ne vient pas tous les jours au palais. Quand les affaires ne sont pas ou ne doivent pas être importantes, c'est son fils Herbert qui se rend auprès de l'empereur. Le comte Herbert affecte les tics de son père, imite son écriture et se sent déjà carrément futur chancelier, sinon prince impérial, comme l'a appelé un jour, dans les Débats, M. John Lemoinne.

L'été dernier, lors de l'aventure d'Alexandre de Bulgarie, le chancelier quittait Berlin chaque après-midi et venait jusqu'au château de Babelsberg conférer avec l'empereur.

Le chancelier arrive toujours en voiture fermée ; il ne se montre d'ailleurs jamais aux Berlinois soit en voiture découverte, soit à pied, mais seulement à cheval, en uniforme, dans les allées du bois, et on ne le voit jamais ni au spectacle, ni aux fêtes de la cour. Le chancelier est sanglé dans son uniforme de cuirassier jaune ; il laisse sa casquette dans la voiture et prend son formidable casque de métal poli. Il entre, il traverse le vestibule, tête haute, en maître, tenant son portefeuille rouge sous le bras. Il n'a pas eu à se faire une tête, la nature l'a monstrueusement servi, et l'on comprend que lorsque l'on peut présenter aux gens cette taille de géant dans un uniforme aussi barbare, et d'aussi terribles sourcils blancs, et cette face de vieux lion, on peut aussi se permettre quelques « responsabilités ».

Parfois le chancelier fait antichambre, il est alors bien curieux à observer. Il a positivement l'air d'un égaré, il scrute avec des regards fous les bibelots d'étagère les plus insignifiants, s'arrête soudain, se gratte la joue comme il fait au Reichstag quand il va parler, vous regarde sans vous voir, etc. Le chancelier entre dans le cabinet de l'empereur : le tête-à-tête commence. Ici, tout ce qu'on peut dire, c'est que si le chancelier est le maître, il se montre vis-à-vis de son souverain extrêmement humble, pénétré de vénération, et aussi bien qu'en public l'appelle « mon maître » et se proclame « son vieux serviteur ». On n'est pas plus réaliste.

★

C'est dans son cabinet de travail que l'empereur reçoit, c'est là qu'il vit, dans ce petit coin de ce petit palais. L'empereur habite le coin du rez-de-chaussée à gauche, et l'impératrice le coin de l'étage au-dessus. Ni luxe, ni confortable dans ce palais : pas la moindre salle de bain, par exemple ; tout est meublé d'un pêle-mêle de cadeaux de Noël, de quelques présents de la Chine et du Japon, de dons offerts par des délégations nationales à l'occasion d'anniversaires et d'achats faits à Paris, à l'Exposition de 1867. On sait les traditions d'économie des Hohenzollern : autrefois, c'était pauvreté, mais aujourd'hui ! En montant sur le trône, Guillaume I n'avait que des dettes : la liste civile du roi de Prusse est de neuf millions. Il n'en a pas été établi pour l'empereur d'Allemagne. Aujourd'hui, Guillaume I est riche : un seul homme, le banquier Kohn, sait le chiffre exact de sa fortune. En évaluant ses revenus personnels à dix-huit millions, on ne se tromperait guère. L'empereur veut être tenu au courant de la plus minime dépense. Le personnel du palais est très restreint et composé de vétérans peu difficiles. Les appointements de la plus haute

charge de la cour s'élèvent à trente mille francs. Les intendants sont constamment sur le qui-vive : leur bête noire est un trio de maîtres-cuisiniers français imposés par le bon goût de l'impératrice, et qui passent pour faire fortune avec une désinvolture par trop aristocratique. Les traits de parcimonie abondent : à être racontés, ils n'auraient que le tort de paraître grotesquement invraisemblables.

Le cabinet de travail du souverain est encombré de souvenirs militaires ou de famille. Sur la table, un bouquet de bleuets toujours renouvelé ; dans un coin, des drapeaux. À Berlin, l'empereur ne quitte jamais son uniforme de général, un vieil uniforme un peu usé. C'est ainsi qu'il se montre avec la croix « Pour le Mérite » au cou, chaque jour, à midi, à sa fenêtre, quand la garde passe, musique en tête. Le soir, on descend sur cette fenêtre un rideau, à travers lequel on peut apercevoir encore le front penché de l'empereur travaillant à la lueur d'une humble lampe ; et des groupes stationnent, attendris, sous l'œil des sergents de ville qui gardent le palais.

Seuls, l'empereur et l'impératrice avec ses camériste logent au palais. L'empereur est dans son cabinet de travail à paperasser, l'impératrice est en haut avec ses femmes. Le palais est sans animation, comme inhabité, surtout l'après-midi et le soir.

Le matin, le rez-de-chaussée est un peu égayé par les voix, les bruits d'éperons.

Dès une heure, tout retombe dans le silence. Les valets jouent, feuillettent de vieux illustrés, bâillent, quelquefois même désertent le vestibule : il y a vraiment des moments où l'on pourrait entrer au palais comme dans un moulin.

L'empereur et l'impératrice vivent aussi séparément que possible à Berlin, et, l'été, ils s'arrangent pour ne pas se trouver ensemble. Ils prennent leurs repas séparément, font séparément leur promenade, ne se montrent jamais ensemble en public. Le soir, vers onze heures, quand l'impératrice, entre les mains de ses camériste, lit le Figaro, l'empereur monte un instant. Ces camémistes lui sont de vieilles amies qui portent en breloque les grains de plomb extraits de sa blessure, après l'attentat de 1878 : l'une d'elles, même — la plus âgée — fut seule, avec une dame d'honneur, à l'accompagner dans sa fuite en 1848. Le souverain cause un instant, familièrement, de la soirée à l'Opéra, des audiences de la journée, de ce qu'on a dit au thé, etc. Sa bonne humeur est inaltérable, paraît-il, et il cède toujours doucement devant l'inaltérable mauvaise humeur de nerfs de l'impératrice, comme il cédait autrefois devant ses grandes colères, en se contentant de murmurer :

— Ce n'est rien, c'est le sang russe qui remonte (le sang de l'empereur Paul de Russie).

Le matin, c'est l'impératrice qui, vers dix heures, descend rendre visite à l'empereur. C'est en général le seul moment où les deux majestés se parlent sans témoins. Assurément, la politique ne fait guère les frais de la conversation. L'impératrice, qui a renoncé à s'immiscer dans la direction des affaires, surtout des affaires religieuses — et y a si bien renoncé qu'elle s'est même réconciliée avec son vieil ennemi le prince de Bismarck — l'impératrice se contente aujourd'hui, comme un simple particulier, d'être tenue au courant par les télégrammes de Wolff et par les résumés du Temps et des Débats (ces derniers même lui exposent, paraît-il, plus clairement les affaires allemandes que ne le fait la Gazette

de Cologne). Ce dont on cause plutôt, c'est de tel mariage dans la famille ou à côté, de telle audience prochaine et très délicate, du prochain bal, etc. Ce dont on cause surtout, c'est du singulier état de choses existant entre les deux souverains et la maison du prince héritier, et de l'attitude à tenir aujourd'hui, demain, dans les moindres occasions.

C'est là, en effet, le sujet capital des conversations dans les deux palais. De plus en plus, on sent que l'heure va sonner où les uns prendront la place des autres. L'empereur sait que ses meilleurs serviteurs seront peut-être tenus en disgrâce et que son œuvre sera peut-être gâtée. L'impératrice se dit que, veuve, la vie à Berlin et même en Allemagne lui sera rendue impossible par la nouvelle souveraine, cette étrangère aux goûts tout modernes, dont l'influence lui a déjà enlevé l'affection et le respect de son fils, et elle parle depuis longtemps de se retirer à Rome.

Au palais du prince héritier, l'exaspération grandit tous les jours. Le prince vieillit dans l'inaction, son père est trop jaloux de son pouvoir pour lui abandonner la moindre part aux affaires militaires ou civiles. Mais les causes du désaccord sont complexes. L'autorité du chef de famille est chez les Hohenzollern un principe sacré et qui peut être poussé aux dernières rigueurs. À cinquante ans encore, le souverain actuel n'était que prince royal et devait se plier, avec la princesse sa femme, aux caprices et aux rigueurs souvent séniles du roi, et ce roi n'était que son frère. À leur tour, l'empereur et l'impératrice usent aujourd'hui de leur autorité envers le prince héritier, et surtout envers la princesse sa femme, avec une rigueur parfois invraisemblable. Le prince ne peut faire un pas, une dépense, sans consulter son père et on lui fait sentir durement cette dépendance.

La princesse impériale ne peut choisir une dame d'honneur pour elle ou une gouvernante pour les princesses ses filles, ne peut voyager, ne peut se faire accompagner en voyage par telle dame, ne peut laisser figurer ses filles à telle fête ou à telle vente de charité, sans l'assentiment de sa hautaine et souvent insultante belle-mère. D'autre part, le prince héritier n'est pas en bons termes avec son fils, le prince Guillaume, qui, lui, a pris la popularité dans l'armée, en étalant son culte pour l'empereur. Cela suffit pour que les deux souverains gâtent leur petit-fils et sa maison ostensiblement. Le résultat de tout cela est une suite de coups d'épingles, d'avanies étalées même devant le public des bals de cour, et la fin de tout cela est aisée à deviner.

Déjà quelques habiles louvoient et s'apprêtent à se trouver du côté du manche au jour du balayage. Au fond, ce fameux jour du balayage sera peut-être très anodin : la nature ondoyante du futur souverain n'a guère permis jusqu'ici que des conjectures, en politique extérieure ou intérieure comme en fait de vie de cour. Seuls les peintres peuvent être sûrs que pour eux ce changement de règne sera un changement de régime artistique, ce dont le besoin ne se fait pas peu sentir à Berlin.

★

Quel est le caractère de l'empereur ? Quand on pose cette question à quelque familier de la cour, surtout à une femme, la réponse ne varie guère : l'empereur est goldig, il est « d'or ». Et c'est, en effet, le mot qui vous vient à vous-même, étranger, au seul son de la voix du souverain, devant ses manières affables et pleines de noblesse, devant les traits de sincérité qu'on raconte de lui.

Mais ce n'est là, si l'on peut dire, qu'une « seconde manière » chez le monarque. Les intimes qui vivent depuis cinquante ans à la cour lui ont connu une « première manière » bien différente. Le prince digne, correct, détestant les familiarités, ne réservant pas à la seule armée son respect sinon son intérêt, écoutant volontiers parler, ne tranchant sur aucun sujet, évitant tout ce qui pourrait être pris pour des mots historiques, le souverain que nous voyons aujourd'hui a été façonné d'abord par la princesse Augusta, femme supérieure et toute à l'idéal qu'elle se fait de son rang, ensuite par le caractère providentiel, et sacré pour lui, des événements soudains dont il s'est vu, au déclin de sa vie, choisi pour l'instrument mystérieux.

Le prince royal d'autrefois, avec ses avantages de beau militaire, avec ses facultés qui le confinaient dans la pure étude pratique de l'armée, semblait n'avoir d'autre but que de mériter le sobriquet qu'on lui donnait ouvertement, de unter-offizier : — sous-officier, être un vrai sous-officier prussien, fier de sa moustache, un mangeur de cœurs, méprisant université, livres, musique, beaux-arts, tout, en dehors de l'uniforme et de la parade, et avec cela, tranchant sur tout. La princesse Augusta, d'origine russe, élevée à Weimar, dans la société de Gœthe, élevée dans l'admiration du grand siècle français et qui, encore aujourd'hui, à soixante-quinze ans, repasse presque chaque matin son recueil de locutions élégantes françaises, la princesse obligea le sous-officier à suivre à ses côtés, trois fois par semaine, un cours de littérature qu'un professeur venait leur faire au palais ; elle l'obligea à meubler sa conversation, à réformer ses manières, à ménager ses poignées de main, etc.

Le sous-officier était né bon et docile, il fit ce qu'il put. Il s'était marié par raison d'État : on lui rendit vite la liberté, tout en gardant l'influence. L'empereur a toujours conservé pour l'impératrice le plus humble respect : l'impératrice est toujours demeurée pour lui un être à part, d'une autre race, dont les nerfs supérieurs ne souffrent pas la contrariété, dont il faut même respecter les goûts et les manières antigermaniques.

Ce n'est pas seulement à Paris, qui est loin, que la santé du souverain donne lieu à de fausses alertes. Chaque hiver, à Berlin, il arrive au moins une fois que soudain on assiège les magasins de deuil, sur un mot. L'empereur passe rarement une semaine sans s'évanouir de faiblesse, et parfois cela arrive plusieurs jours de suite. C'est la fin, pense-t-on. Le lendemain, il n'y paraît rien : au contraire, et le souverain reçoit son monde, se montre à son peuple. Et c'est ainsi depuis six ans, sans changements sensibles. Un médecin de la cour me disait : « C'est l'image de la parfaite santé jusqu'au premier coup de vent. »

## Berlin, la cour et la ville · 05

Autant la personnalité intime de l'empereur est simple et naturellement effacée, autant celle de l'impératrice est compliquée et entière, et s'impose.

L'impératrice descend de Catherine la Grande de Russie, elle a été élevée à Weimar, elle a constamment vécu dans l'admiration de l'ancienne cour française, des salons français, de la langue française. Son mariage avec le prince royal de Prusse fut un mariage par raison d'État. Bon et tendre, le prince laissait derrière

lui une passion sans issue pour une princesse Radziwill, morte aujourd'hui ; fière et étrangère à toute espèce de sentimentalités, la princesse Augusta ne vit dans cette union que son élévation à un rang pour lequel elle se sentait uniquement née, pour lequel elle se sentait, c'est bien le mot, une vocation d'artiste. Ni épouse, ni mère, ni même grand'mère, comme on dit d'elle à la cour, elle reprit sa liberté dès qu'elle eut donné un héritier à la couronne. Dès lors, elle fut toute à ce rôle de souveraine dont elle se faisait un idéal noblement dénudé, mais singulièrement imposant. Elle est arrivée ainsi à composer un étrange personnage, artificiel, mais logique et fascinant, qui a séduit tous les ambassadeurs à Berlin et tous les visiteurs un peu civilisés, à finir par M. de Lesseps.

Àpropos de M. de Lesseps, une parenthèse. Je ne m'étonnerais pas que l'idée première de sa visite à Berlin ait été discrètement soufflée par l'impératrice elle-même. Au thé que la souveraine donne à peu près tous les soirs, chaque fois qu'on parlait du « Grand Français », et c'était là un sujet favori de son ami le duc de Sagan, qui tient volontiers le dé de la conversation à la table de l'impératrice, chaque fois la même conclusion arrivait : « Dire que j'aurais pu faire sa connaissance, lors de l'Exposition ! Un malentendu m'en a empêchée. J'eus aussi l'occasion de voir M. Michel Chevalier et tous ces Messieurs (les Saint-Simoniens), mais M. de Lesseps n'était pas là. Hélas ! le verrai-je jamais ? » Un mince prétexte s'est présenté, une décoration conférée à notre ambassadeur, M. Herbette, et dont son vieil ami M. de Lesseps, qui n'a rien à faire, pouvait venir lui apporter les insignes : le duc de Sagan a vite saisi l'occasion et organisé la chose, et voilà sans doute à quoi se borne la mission diplomatique de notre séduisant compatriote, retiré depuis longtemps de la diplomatie.

★

Pas plus que dans le caractère, l'impératrice n'a rien d'allemand dans la figure et les manières. À en juger par ses portraits, même par celui de Winterhalter qui peignit aussi l'impératrice Eugénie et s'y entendait, l'impératrice Augusta n'a jamais été ce qu'on appelle belle. Tout est un peu masculin chez elle, la taille très élevée, le teint, les traits, la voix, les mains. Le teint, qui est naturellement hâlé, se dissimule plus que franchement sous des artifices dont il faut être berlinoise pour se choquer, mais qui vont parfaitement avec tout cet ensemble voulu de tenue, avec ces toilettes jeunes et fleuries comme pour une idole, avec ces manières précieuses, avec cette voix qui, rude au fond, est constamment maintenue dans une gamme aiguë, plaintive et fragile.

Le premier mot de cette voix plaintive et un peu sibylline est toujours pour se dire excédée, demi-morte, tandis que lentement on se passe sur le front une main longue et pâle, avec la seule alliance à l'annulaire, une main extraordinairement soignée et dont on est très fière. On a devant soi un être tout en nerfs, et qui semble ne se soutenir que par là, un visage émacié et travaillé, avec deux yeux d'un gris à la fois insaisissable et implacable. Ces terribles yeux sont connus pour clouer les gens sur place et bien des dames d'honneur ont été longtemps avant de s'y pouvoir habituer ; mais dès que la bouche sourit, et d'autant plus que ce sourire a toujours l'air forcé, on a la sensation d'une faveur imméritée, et notre sublime Conseil Municipal lui-même, pourtant si aguerri, n'y résisterait pas. L'impératrice vit de rien : du thé, deux doigts de champagne, le reste à l'avenant. Depuis l'âge de neuf ans, elle n'a pas passé un jour sans prendre quelque méde-

cine ; à l'âge de soixante-dix ans, presque in extremis, elle a subi une opération des plus délicates ; il y a cinq ans, elle a fait une chute qui, mal soignée, l'a condamnée à la chaise roulante. À force d'énergie, elle est parvenue à se lever, faire quelques pas, donner encore de temps en temps l'illusion qu'elle peut recevoir debout. Avec cela, l'esprit est toujours vif, la mémoire surprenante ; l'œil voit tout et recueille tout, l'oreille entend le moindre chuchotement dans une conversation générale.

L'impératrice est protestante, on le sait, mais elle a eu une grande influence catholique dans sa vie. Le catholicisme, dans son esprit politique et social, comme dans ses ressources pour l'âme, et ses mœurs, et ses particularités de formes, est sa constante préoccupation, hélas ! à peu près platonique. C'est un peu aussi l'attrait du fruit défendu. On dit que, veuve, la souveraine irait vivre à Rome et très probablement s'y convertirait. Il y a quatre ans, alors que l'Allemagne était en fête pour le quatrième centenaire de Luther et que toute la cour se trouvait officiellement à Berlin, l'impératrice se tenait coite au fond de son château de Coblentz. La souveraine aime à s'entourer de catholiques : la qualité de catholique est une recommandation pour elle. Inutile de dire qu'on en abuse. Par exemple, on reçoit assez fréquemment des lettres de prêtres français, évidemment déclassés, demandant des secours d'argent. Mais la dame du palais chargée d'ouvrir ces lettres et d'y répondre, et chargée en général des « affaires extérieures » de la souveraine, est un diplomate digne d'un comptoir et qui ne laisse pas aisément sortir l'argent de la cassette de sa maîtresse.

Cette influence catholique est venue à la souveraine, comme beaucoup de ce qui fait sa vie, de la France, d'un Français. Ce

Français, mort avant la guerre, fut secrétaire de Talleyrand et en a tenu les Mémoires, et n'est autre qu'un grand-oncle de l'auteur d'Autour d'un mariage. Il était ministre de France à Carlsruhe et vivait surtout à Bade. Une espèce d'amitié mystique s'établit entre la reine de Prusse et ce personnage qui, pour un ou deux sceptiques à la cour, est resté comme un charmant jésuite, et pour tout l'entourage de l'impératrice, comme un modèle sacré de distinction et de savoir. On voit sa photographie sur nombre de guéridons, au palais, et le jour anniversaire de sa mort se passe dans une tristesse muette. « Quel bonheur qu'il soit mort avant cette guerre ! » soupire encore aujourd'hui la souveraine.

Pour l'empereur, cela fait partie des affaires intellectuelles de sa femme, et de l'ensemble de ses supériorités : il n'a rien à y voir.

Les Berlinois croient l'impératrice constamment abîmée dans des exercices de piété. Il n'en est rien, certes ! L'impératrice n'a pas le tempérament d'une bigote, et n'en a pris ni les habitudes, ni le langage, ni les mines. Si toutes ses sympathies et ses convictions de femme et de souveraine vont au catholicisme, son éducation est bien protestante. Et même dans l'atmosphère de Rome, elle ne prendrait pas le chemin de Madame Gervaisais dont l'histoire l'a passionnée, mais non troublée.

★

Avec la conviction de sa supériorité et son caractère impérieux, d'autant plus impérieux et ambitieux d'initiative que l'empereur aimait à vivre en tutelle politique, l'impératrice devait être portée à s'ingérer dans la direction des affaires. M. de Bismarck y mit toujours doucement le holà. Lors des affaires religieuses du

Kulturkampf qui tenaient particulièrement à cœur à la souveraine, la lutte fut vive et l'on se montra irréconciliable. Le chancelier savait bien que, comme toujours, envers et contre tous, il aurait le dernier mot. Il avait beau jeu pour se montrer calme, attendre que la disgrâce où on le tenait tombât d'elle-même, qu'on le reçût de nouveau et que sa souveraine lui redonnât, à quelque prochain jour de l'an, sa main à baiser. Comme en bien d'autres circonstances, il ne sut pas se refuser son plaisir favori, celui des gros mots. Les mots directs ne circulèrent naturellement qu'à l'état d'on-dit, mais le chambellan de la souveraine en reçut un en face et devant tous. Un jour, au moment où M. de Bismarck se rendait comme à l'ordinaire chez l'empereur, le chambellan de l'impératrice se trouvant là, dans l'antichambre où vont et viennent les officiers de cour, lui tourna le dos et se mit à tambouriner du bout des doigts sur une vitre. Et le chancelier dit tout haut et devant tous : « Pas agréable de mettre les pieds dans une maison où la valetaille ne salue pas ! »

Aujourd'hui la réconciliation est faite, elle s'est faite il y a quatre ans. Les courbettes du chancelier et la vénération qu'il met dans sa voix sont extraordinaires et étonnent même l'entourage de l'impératrice. Commediante ! tragediante ! peut-on dire de lui comme le pape disait de Napoléon.

Les Berlinois n'ont jamais l'occasion de voir leur souveraine, ils ne la connaissent pas, ne s'intéressent pas à ses faits et certes ne sauraient dire si elle est à Berlin, vient de le quitter ou va y rentrer. L'impératrice ne se montre jamais avec l'empereur, elle ne sort jamais en voiture découverte. Les photographies qu'on voit d'elle aux vitrines des marchands de Berlin sont faites

d'après des bustes, des médaillons, des dessins composés du tout au tout et corrigés même sous ses yeux, d'après ses indications.

L'impératrice est impopulaire à Berlin. Ce n'est pas tant pour ses sympathies françaises, qui sont mal connues et constituent d'ailleurs un chapitre où l'Allemand est moins susceptible que nous le serions, non, mais la souveraine ne se montre jamais et semble par conséquent faire fi de son rôle aux côtés de l'empereur ; et puis, on la dit catholique et dévote, elle est hostile au chancelier ; elle est intraitable sur les questions d'étiquette ; elle méprise la bière, elle méprise toutes les simplicités et toutes les familiarités chères au cœur allemand : elle est incapable de Gemuth ; bref, elle n'est pas « d'ici ».

★

Ces sympathies françaises qui, tout en restant dans les limites du tact, ne sont rien moins que platoniques, les connaît-on mieux en France ? On lit dans un des ouvrages de M. Rothan cette note : « Le nom de l'impératrice Augusta ne doit être prononcé qu'avec respect en France. » Cette note est accompagnée de faits qui la justifient ; ces faits, il serait aisé de les multiplier. Si vous faites le voyage des bords du Rhin, descendez à Coblentz et allez visiter le charmant cimetière où reposent les soldats français morts de leurs blessures pendant leur internement dans cette ville : c'est l'impératrice qui a fait arranger ce cimetière dans tous ses détails et qui l'entretient exclusivement à ses frais.

L'impératrice parle sans accent un français absolument correct. Mais ce français a ceci de particulier que dans les heures en bonne humeur de conversation, il arrive, par la préciosité des locutions toujours choisies, et par le maniéré tantôt enfantin, tan-

tôt lentement ironique des intonations, à constituer une sorte d'esprit qu'on écoute avec plaisir. Cela ne paraît de l'affectation qu'à la première fois, alors qu'on est encore mal orienté devant cette figure de souveraine, chez qui tout semble fait pour déconcerter.

Un des plaisirs de l'impératrice, dans ce plaisir qui est le seul où elle se complaise absolument, la conversation autour d'une table de thé, un de ses plaisirs est de riposter par une impertinence en français, une de ces impertinences impossibles en allemand et qui font, à l'étranger, le charme de nos comédies ; et comme il va de soi que ces ripostes, surtout dans une conversation française, ne sauraient être provoquées que rarement, pour ne pas dire jamais, l'impératrice force l'occasion et y répond, sans plus de conséquence d'ailleurs. Un soir, au thé, racontant n'importe quoi d'extraordinaire, l'impératrice ajouta : « Bref, les cheveux m'en dressaient sur la tête. » Le chambellan présent, gros personnage sans malice, se mit à rire complaisamment. Et l'impératrice, saisissant l'occasion, le foudroya du regard, en disant d'un trait, et si vite que probablement personne ne comprit et que tout le plaisir fut pour elle seule : « J'avoue que c'est le dernier des accidents qui puisse m'arriver », faisant allusion on devine à quoi.

On ne peut pousser plus loin la passion de notre langue que ne fait l'impératrice, qui l'impose comme une autre souveraine, en toute occasion et même vraiment en trop d'occasions. L'impératrice et sa fille (celle-ci n'est qu'une imitation allemande de sa mère) s'écrivent toujours en français : il leur est même arrivé, visitant ensemble une exposition, à Dresde, je crois, en circulant parmi la foule des visiteurs, de causer tout haut en français.

L'instruction de l'impératrice est celle qu'on recevait de son temps, tout ce qu'il faut pour causer autour d'un service en vieux saxe. Encore aujourd'hui, la souveraine lit beaucoup, et ce beaucoup, je n'ai pas besoin de le dire, est français. Chaque matin, le Figaro, le Temps, les Débats sont déposés sur sa table, et tous les quinze jours, on remet au premier valet de chambre, — un Français — la Revue des Deux Mondes pour qu'il en coupe les feuillets. On lit surtout des Mémoires, des Souvenirs. De temps en temps, un roman ; Octave Feuillet est toujours le bienvenu et reste le premier parmi les rares que l'on puisse lire en entier. Pierre Loti est délicieux par extraits. C'est aussi par des extraits que l'on s'acquitte envers la « nouvelle école », c'est-à-dire Goncourt, Zola, Daudet, dont la langue d'ailleurs est trop révolutionnaire pour une fidèle de la Revue des Deux Mondes. Il est un écrivain dont on ne perd pas une ligne, c'est M. Maxime Du Camp, un vieil ami qui revient chaque été à Bade : quelles bonnes soirées on doit à ses excursions de vieux sceptique à travers la charité privée à Paris ! Il est aussi un écrivain, un seul, exclu systématiquement de la bibliothèque de l'impératrice, c'est M. Renan, naturellement à cause de la Vie de Jésus.

En vraie Française du dernier siècle, l'impératrice ne s'intéresse qu'à la peinture anecdotique et qu'à la musique italienne ou du moins facile. L'audition forcée de deux actes de Wagner, par exemple, quand il faut tenir compagnie à quelque hôte royal à l'Opéra, arrache les dernières plaintes à ses précieux nerfs.

L'impératrice ne va plus, d'ailleurs, à l'Opéra, depuis sa chute. Il y a cinq ans, chaque fois que l'Opéra de Berlin donnait Carmen, et c'était bien une fois par semaine, les Berlinois savaient où trouver, à coup sûr, et entrevoir l'invisible souveraine. Encore au-

jourd'hui, à midi, quand la garde passe, musique en tête, devant le palais, si le chef de musique veut être aimable, il fait jouer une marche de l'opéra de Bizet. Pendant l'hiver, l'impératrice donne au palais ce qu'on appelle ses « jeudis musicaux ». C'est surtout une occasion de recevoir le corps diplomatique et d'organiser un bout de causerie française. La plupart des grands virtuoses ont joué dans ces soirées. Sarasate en reste l'enfant gâté et Rubinstein en est tenu éloigné pour sa sauvagerie.

★

L'impératrice demeure à Berlin du 1 décembre au 1 mai. Elle y partage son temps entre l'Augusta-Hôpital et l'Augusta-Pensionnat. Quand on voit passer sa voiture, un lourd coupé dont la caisse est très basse, afin de recevoir le fauteuil roulant de l'impératrice, et qui sort toujours du palais par une sortie de derrière, on peut dire que la souveraine se rend à l'un de ses deux refuges. C'est là que va également le plus clair de sa cassette. La société de la Croix-Rouge et les sociétés d'hygiène d'Allemagne lui font aussi des occupations régulières pour lesquelles elle a un secrétaire.

Dès le 1 mai commence une série de séjours à Bade, Coblentz, Hombourg, etc., où la souveraine et sa maison, réduite au nécessaire, vivent familièrement et sans étiquette, soit au château de la ville, quand il y en a un, soit dans un hôtel. On change alors de chambellan et de dames d'honneur tous les mois. Le chambellan est le plus souvent un hobereau, baron ou comte, qui ne sait que faire de ses mains quand il a déposé sa tasse de thé. Les dames d'honneur sont des jeunes filles, toujours comtesses, qu'on fait venir pour un mois, de leur château, qui ne savent dire que : « Oui, majesté ! non, majesté ! » et qu'on renvoie avec un cadeau.

À Bade, l'impératrice a la grande distraction des visites de sa fille et du grand-duc, et les entretiens presque quotidiens avec la duchesse Hamilton et son inséparable amie, la comtesse Tascher de la Pagerie, qui peut-être laissera des mémoires assez vifs.

À Berlin, la maison de la souveraine se compose d'une grande-maîtresse du palais et de deux dames du palais, dont l'une vit dans son coin et sur des souvenirs de beauté célèbre et de faveurs royales, et l'autre est le puissant bras droit de l'impératrice. Viennent ensuite, une dame d'honneur fixe, un chambellan, un médecin, un secrétaire et quatre caméristes dont la première est, de toute la cour, la personne à même d'écrire les mémoires les plus curieux et les plus complets, ce qu'elle ne fera jamais. Ajoutons que tout ce monde n'a pas été vu de bien près par l'auteur de la Société à Berlin.

★

Le trait par lequel il faut terminer ce portrait de l'impératrice est peut-être facile à deviner. L'impératrice est une personne supérieure, elle est en tout cas d'une race infiniment supérieure à son milieu. Elle le sent, elle le lit dans tous les yeux autour d'elle ; tout est adoration autour d'elle et il n'est personne de son entourage qui n'ait eu à supporter les cruautés de son orgueil et de ses caprices de grande ennuyée. L'impératrice a passé sa vie à ne pouvoir s'accommoder à son milieu, à rêver de monarchie catholique, de salon français, etc. Elle s'est ennuyée, elle s'ennuie toujours et rêve toujours.

Ses grandes distractions sont l'arrivée de quelque hôte étranger qu'elle doit recevoir. L'attente est fébrile ; après le départ, c'est l'abattement et le plus souvent les mots durs. Espérons que

M. de Lesseps se sera montré tel qu'on l'attendait et surtout pas trop flatteur et surtout pas trop pédant, pas trop technique dans l'explication des plans de son canal.

J'ai dit l'extraordinaire vitalité de l'impératrice dans l'apparent délabrement de sa santé. Si, selon le mot connu, l'empereur est « d'or », l'impératrice est « d'acier ». Une fois veuve, elle se retirera sans doute à Rome : ce n'est que là, qu'elle se convertisse ou non, qu'elle trouvera enfin quelque apaisement et des conseils de renoncement. Elle aura là au moins le soleil, le bon soleil qu'elle aime tant.

## Berlin, la cour et la ville · 06

Leurs Majestés donnent quatre bals par hiver. La série de ces fêtes s'ouvre par une réception où un concert remplace le bal, et se clôt le 22 mars, à l'occasion de la fête de l'empereur, par une soirée avec représentation d'opéra et ballet. Cette première et cette dernière soirée sont plus intimes et moins encombrées que les bals. À ces quatre bals, on voit tout Berlin, surtout le Berlin militaire et presque pas le Berlin artistique, dont l'empereur n'invite jamais que la fleur officielle, laissant le reste aux réceptions du prince et de la princesse impériale, qui « protègent les artistes ».

Un beau matin, un « fourrier » vous apporte votre invitation, une carte enveloppée d'un programme en deux feuilles. La carte porte :

« Par ordre souverain de Leurs Majestés Impériales et Royales, le Maréchal de cour soussigné a l'honneur d'inviter M… au bal et au souper du…, à huit heures et demie, au Château royal.

*Signé : comte Perponcher.* »

Cette invitation, surmontée de la couronne impériale, est ornée d'une vignette montrant les armes des deux Majestés et une vue du château, le tout encadré de laurier et de lierre, et assez médiocrement exécuté.

La première feuille du programme qui enveloppe la carte d'invitation, porte que le bal aura lieu au château dans la Salle Blanche (cette salle est réservée exclusivement aux réceptions de Leurs Majestés, ce qui fait qu'on est fort à l'étroit aux soirées que le prince impérial donne dans ce même château), que les dames paraîtront en « toilette de bal » (les épaules découvertes), les hommes « en gala », les militaires en uniforme de bal de cour (cet uniforme n'a de particulier que le pantalon qui est blanc-crème), que les Altesses arriveront à neuf heures, entreront par le perron de la Salle des Chevaliers et se réuniront dans la Salle de l'Aigle Noir, que le corps diplomatique se réunira dans la Salle Blanche, que les généraux, les hauts fonctionnaires, etc., arriveront à huit heures trois quarts et se réuniront dans la Salle du Chapitre, enfin que les autres invités arriveront à huit heures et demie et se réuniront dans la Galerie des Tableaux. La seconde feuille du programme règle de même, suivant la hiérarchie, l'accès des buffets.

Dès huit heures, l'avenue des Tilleuls, fort peu encombrée et très silencieuse d'ordinaire à cette heure dans l'espace compris

entre le Palais et le Château, est remplie par le bruit monotone et continu des voitures. Les voitures de gala n'arrivent qu'au dernier moment, ce sont les pauvres fiacres qui ouvrent la marche. S'il fait sec, la plupart des militaires viennent à pied, raides dans leurs pantalons à sous-pieds, corrects dans leurs manteaux noirs, quelques-uns coiffés simplement de la petite casquette, tandis que, derrière eux, les ordonnances portent le casque dans l'étui. Tout le long de l'avenue des Tilleuls, des policiers à cheval assurent l'ordre avec un zèle implacable. L'avenue semble déjà comme une antichambre du palais. Les alentours du Château sont impitoyablement purgés de tout piéton qui n'a pas sa carte : la foule a tout juste le droit de se masser sur le trottoir d'en face, d'où elle ne peut contempler que le défilé des voitures, sans même en voir descendre les bienheureux invités. Elle n'en reste pas moins là jusqu'à minuit, souvent les pieds dans la neige, à béer aux lumières des fenêtres. Le bon Berlinois ne se lasse pas d'admirer les carrosses de la cour. À toute occasion où l'on fait prendre l'air à ces véhicules presque dignes d'un musée de Cluny, il stationne entre les deux palais pour leur voir faire la navette de l'un à l'autre, avec leurs cochers poudrés et coiffés du tricorne à glands et leurs paires de laquais en livrée argent, bas de soie rose et bicorne à panache, portant la masse ou le glaive.

Le palais qu'habitent Leurs Majestés est juste assez grand pour les réceptions intimes et les « jeudis musicaux » de l'impératrice. Pour les bals de gala, on va au Château royal qui est au bout de l'avenue des Tilleuls, en face des musées, à cinq minutes des palais, à dix minutes des ambassades.

Le Château royal est un bâtiment très simple d'aspect, bâti dans un léger style dix-huitième siècle, çà et là badigeonné, en-

tourant d'une hauteur de quatre étages (formant environ six cents pièces), deux cours et une chapelle à coupole. Les cours ont conservé le grossier pavage de cailloux du temps des lourds carrosses à roues triplement ferrées.

★

Ainsi qu'on l'a vu, c'est la Salle des Tableaux qui est le rendez-vous assigné au commun des invités. Mais outre ces invités, députés, professeurs, artistes, simples officiers, nombre d'autres et en général tous ceux qui aiment leurs aises et n'ont pas à faire acte de discipline en se conformant au programme, ont pris l'habitude de se réunir dans cette salle. Cette galerie est en effet très longue, elle a d'intéressants tableaux et des coins où l'on peut s'asseoir et causer en buvant une tasse de thé. Elle a surtout l'avantage de précéder immédiatement la Salle Blanche, ce qui fait qu'en prenant bien sa place, on peut assister au défilé de tous les invités, corps diplomatique d'abord, et la cour ensuite.

Dès neuf heures, la Galerie des Tableaux présente une double haie de cinquante mètres, chamarrée d'uniformes civils et militaires, où l'habit noir est rare et la poitrine vierge de décorations absolument introuvable.

Qu'on songe que l'Allemagne avec tous ses petits États a au moins une centaine de décorations dont on peut faire le relevé dans l'Annuaire militaire, en commençant par les quarante variétés de l'Aigle rouge ! — On regarde les tableaux :

L'immense chromo d'Antoine de Werner, la Proclamation de l'Empire à Versailles, avec les casques des gardes-cuirassiers reflétant minutieusement les fenêtres du palais de la royauté française ; le Couronnement du roi à Kœnigsberg, par Menzel, inté-

ressant essai de réalisme et même d'impressionnisme dans un tableau officiel ; un prince de Galles en hussard prussien ; des tableaux de genre relatifs à la dernière guerre ; nombre de vieux portraits par le Français de Pesne, etc. Il y avait encore là le Bonaparte franchissant les Alpes de David ; depuis deux ans, il a disparu.

On se montre les célébrités : le recteur de l'Université, en manteau de velours rouge brodé d'or et escarpins à boucles ; l'illustre et mal en cour historien Mommsen, avec sa figure de vieille sorcière et ses gestes nerveux, qui parle le français d'une façon charmante et vous dit volontiers du mal de M. Duruy ; le savant Helmholtz qui s'est fait anoblir pour satisfaire sa femme, — en se mariant, elle avait perdu sa particule ; le violoniste Joachim, le peintre Menzel, haut comme une botte de garde-cuirassier, chamarré de colliers et d'ordres, mais portant aussi la Légion d'honneur, allant et venant, connaissant tout le monde, ne perdant pas une seule de ces soirées, circulant entre tous ces personnages comme un gnome et comme le plus enfant terrible des historiographes.

Cependant le ministre de Puttkammer, dans son bel habit brodé, avec son collier d'aigles, se pavane, superbe. Le comte Herbert de Bismarck fait des apparitions, tordant sa grosse moustache, tourmentant son lorgnon, les sourcils déjà jupitériens, lançant çà et là de fortes plaisanteries d'un air froid. Et partout, des officiers se saluant, cassés en deux et remettant leur monocle, partout des chambellans zébrés d'or, leur canne de cérémonie à la main, leur clef d'or dans le dos, au milieu d'un nœud de moire bleue.

Cependant, une à une, les ambassades passent, groupées derrière leur ambassadeur, l'air froid, ne se retournant pas, ne connaissant là presque personne. Ce sont elles qui excitent le plus la curiosité de la double haie, surtout celle des nouveaux invités. L'ambassade de France passe d'un air volontiers très effacé, les deux attachés militaires, — deux artilleurs, — le képi de la petite tenue à la main, le plus jeune des deux, un capitaine, excitant la stupéfaction des officiers allemands par sa poitrine vierge de décorations. L'aîné des deux attachés est à Berlin depuis longtemps et a l'air fort blasé ; le plus jeune, qui occupe son poste depuis un an, faisait bien triste figure dans les premiers bals, ne connaissant personne et ayant visiblement un peu de rage au cœur, à traverser cette galerie entre deux haies d'officiers prussiens étalant leur morgue, malgré eux, entre deux rangs de tableaux étalant sans discrétion de terribles souvenirs.

Voici l'ambassadeur d'Autriche, dans son manteau de fourrure trop parfumé, avec son bonnet à plumes de héron et ses petites bottes à gland ; l'ambassadeur de Russie avec sa toque d'astrakan blanc et ses bottes de simple soldat ; l'ambassadeur de Turquie, grave et caressant sa barbe, le plus doré de tous, et aussi celui qui baise la main de l'impératrice avec le style le plus pur.

Quand le corps diplomatique a disparu vers la Salle Blanche, arrive, ébranlant lourdement et en mesure le parquet, un poste de gardes-cuirassiers en uniforme de grosse laine blanche, avec soleil sur la poitrine, hautes bottes et grands casques surmontés de l'aigle aux ailes éployées. Tous ces gardes sont des géants, mais parfois des géants mal faits, dont le visage petit, imberbe et rose semble tout épuisé par une croissance anormale ; le sabre au clair, ils vont se poster deux par deux aux portes. Souvent les

gardes-cuirassiers sont remplacés par de vieux grenadiers de la garde qui portent les moustaches et les favoris, le haut shako, et les hautes guêtres d'autrefois.

Enfin un silence se fait : des sous-chambellans s'empressent et s'échelonnent le long de la haie. D'abord s'avance à pas comptés toute une hiérarchie de chambellans aux uniformes de plus en plus chamarrés, aux cannes de plus en plus symboliquement riches. Puis vient, solitaire et rutilant, le grand maréchal de la cour, le comte Perponcher, très haut, la moustache cirée à l'impériale, l'air d'un Monpavon égaré dans une féerie militaire. Le comte, qui est d'origine hollandaise et n'est pas peu fier d'entendre prononcer son nom à la française, occupe la première charge de la cour depuis quatre ans que le comte Pückler est aveugle. Tout le monde à la cour et à Berlin se moque un peu de ses airs démodés : il est rempli de son rôle, bien qu'il n'ait que trente mille francs d'appointements pour le soutenir. Au demeurant, très inoffensif.

Àquelques pas derrière lui s'avance l'empereur, donnant le bras à la princesse impériale : lui voûté, harassé, mais toujours bel homme ; elle, remarquable par la vivacité de ses yeux toujours jeunes. Toutes les têtes s'inclinent, non sans regarder aussi bien que possible, encore une fois, le visage du vieux monarque qu'un courant d'air peut abattre demain. Vient ensuite le prince impérial en cuirassier blanc, — l'uniforme qu'il porte le plus volontiers, bien qu'il n'en ait le droit que dans certaines occasions ; il sait pourtant que cette légère infraction à la discipline déplaît à son père. Il a l'air bien vieilli, fort soucieux, et n'a plus son clair regard d'il y a cinq ans encore. Il donne le bras à sa belle-fille, la

princesse Guillaume, une bonne Allemande, grande, blonde, fraîche et souriante, ne faisant jamais parler d'elle.

Voici le prince Guillaume, futur prince héritier. De taille moyenne, — la stature va sensiblement en diminuant de l'aïeul au petit-fils, — il est dans le plus extravagant et le plus complet uniforme de hussards rouges qui se puisse voir. Il regarde à droite, à gauche, avec une vivacité affectée et distribue des poignées de main avec des rires plus francs que nature.

Le prince donne le bras à sa jeune sœur, la princesse Victoria, une charmante et svelte figure anglaise, caractère très particulièrement sympathique, paraît-il, et en tout cas singulièrement romanesque. La princesse a eu un grand amour contrarié pour un héros qui fut Alexandre de Bulgarie.

Voici la beauté de la cour, la princesse Charlotte de Meiningen, fille aînée du prince impérial, mariée et mal mariée à un prince pauvre, mais le plus fin et l'esprit le plus cultivé de la famille royale. Le prince Henri, qui est dans la marine, est le plus souvent absent de Berlin. On ne le voit guère qu'à la soirée du 22 mars, à l'occasion de la fête de l'empereur, la seule aussi où l'on mène encore les toutes jeunes princesses, filles du prince héritier.

★

Le cortège est grossi par une foule de jeunes princes allemands en garnison à Berlin. Dans le nombre se détache le jeune prince Léopold, fils de feu Frédéric-Charles. Il ne semble pas encore bien remis de la contrainte et de la terreur qu'inspirait à sa femme et à ses enfants le terrible hussard rouge qu'on voyait passer dans ces bals, toujours coi, la face et le crâne apoplectiques,

gêné dans le carcan de son col crasseux, paré de colliers et de plaques comme un Moloch. Voici Moltke avec sa distinction midanoise, mi-anglaise ; des aides de camp, — le duc de Sagan et le comte Pourtalès, puis des généraux, etc.

Finalement, tout le monde se mêle et l'on se presse vers la salle de bal, où déjà l'orchestre a commencé l'éternel Beau Danube bleu. La Salle Blanche est bordée de deux côtés, et en vis-à-vis, de rangs de fauteuils : un côté pour la cour, l'autre pour les dames de tout rang. Au fond de la salle, se tient le corps diplomatique. Les embrasures des fenêtres, les banquettes, sont déjà envahies du pêle-mêle de casques, de shakos, sabres, sabretaches des danseurs, un véritable arsenal intéressant à étudier. L'empereur et le prince royal regardent quelques minutes les danses, puis se lèvent sans rien interrompre.

L'empereur, assisté du comte Perponcher et de son aide de camp le prince Antoine Radziwill, — le seul homme qu'il tutoie, — fait cercle. Il se tiendra ainsi debout, causant et donnant des poignées de main, pendant une heure, jusqu'au moment d'aller aux buffets.

Le prince héritier se tient debout, d'un autre côté, causant au hasard avec l'un et l'autre. Il n'a plus son exubérance de gestes, ses saccades de rire d'autrefois. C'est presque toujours le peintre officiel Werner qui l'accapare à ce moment-là, et veut le distraire, sans se douter qu'il l'assomme. Le prince Guillaume circule également, causant, serrant des mains, avec son éternelle affectation de vivacité poussée jusqu'au sans-gêne vis-à-vis des ambassadeurs, faisant étalage des manières plus que cordiales qu'il a prises à son père, en même temps qu'il lui prenait sa popularité dans l'armée. Peu à peu, la salle revêt un autre aspect : le corps

diplomatique quitte son coin et se mêle, ambassadeurs et attachés, à la foule. À ce moment, la langue française prend le dessus et se répand avec tous les accents possibles. Et le terrible Menzel circule toujours.

★

Pendant ce temps, tandis qu'ici l'on danse et l'on bavarde, une cérémonie silencieuse et pleine de style s'accomplit dans la Galerie des Tableaux où nous avons d'abord attendu. Dans un coin de cette galerie et au centre, un valet français et un valet anglais ont retiré un paravent, et l'impératrice Augusta est apparue, trônant dans son fauteuil d'impotente, surhaussé de coussins et drapé de velours, en toilette très recherchée et dressée avec tous les artifices dans sa byzantine beauté de Jézabel. Autour d'elle, à distance bien réglée, un cercle de dames et d'hommes non encore présentés, puis les ambassadeurs, attendent de venir, amenés par le chambellan comte Nesselrode, baiser sa main et recevoir quelques mots d'elle : quelques mots toujours placés avec un art suprême et, quand c'est en français, dans le français le plus noble.

C'est un spectacle unique que celui de cette souveraine de soixante-quinze ans, sans autres forces que ses nerfs, les regards toujours perçants, l'oreille fine, le sourire savant, la mémoire fraîche, maintenant dans cette cour si simple et où les traits de médiocrité abondent même, son idéal d'une souveraine n'abdiquant pas une seule minute son rôle et en méditant encore chaque jour les nuances, idéal qu'elle a puisé dans sa contemplation du grand siècle français.

Mais ce n'est guère qu'ici, devant des représentants de nations étrangères, que la souveraine est un peu volontiers à son rôle et sent qu'il en restera quelque chose. L'Allemand et le Berlinois ne comprennent pas leur souveraine qui, d'ailleurs, est d'origine russe, n'a rien d'allemand pour la foule, ne se montre jamais en public et a toujours fait tout ce qu'il fallait pour se rendre impopulaire. L'impératrice Augusta aura peut-être été la dernière impératrice.

Une heure après, les danses cessent, le cortège des chambellans se reforme, la cour suit, puis, à peine à quelque distance, pêle-mêle tous les invités. On se dirige vers les buffets installés dans une douzaine de salles, chacune affectée à tel ou tel corps d'invités, suivant le programme. Le buffet est, de l'avis des étrangers, d'un goût d'installation et d'une variété médiocres. Le brave Allemand invité en profite largement et en gardera un bon souvenir.

Après le buffet, l'empereur disparaît le plus souvent. Le cortège se reforme vers la Salle Blanche, où le cotillon, qui se danse sans accessoires, est vite terminé.

L'avenue des Tilleuls continue à être bien tenue comme une antichambre, au départ comme à l'arrivée. Quelques attachés militaires se donnent le vain plaisir de rentrer à pied, à leur ambassade ou chez eux : je n'ai guère vu que le haut bonnet à poil d'un life-guard anglais s'attirer un quolibet de gavroche berlinois.

## Berlin, la cour et la ville · 07

Berlin, qui est encore une petite ville avec un centre unique et une société fonctionnant régulièrement, a quatre bals fixes par hiver : le Subscriptionsball, — bal de l'Opéra, — où se montre la cour ; le Cavalierball, dans les salles du Kaiserhof, — disons l'Hôtel Continental, — où se retrouvent deux fois par an « les cercles les plus exclusifs de la capitale, les messieurs et les dames de la plus haute noblesse » ; le bal de la Presse dans le jardin vitré du Central-hôtel et le bal des Artistes dramatiques.

Le bal de l'Opéra n'est pas un bal costumé : c'est un bal de gala bourgeois offert au public, moyennant une entrée de dix francs, et présidé par l'empereur et la cour. Il a toujours lieu en février, — un peu plus tôt, un peu plus tard, — cela dépend de la santé de l'empereur. Si, en effet, le souverain ne peut venir, selon la tradition, ouvrir le bal, en personne, le public, qui en a conservé l'espoir jusqu'au dernier moment et qui compte nombre de provinciaux venus spécialement à Berlin pour cette occasion, la seule où l'on puisse voir l'empereur de près, le public s'abandonne aux plus sombres pressentiments.

Mais le vieux souverain est trop pénétré de son rôle ; les idées de parade, de tradition, de discipline sont trop fortement ancrées dans son cerveau, qui n'en a même guère plus d'autres, pour qu'il manque cette occasion, unique dans l'année et universellement attendue, de montrer à ce public non officiel comment il se tient et marche encore, dût-il pour cela passer par-dessus les ordres de son médecin, le docteur Lauer.

Le public du bal de l'Opéra est assez étrangement composé. D'un côté, l'aristocratie et l'armée y viennent franchement,

puisque la cour s'y montre, quitte d'ailleurs, l'aristocratie, à occuper les loges et les galeries, regarder le public circulant sans se mêler à lui et s'en aller peu après la cour, — et l'armée, à faire, comme toujours, bande à part. D'un autre côté, le public civil qui circule et danse est fort mêlé : on y coudoie des acteurs de petits théâtres et nombre de commis. Il arrive donc que toute une partie de la bonne société de Berlin, celle qui ne touche ni à la noblesse ni à l'armée, mais forme surtout la société riche et lettrée, considère comme vulgaire de mettre les pieds au bal de l'Opéra. Il faut d'ailleurs se hâter d'ajouter que, si mêlé que soit ce public, il demeure toujours irréprochable. Tout Allemand, en effet, est né digne et, dès qu'il se sent dans un habit noir, pas un geste ne lui échappe qui ne lui vienne d'une étude attentive de la tenue de ses supérieurs hiérarchiques.

Comme en toute occasion semblable, dans ce bon Berlin où l'on respire le petit état de siège, les alentours de l'Opéra sont, ce soir-là, soigneusement balayés par la police à cheval, et, comme toujours aussi, on retrouve au bord du trottoir cette haie de pauvres gens, au teint hâve, aux cheveux blond filasse, regardant bouche bée et ne songeant pas à se permettre le moindre mot, la moindre gouaillerie.

★

On n'imagine pas un Opéra moins gai que l'Opéra de Berlin. À l'extérieur, un petit temple grec noirci par le temps, avec une pauvre entrée dont on pousse la porte de bois nue et salie, et par où on peut à peine passer deux de front ; au dedans, une salle pour dix-huit cents personnes, sans plafond peint ni statues, ni décoration, mais criblée de vilaines moulures dorées ; autour de la salle, un étroit corridor lambrissé de bois avec les vestiaires et

deux niches, l'une pour la marchande de livrets d'opéra à 25 centimes, l'autre pour le marchand d'eau de Seltz, deux petits commerces qui vont très bien. Depuis trois ans, on a un foyer, ou du moins la salle de concert de l'Opéra. Une salle toute nue, avec un divan circulaire au milieu, est livrée comme foyer au public, quand il n'y a pas concert.

C'est à neuf heures qu'arrive la cour. Dès huit heures, les loges et les galeries sont occupées, et il est impossible de circuler dans la salle. Le parquet a été débarrassé de ses sièges et surhaussé à la hauteur de la scène, qui est également livrée au public dans toute sa profondeur. Dans la cohue qui circule, le premier coup d'œil ne perçoit naturellement qu'uniformes ; les habits noirs en forment un bon quart cependant. Les uniformes sont, comme toujours, irréprochables. Mais ces habits noirs ! C'est ici comme dans tout salon de Berlin qui n'est pas un peu cosmopolite. Un habit bien coupé est une rareté qui fait sensation.

Quiconque porte les escarpins vernis au lieu du soulier quotidien ou de la courte botte chère à l'Allemand, en a presque le reflet triomphant sur le visage. Quant au claque, il est le plus souvent remplacé par le chapeau de soie brossé à rebrousse-poil par la cohue des vingt bals et si démodé de forme qu'un de nos cochers de campagne en voudrait à peine. En revanche, les cravates blanches sont en satin, s'étalent largement et l'on est toujours hermétiquement ganté des deux mains. Le plus grand nombre de ces habits noirs est orné de décorations ; les brochettes foisonnent ; tel acteur est affublé d'une douzaine de croix.

Il se trouve toujours, d'ailleurs, quelque Berlinois sceptique et non décoré pour vous dire : « N'y faites pas attention : l'Aigle

rouge, l'a qui veut ; quant à la Croix de fer de 1870, comme vous voyez, on l'a donnée à tout le monde. »

Faut-il parler des toilettes féminines ? On a beau, Français, arriver à Berlin avec la résolution de se débarrasser de toutes les légendes, on est forcé par l'évidence à s'avouer que la légende du mauvais goût allemand, surtout sur ce chapitre de la toilette féminine, n'a pas été inventée à plaisir. Il suffit, d'ailleurs, pour en avoir le cœur net, de causer avec une Allemande qui a vu Paris et qui se fait habiller, sinon à Paris directement, du moins chez quelque Parisien de l'avenue des Tilleuls. Bien mieux, une Allemande qui ne sera pas Berlinoise vous répondra nettement : « Ce que vous voyez là, c'est le goût berlinois, et non le goût allemand. »

Ce qui frappe surtout dans ces toilettes, c'est le manque d'unité, d'harmonie et de discrétion. La disparate entre les diverses pièces est souvent poussée jusqu'au grotesque. D'ailleurs, l'Allemand a trouvé une enseigne de génie pour ses magasins de nouveautés. Tous ces magasins, même les plus distingués, celui d'où parfois l'impératrice fait venir ses toilettes, arborent, cyniquement, cette enseigne caractéristique : Mode-Bazar. Et vraiment, toutes ces dames se sont affublées à leur fantaisie de pièces et de morceaux ramassés dans un bazar de la mode.

Après cela, pas une qui soit bien coiffée, ni bien chaussée. La démarche est sans grâce, les gestes sont trop naturels, les voix fortes et monotones, les rires sans nuances.

★

Les loges et les galeries offrent naturellement un aspect moins hétéroclite et plus correct. Elles sont occupées par cette société

qu'on caractérise à Berlin d'un mot bien allemand hoffähig, c'est-à-dire propre à la cour, qui peut être invité à la cour.

Dans les deux avant-scènes de droite, quelques ambassadrices. — M de Courcel ne manquait jamais de s'installer à la première place. — Des ambassadeurs en petite tenue, les attachés et attachées garnissent les deux loges attenantes.

Quand l'empereur et la cour entrent, le corps diplomatique et le public assis se lèvent et attendent que le souverain ait pris place. La famille impériale occupe deux avant-scènes. L'impératrice, qui n'a qu'un goût médiocre pour la popularité et pour le public berlinois, ne se montre jamais au bal de l'Opéra. L'an dernier, cependant, la fantaisie lui vint, bien qu'elle se fût évanouie de faiblesse dans la matinée même, d'y faire une apparition. On l'installa dans un coin d'avant-scène, immobile et hiératiquement parée. Les Berlinois, qui ne l'avaient pas vue depuis des années, et à qui, d'ailleurs, certain genre de beauté et de grandeur restera toujours fermé, passaient et repassaient devant leur souveraine oubliée, comme inquiets de cette apparition, osant à peine approcher et regarder.

★

Le public est plus habitué aux figures de la princesse impériale, des princesses Victoria, Charlotte, et de la princesse Guillaume. Il circule devant les loges royales et peut admirer de près. Le bal de l'Opéra est une des fort rares occasions où les princesses se parent de leurs diadèmes et de leurs diamants. Après une demi-heure de cette revue sur place, l'intendant général des théâtres royaux fait un signe. Un chœur, installé dans une

galerie au-dessus de la scène, chante ce qu'on appelle la polonaise.

Précédée de ce même intendant devant qui le public se range en deux haies serrées, la cour descend, formée en cortège, et ouvre le bal en faisant lentement deux fois le tour de la salle.

C'est le moment le plus intéressant du bal et sa raison d'être. C'est assurément aussi, maintenant qu'il ne monte plus à cheval à la parade, le moment de l'année où, regardé de près par ce public non ordinaire, le souverain fait son plus grand effort pour se redresser encore une fois, ne pas trop traîner les pieds en marchant, ranimer ses yeux et sourire. Comme toujours, il donne le bras à la princesse impériale, mais on voit que c'est plutôt le bras de la princesse impériale qui soutient fortement le sien.

La cour reprend sa place ; les danses commencent, mais sans beaucoup d'entrain encore ; ce sont les militaires qui vont de l'avant ; les habits noirs attendent.

★

Cependant l'empereur, accompagné d'un aide-de-camp, quitte sa loge, fait le tour par les corridors, a à subir en chemin quelque présentation, le plus souvent d'un chanteur ou d'une chanteuse, nouvelles recrues de l'Opéra, et va dans la loge diplomatique s'asseoir entre deux ambassadrices, et là causer vingt minutes. Causer, hélas ! Le public qui voit le souverain remuer les lèvres, sourire, rire, retrousser ses moustaches, et ces dames sourire également d'un air charmé, le public s'y trompe.

Mais toute la conversation se borne au vague monologue français de l'empereur. Il est inutile de lui répondre : la fatigue de son

esprit étant au moins aussi grave que sa surdité. Une heure après, l'empereur et la cour rentrent au palais. Avec le départ de la cour, les loges et les galeries se dégarnissent peu à peu de moitié, et, peu à peu également, le corps diplomatique s'évanouit, sauf quelques jeunes attachés qui descendent se mêler au public dansant, pour faire admirer leur habit de Paris ou de Londres et l'impertinence de leur accent français. Et de fait, le bon Berlinois qui les frôle admire, envie, et se sent incurablement Berlinois.

★

Dès que la cour a ouvert le bal, un quart du public, celui qui se propose de danser ferme jusqu'au matin, comme on danse à Berlin et à Vienne, s'est précipité vers le foyer où l'on a installé un buffet et des tables. En un instant, elles sont toutes prises. On ne soupe pas précisément, on ne peut guère se faire servir que des huîtres, du homard, un beefsteack et du champagne, ce qui est très berlinois.

Rien d'amusant comme de circuler entre ces tables, de perdre la notion du goût à travers cette orgie de toilettes, d'écouter ces bavardages sur l'empereur et sa cour et de se donner une petite fois encore le spectacle de la tenue allemande à table.

Au fond de la salle, derrière la scène, est installée l'inévitable buvette à bière. Les épaules décolletées, les uniformes, les habits noirs y font queue : la buvette ne désemplit pas. Quelques-uns entrent en souriant de l'air de dire : « si nous nous encanaillions ? » mais semblent, en sortant, plutôt malheureux de n'avoir pas osé « renouveler ». Cette affectation de mépriser parfois la bière, par bon ton, n'est pas rare. Les Allemands ne se déferont jamais absolument de leurs préjugés français.

Quand il ne sent plus au-dessus de lui la gêne de la présence de la cour, ni la curiosité probablement impertinente du corps diplomatique, le public venu pour danser se sent enfin chez lui et danse comme chez lui.

Les uniformes de lieutenant et les toilettes accompagnées d'habits noirs fusionnent peu à peu. Tout ce monde est franchement gai, sans éclat ni bavardage. Toutes les joues sont roses ; tous les yeux brillent, même à travers les lunettes. Bientôt le parfum de ce bal, fait d'eau de Cologne et de l'odeur de l'encaustique dont on a fort ciré le parquet, est à son comble. On n'a plus honte de la buvette à bière dissimulée derrière la scène, et le dernier attaché d'ambassade, à l'habit confectionné à Londres, au plastron étoilé d'un cabochon, peut disparaître, ne produisant plus le moindre effet.

Les journaux de demain auront de la copie et rééditeront les clichés élégants émaillés d'expressions françaises, avec une insistance de provinciaux.

Demain aussi, toute l'Allemagne saura que l'empereur a encore ouvert une fois le bal de l'Opéra, qu'il avait bonne mine et a causé avec la plus grande vivacité, etc. Pour toute l'Allemagne, c'est là le présage d'une prolongation d'existence assurée pour une année encore. L'empereur a ouvert le bal de l'Opéra : il pourra donc assister à la grande parade du printemps, avoir ses entrevues d'été et suivre les manœuvres d'automne.

## Berlin, la cour et la ville · 08

L'amour des titres est un des traits du caractère allemand les plus connus en France. On connaît surtout le wohlgeborene (le bien-né) et le hochwohlgeborene (le supérieurement bien-né), dont on fait encore précéder les noms sur les enveloppes de lettres.

L'ordre de préséance en Prusse compte quarante-trois catégories. (Un député est dans la quarantième catégorie, il vient après les officiers inférieurs de la cour.)

Le titre qu'on a, on ne l'omet en aucune occasion et l'on ne perd aucune occasion de s'en envelopper, même la plus insignifiante. — Voici une petite exposition de curiosités d'art. Des amateurs ont prêté des objets. Je n'ai qu'à copier dans le catalogue : on y lit : Tel objet à M. le banquier un tel, tel autre à M. le professeur… ou à M. le conseiller de commerce, et même à M. le rentier !…

Il est certain personnage à la cour dont le titre est : der geheime Cabinetsrath wirkliche geheime Rath von…, Excellenz (le privé conseiller de cabinet, réel conseiller privé de…, Excellence).

Quand l'historien connu généralement sous le simple nom de Léopold Ranke était malade, dans le mois de sa mort, et que les journaux donnaient des nouvelles de sa santé, on pouvait lire dans ces journaux : « Le réel conseiller privé professeur, docteur de Ranke a passé une nuit agitée. »

L'emploi des titres est si naturel qu'ils se débitent entre personnes vivant ensemble familièrement depuis des années. De temps en temps, la sentimentalité allemande fait d'un titre un diminutif d'affection. Je garde comme un de mes étonnements

d'Allemagne ce mot d'une dame rencontrant une amie et lui disant : « Comment allez-vous, Geheimräthchen ? » C'est-à-dire que l'interpellée a pour mari un de ces éternels conseillers privés, que ce titre est porté naturellement par sa femme et que voilà une amie qui ajoute au titre de quoi faire un diminutif mignard, comme qui dirait : « Comment allez-vous, ma petite conseillère privée ? »

Cet amour des titres est contagieux : n'a-t-on pas vu la célèbre pianiste M Essipoff, qui est une Russe et une sauvage, ayant joué à la cour, renvoyer son cachet et demander en échange le titre de « pianiste de la cour ». Ce titre ne signifie rien et ne rapporte rien. M Essipoff reçut son titre.

On lit dans un journal : « M Hofmeister vient d'être nommée, de chanteuse d'Opéra à la cour, au titre de chanteuse de chambre. » Rien de changé d'ailleurs.

On connaît l'abus du Herr Doctor et du Herr Professor.

Herr sonne magnifiquement. Der Herr signifie en même temps le Seigneur et ce Monsieur.

Un garçon de restaurant avertissant un autre garçon : « Par ici, Herr collègue. »

Un garçon de café s'adressant à l'espèce de garçon supérieur chargé, dans les cafés de Berlin, de recevoir le payement, lui donne son titre de « Monsieur le garçon supérieur ».

Entendu une bonne, quittant une autre bonne sur le palier d'une porte, dire : « Adieu, collègue. »

Quand on n'a aucune espèce de titre, mais qu'on est dans la classe moyenne, on fait partie des Herrschaften (traduction exacte : « les seigneuries »).

Une maison possède un escalier de service, le bas de l'autre escalier porte la mention : « Seulement pour les Herrschaften. » — « Que désirez-vous, mes Herrschaften ? » vous demande le garçon de café.

Beaucoup de magasins de livrées. Les étoffes vert purée de pois et les guêtres couleur café au lait sont l'élément prépondérant.

On ne voit pas ici comme chez nous, dans la rue, des rubans ou des rosettes à la boutonnière. Exception faite pour le large ruban blanc et noir de la dernière guerre : on le voit assez souvent dans la rue.

Mais dans les soirées, les bals de cour, etc., que les poitrines sont encombrées ! J'ouvre un annuaire. La croix la moins donnée est celle Pour le Mérite, étoile qui porte cette inscription française. Française ? pas tout à fait : il eût fallu dire : Au Mérite. On sait qu'à propos de cette croix, Schopenhauer lançait la boutade suivante : « Pour le mérite ! mais toutes les croix devraient être pour le mérite ! » Cet ordre a quatre degrés, le dernier degré est désigné ainsi : Für Wissenschaften und Künste, « pour les sciences et les arts ».

L'Aigle Rouge est non seulement commun, mais il compte encore… quarante degrés.

L'Aigle Noir est « simple » ou « avec la chaîne ». Puis vingt sortes d'ordres de la Couronne. Puis seize de la Maison de Ho-

henzollern. Quatre variétés de la Croix de fer, la croix de la dernière guerre (quel métal prétentieux !) Deux ordres de Johanister. Une médaille du Mérite militaire. Une de Service ; deux enfin de Hohenzollern.

Ce ne sont là que des décorations prussiennes. Imaginez, pouvant consteller encore ces larges poitrines : une dizaine d'Anhalt, une dizaine du grand-duché de Bade, une quinzaine de la Bavière, une dizaine du Hanovre, une demi-douzaine de la Hesse (côté prince), et une douzaine (côté grand-ducal), six de Lippe, une douzaine du Mecklembourg, une dizaine de Nassau et autant d'Oldenbourg ; douze de la Saxe royale, huit de la Saxe grand-ducale et six de la Saxe simplement ducale, deux de Waldeck, huit de Wurtemberg ; Hambourg, Lubeck, Brême ont chacun la leur.

Ces décorations ne sont peut-être plus toutes employées et peut-être en est-il quelques-unes d'absolument fossiles (au moins dans certains de leurs degrés), mais, enfin, voilà ce qui est sorti de ce pays.

## Berlin, la cour et la ville · 10

C'est le boulevard de Berlin, le centre flâneur et viveur, la promenade des Berlinois le dimanche. Tout y est : les Palais, l'Université, l'Opéra, le Corps de Garde, l'École des Beaux-Arts, l'Arsenal, l'Académie de chant (la première salle de concert), le palais du gouverneur, les grands restaurants, les vitrines les moins ternes, la Bibliothèque, l'Aquarium, l'unique café de Berlin (magnifique, et vous offrant les journaux, les revues du monde entier). À un bout de l'avenue, les Musées et l'Hôtel de Ville avec sa tour rose,

et un peu plus loin, la Bourse ; à l'autre bout, la place de Paris, avec l'ambassade de France faisant vis-à-vis au Cercle des officiers, et la porte de Brandebourg (petit arc de triomphe), menant, en deux pas, au bois. Tout cela s'aligne dans un espace qu'on peut parcourir aisément en vingt minutes. Aussi l'avenue des Tilleuls n'est-elle que la double haie de ces monuments, interrompue, au centre, d'une vingtaine de magasins. Et tous ces monuments se ressemblent, sans toits, mais à terrasses, avec statues se dressant en plein ciel, badigeonnés de gris, nus, froids, ils forment autour de la froide statue de Frédéric, campée au centre, comme autant de casernes.

Une moitié seule de l'avenue est plantée d'arbres, celle qui va du Palais à la place de Paris. La largeur de l'avenue est de cinquante mètres : au milieu, une chaussée en terre battue, pour les piétons, et où, l'été, les bébés prennent l'air avec leurs bonnes, tandis que des flâneurs rôtissent sur les bancs, ou se désaltèrent aux buvettes. Cette chaussée est bordée des deux côtés de tilleuls. Ils sont vieux et restent seuls des fameux tilleuls qui ont donné leur nom à l'avenue. Les deux chaussées qui viennent ensuite, étroites, l'une pour les cavaliers, l'autre pavée, étaient aussi bordées de deux rangées égales ; mais voilà quelques années que ces arbres dépérirent soudain et moururent. Les uns accusèrent les infiltrations du gaz, les autres, plus au courant des mœurs berlinoises, accusèrent le sans-gêne des passants nocturnes. Quoi qu'il en soit, on les a remplacés par deux files de jeunes arbres, étayés de maigres perches et dont les racines sont isolées dans un puits de maçonnerie.

Pourquoi disons-nous l'avenue des Tilleuls ? Il n'y a pas d'expression semblable en allemand ; les plaques de la rue et les Alle-

mands disent : Sous les Tilleuls. C'est très poétique et la phrase : « le dimanche, les Berlinois en sortant de la messe vont se promener sous les tilleuls, » doit faire bien, de loin.

La vie sous les tilleuls est divisée en deux comme physionomie par la garde qui passe, musique en tête, à midi, renouveler les postes.

Le matin, c'est toute la pauvreté de Berlin, à tous ses degrés ; l'après-midi, c'est l'apparence du luxe et du loisir.

Huit heures du matin. Des employés qui vont lentement, des ouvrières en chapeau maigre, quatre énormes tombereaux bondés de ces choux violets dont Berlin ne se prive pas. Un camion avec un empilement de cercueils et cette enseigne en grosses lettres : « Fabrique de cercueils, 32, rue des Fleurs. » Piteux, les petits omnibus à dix personnes sur l'impériale. Deux maçons attelés à une charrette de mortier. Autre charrette, l'homme attelé à la bretelle et la femme qui pousse. Puis, nombre de petites charrettes attelées de deux chiens, de deux bons chiens muselés qui, tout à l'heure, accroupis sur un torchon, attendront patiemment devant la Destillation où le maître fait une station. — Tous ces camions n'ont besoin que de roues basses, tellement la ville est plate ; jamais deux chevaux en file, et peu de coups de fouet : on peut dire que, au contraire de Paris, Berlin est le paradis des chevaux. Malheureusement quels chevaux ! Des bêtes tristes, abruties de race, barbues, étiques, le poil sale, les sabots velus (j'excepte ceux des fiacres de première classe).

Les fabricants ou magasins n'ont pas, comme à Paris, des voitures attelées de chevaux. Ce luxe est pour plus tard. On voit

donc circuler beaucoup de voitures à bras, des brouettes élégantes, ornées de médailles obtenues aux expositions.

Deux par deux, voici, à cheval, six valets des écuries royales, chapeau haut, culottes de daim, bottes à revers, redingote noire à pans retroussés, revers rouges. Ils reviennent du bois. Ils sont suivis d'un écuyer dont l'uniforme et la coiffure sont ceux de nos généraux. Revenant également du bois, un vieux breack attelé en daumont.

Bientôt le faubourg rentre chez lui : une autre vie se dessine peu à peu. Les palais reçoivent leurs officiers et leurs fonctionnaires ; c'est un va-et-vient, l'armée se répand. Voici les boursiers se rendant à la Bourse dans leurs voitures ou en fiacre ; le commissionnaire, l'Express à la casquette rouge, se poste aux bons coins. Les étudiants se promènent dans le parterre qui précède l'Université, avant d'entrer, et jouissent du « quart d'heure académique ». Un corbillard rentre, bas sur roues, avec son cocher à tricorne Louis XV galonné d'argent, et déjà la vieille qui tricote se trouve devant l'Opéra, criant les programmes et le texte de l'opéra qu'on joue ce soir.

Passe le comte Perponcher en civil, sanglé, raide, la moustache cirée. Le grand chambellan vient d'avoir sa petite séance avec l'empereur, comme tous les matins. Il croise et salue dignement une jeune dame d'honneur par intérim qui, il y a un mois encore, était dans son naïf château, et se trouve tout intimidée d'être suivie à quinze pas d'un valet en livrée et chargé d'aiguillettes, sous les Tilleuls !

Enfin la garde passe. L'empereur se met à la fenêtre pour la saluer ; Berlinois badauds, et étrangers hissés sur leur fiacre,

ôtent leurs chapeaux.

Puis c'est le grand vide de l'heure du dîner : à peine quelques passants sur un trottoir, pas un chat sur l'autre.

L'avenue se réveille : une calèche découverte passe, c'est l'empereur qui va au bois à son heure habituelle. Il est affaissé dans son éternel manteau gris à col de fourrure ; près de lui est assis l'aide de camp de service ; des hommes ôtent leur chapeau et s'inclinent, des femmes font la révérence, de front, au bord du trottoir.

Et c'est l'après-midi, livrée aux flâneurs, aux officiers surtout, aux bourgeois en vacances, aux attachés d'ambassade, lesquels s'ennuient.

L'empereur revient du bois. Bientôt on voit arriver au palais la voiture fermée de M. de Bismarck.

Au bout de l'avenue, solitaire et raide dans son manteau, avec sa face de momie, jaune, le feld-maréchal Moltke se promène, fait un petit tour. La rue ne semble pas exister pour lui. C'est le Schlachtendenker, le « penseur de batailles ». Jamais un Allemand n'aura ce type : il est vrai que M. de Moltke est danois. Qui saura son caractère intime ? En tout cas, il ne pose pas comme M. de Bismarck. Il se montre dans la rue, il se montre à toutes les fêtes de la cour.

Six soldats, fusil à l'épaule, conduits par un autre qui tient le sien sous le bras, vont renouveler un poste. Passe un officier. Le soldat conducteur hurle un mot, et tous mettent l'arme au bras et tapent des semelles jusqu'à ce que l'officier soit passé. Cette scène automatique se répète tout le jour et partout dans Berlin.

Une charrette pleine de petites filles allant à quelque partie de campagne ; dès l'approche du palais, elles entonnent en chœur l'hymne national (celui sur l'air de God save the Queen).

Àla porte du palais, les deux sentinelles sont clouées, prêtes à présenter armes à tout officier qui passe. Au bas de la rampe, trois, quatre sergents de ville.

La nuit, deux policiers en civil se promènent entre les deux palais.

Pas d'équipages. À peine un coupé correct. Des voitures de maître déconcertantes. Un coupé plat comme une chaise à porteur et attelé de deux chevaux. Et l'éternel landau de famille, et les fiacres de deuxième classe ! Quand j'ai vu se multiplier les fiacres de première classe, j'ai eu peur que le merveilleux fiacre de deuxième ne disparût : il n'en est rien ; on en bâtit de nouveaux. Et l'on verra encore longtemps ces véhicules fermés, bâtis en dépit de la ligne droite, où tout invite au cahotement d'avance, caisse peinte en orange violet et roues vertes, caisse verte et roues jaunes, etc. ; au flanc, un énorme numéro en noir sur un grand carré blanc. À l'intérieur, un grand carton pend, détaillant les tarifs. Et le cocher ! avec son bonnet de cosaque, ses bottes d'égoutier, sa giberne de cuir sur le devant, sa barbe immonde et son ignorance du pourboire.

Point d'équipages, point de livrées. Le cocher porte toutes les façons de barbe, excepté les deux seules que la cour et nous trouvions correctes. C'est la moustache de sergent ou toute la barbe. Le plus piteux, c'est les chapeaux, ces chapeaux hauts de musiciens errants. J'ai vu un coupé de maître, à la Bourse, le cocher était coiffé d'un vieux chapeau claque de son maître, ce chapeau

avait une de ses quatre armatures cassée, mais on y avait adapté une cocarde toute neuve et vernie qui lançait des feux au soleil comme un diamant noir.

Le vieil historien Mommsen : il sort de l'Université tenant embrassé contre sa poitrine un pêle-mêle de livres ; à petits pas, il traverse la chaussée et entre à la Bibliothèque.

Une sœur, le comble de la simplicité : une petite capote couleur café au lait, un long châle gris.

Bonnes promenant des enfants. On ne voit jamais de bébés dans la rue ; la petite voiture est absolument inconnue. La plupart de ces bonnes viennent de la vallée de la Sprée et sont d'un grotesque achevé. Vêtues et coiffées de couleurs criardes et surtout d'une courte jupe rouge de danseuse qui va balançant, elles montrent leurs mollets et leurs bras rouges.

Un fantassin merveilleusement astiqué portant une valise sur laquelle est plaquée en cuivre une énorme couronne de comte.

Un enterrement riche qui passe. D'abord un simple croque-mort, puis le corbillard. Le corbillard est un catafalque carré, sur roues très basses, avec un toit surmonté d'une croix reposant sur quatre colonnes drapées. Les deux chevaux portent un panache noir et sont couverts d'une housse qui traîne à terre. Le cercueil qui repose, entouré de fleurs, sur un lit de crêpe plissé est à découvert et montre aux passants son horrible bois jaune verni. Le corbillard est escorté de quatre croque-morts. Les croque-morts berlinois sont vêtus comme des bedeaux, vieux gibus et longue redingote noire. Personne derrière le cercueil, rien que des voitures. Jamais de voitures spéciales aux pompes funèbres. Dans la rue, personne ne salue.

Deux ouvriers sans travail flânent le long des magasins. De temps en temps, ils sortent de leur poche un flacon d'eau-de-vie et en boivent une gorgée.

Devant l'Opéra, on accroche au réverbère la plaque de tôle portant en grosses lettres, noir sur blanc : « On commence à sept heures ». La pauvresse qui vend des programmes est toujours là et crie ses livrets d'opéra.

Des garçons et des fillettes reviennent de l'école. Ils ont au dos, comme des fantassins, le sac de cuir velu. Du sac pend la petite éponge destinée à effacer au tableau noir ou sur l'ardoise. Ils s'arrêtent devant l'Arsenal et, s'asseyant sur les chaînes tendues d'une borne à l'autre autour de ce monument, jouent à l'escarpolette.

Pas de kiosques de journaux. Il faut aller jusqu'au point central de Berlin, le coin des Tilleuls et de la rue Frédéric, où une pauvresse se tient derrière un treillis de lattes, portant des feuilles allemandes et viennoises, le Times, le Figaro, le Journal amusant, le Petit journal pour rire. L'Allemand ne lit pas son journal dans la rue.

Un employé traversant la chaussée et portant à deux mains l'énorme bocal rond de bière blanche. Cet amas de bière, quand on le transporte, fait une espèce de houle.

Ciel d'hiver, police à cheval qui passe. Cheval noir, sabre qui pend, large manteau noir qui va jusqu'à l'arrière-train du cheval. Aux carrefours les plus fréquentés, un de ces policiers à cheval, immuable.

En automne et en mars, le ciel paraît plus vaste et plus froid au-dessus de toutes ces casernes à terrasses plates. À certains soirs d'avril, vue de loin, la statue de Frédéric fait bien avec son petit tricorne penché, sur fond de couchant et d'arc de triomphe, avec un peu au-dessus de la tête une portée de quarante fils téléphoniques.

L'autre bout, la place de Paris, présente les mêmes cercles de casernes à terrasses plates dressant leurs mâts à pavoiser. L'ambassade de France, dans son coin, est seule à avoir un bout de balcon et un toit à ardoises. La tristesse ne disparaît qu'en été, quand on fait aller les deux jets d'eau et que les hirondelles vont et viennent.

Le dimanche. La ville est petite, on entend tous les carillons. Le Corps de Garde s'apprête aux saluts du retour de la messe. Des gamins sont venus d'avance et sont assis contre la grille. Le retour de la messe commence et beaucoup de promeneurs ont choisi cette heure pour faire, en leurs beaux habits, la navette entre le Palais et la place de Paris. Le trottoir qu'on fréquente (car, comme partout, il y a un côté qu'on délaisse Sous les Tilleuls) est encombré à n'y pouvoir circuler, si l'on ne veut se mettre au pas de cette procession endimanchée. Tous les officiers ont leur brochette de décorations. Ceux qui vont donnant le bras à leur femme sont superbes. Le nombre des soldats et des officiers domine tout et ce n'est qu'un salut militaire cent fois multiplié d'un bout à l'autre de l'avenue. À midi la Garde va passer, le vide va se faire, puis l'encombrement va reprendre. C'est le meilleur moment pour voir les toilettes et juger du goût de la population moyenne.

## Berlin, la cour et la ville · 11

L'Allemand, même Berlinois, n'est pas flâneur. Mais comme la capitale grandit et embellit et que la rue offre, de plus en plus, des distractions, le personnage existe, plus ou moins. Seulement, il n'y a pas de mot allemand et le chroniqueur écrit : der flaneur von profession.

Les armes de Berlin sont un ours qui, dressé sur ses pattes de derrière, fait le beau.

Berlin a quarante mille maisons et n'en avait que la moitié, il y a vingt ans. Berlin a un métropolitain, un ciel en toile d'araignée de fils téléphoniques, l'éclairage à l'électricité assez répandu et, depuis un an, de petites halles remplaçant les puants marchés en pleine place publique.

Jamais d'encombrement, jamais un véhicule lancé trop vite. L'omnibus est tout à fait faubourien, l'ouvrier seul en use. Les tramways sont des joujoux, à toit bas, sans impériale. Le tramway est bien vu, les officiers en uniforme s'y montrent quotidiennement. Le cocher se tient debout ; au lieu de notre trompe à pédale, il a sous la main une cloche dont il abuse horriblement. On paye selon la distance qu'on doit parcourir et non selon un tarif uniforme : il y a pour cela un système de tickets que l'on contrôle. Pour stations, un poteau ; pas de numéros.

Les murs ne sont pas charbonnés d'obscénités ou de « vive ceci, vive cela ».

On ne lit pas dans la rue. On ne voit jamais des gens avec la serviette de cuir sous le bras.

Pas de noms de rue intéressants : c'est toujours la rue Augusta, la rue Guillaume, la rue Frédéric, les rues Charles et Charlotte, la rue Dorothée, les rues Moltke, Bismarck, Gœthe, Schiller, — aucun nom imagé, sauf Sous les Tilleuls.

Les cafés n'ont pas de terrasse sur le trottoir.

Discipline de la rue. — Un commis portant une hottée de cartons à chapeaux en pyramide est appréhendé par un sergent qui le force à quitter le trottoir.

Jamais vu de petit pâtissier blanc. Jamais vu un décrotteur. Pas de métiers ambulants, pas de cris dans la rue, ni revendeurs des halles, ni marchands d'habits, ni rempailleurs de chaises, ni marchands de tonneaux, ni vitriers, etc. Il faut excepter l'homme qui repasse à la roue les couteaux, les ciseaux. Mais cet homme est sinistre : au lieu de chanter pour appeler le client, il frappe d'un marteau sur sa pierre, ce qui donne un bruit peu brillant. Le Parisien tout transi se rappelle alors le sifflet des marchands de robinets.

Le facteur en uniforme militaire, avec son portefeuille aux lettres attaché devant, à la boucle de son ceinturon.

Les boîtes aux lettres des rues sont tout à fait charmantes, grandes, en fer forgé et peintes en bleu, jolies à voir. C'est pour les postes, je crois, qu'on a fait le plus de folies en Prusse. Le ministre Stephan a voulu faire grand. Des petites villes de vingt mille habitants possèdent ainsi de vrais palais.

Les commissionnaires stationnent çà et là. Casquette vernie au rouge avec un numéro et ce mot : Express. Pour quelques sous, ils vous font une commission à l'autre bout de la ville. Et

avec quelle rectitude ! Une rectitude qui n'est guère possible que dans une petite ville.

Béatitude des sergents de ville dans leur corporation. Quant il pleut, vite le manteau de caoutchouc ; en hiver, un col de fourrure au manteau. La pointe de leur casque est mouchetée d'une boule.

Les marchands de fleurs, — toujours des muguets, — doivent se tenir au ras du trottoir, dans la rue. Ces marchands sont des voyous, de vagues filles et des vieilles en cheveux gris. Je parle ici du coin de l'avenue des Tilleuls et de la rue Frédéric.

Tous les chiens sont muselés. À part les molosses genre de celui de Bismarck et avec lesquels se pavanent de fortunés étudiants, on ne voit guère que les pauvres bêtes tirant la charrette.

Édilité parcimonieuse. — Peu d'arrosage : nos lances sont inconnues. En août, les grandes rues sont intenables de poussière, on crie après une goutte d'eau. La neige tombe et durcit, des traîneaux remplacent les fiacres et filent, le cheval agitant ses sonnettes dans le silence de corridor des rues ; on peut se promener ainsi à travers le bois, sans encombre. Puis vient le terrible dégel et les informes caoutchoucs aux pieds.

Étrange, presque une gageure, le ramoneur. Il est vêtu d'un collant complet et noir, comme un clown funèbre, il traîne des savates, il tient quelques ustensiles et est coiffé d'un chapeau de haute forme ! Vraiment, ses allures sont celles d'un revenant, il semble quelque échappé de cirque. Et, avec ses paupières noircies, on ne sait pas s'il vous regarde.

Les Berlinois sont à peine habitués à leurs ramoneurs ; du moins, ils leur sourient encore. Mais leur admiration pour le corps des pompiers est toujours prête. Une cloche affolée sonne, scandant un lourd galop. Tout s'écarte, et c'est la première voiture : huit pompiers s'y font vis-à-vis avec leur grand casque aux ailes rabaissées ; le cocher est flanqué de deux sergents de ville et sur le marchepied se tiennent deux autres pompiers, l'un agitant une cloche, l'autre tenant un flambeau enduit de poix qui goutte des morceaux de feu sur son chemin.

Une des impressions désagréables de Berlin, c'est le manque d'eau. On n'en voit pas, la ville est toute sèche. Et les vilaines pompes, çà et là ! La branche à pomper, et un goulot qui sort d'une informe gaine de planches.

Dès onze heure de nuit (les Tilleuls sont déserts depuis longtemps), les voitures-brosses commencent à balayer la poussière de la rue Frédéric, et cette rue est à cette heure la seule vivante de Berlin. J'ai dit vivante, il faudrait dire viveuse. Quel spectacle grotesque et navrant, que ce coin viveur ! Sur le pas des portes, cinq à six pauvresse accroupies tiennent un stock d'allumettes sur leurs genoux et gémissent : « Des allumettes, des allumettes. » Des voyous vous importunent de la même offre en vous appelant : « Monsieur le baron, monsieur le docteur, monsieur le professeur. » Un homme même, affaissé sur des béquilles, vend de ces allumettes. Mais le plus étonnant à cette heure est un torse enchâssé dans une caisse à roulettes et circulant en s'aidant des mains : il porte une grande barbe blonde et des lunettes et vend des allumettes. Tout ce monde est loin pendant le jour ; sa place dans le coin viveur n'est permise que dès dix heures. Ce qui est permis la nuit et devrait l'être le jour, c'est

la vente ambulante des oranges. Elles sont là, à cette heure, les charrettes arrêtées, tandis que les bons chiens, sur leur torchon, dorment d'un œil.

Et le demi-monde (car c'est jusque-là que le tact berlinois a fait descendre le mot de M. Dumas) bat le trottoir, sans se retourner. En hiver, c'est terrible. Heureusement, brille là-bas la lanterne du marchand de saucisses chaudes. On en prend une, qu'on déguste en se penchant sur le ruisseau pour ne pas se salir.

Les cafés restent ouverts toute la nuit.

La rue Frédéric débouche encore dans les Tilleuls par les Galeries de l'Empereur, une construction ultra prétentieuse et dorée. Ces galeries sont le vrai foyer de toute cette petite région. Un café viennois ; puis, tout le reste, magasins de toc et de simili, tout le bazar du mauvais goût sans le sou. Et dans le coin extrême, un marchand de photographies et de petites brochures. Ces brochures : Pour les hommes seulement : Guide de Berlin de nuit de six heures du soir à six heures du matin, indispensable à l'étranger, utile à l'indigène, intéressant pour tous ; le Demi-monde berlinois, etc.

Mais loin de ces lumières là-bas, lentement, se promène un fonctionnaire ; il a le sabre-baïonnette au côté, la casquette militaire, un trousseau de clefs : c'est le veilleur de nuit. Berlin n'a pas de concierges, ou bien ceux-ci n'ouvrent plus dès dix heures du soir. Il faut toujours avoir sur soi la clef ouvrant la porte qui donne sur la rue. Si vous avez oublié votre clef, le veilleur de nuit, qui en a une double, vous ouvrira moyennant dix centimes.

Le Berlinois, qui est spirituel, a trouvé le mot suivant. Quand on lui raconte quelque chose d'étonnant, il répond : « Bah ! on a

vu mourir un veilleur de nuit en plein jour. »

Cette absence de concierges fait que le facteur doit lui-même monter ses lettres et que l'on doit ajouter à l'adresse le numéro de l'étage et si c'est à gauche ou à droite.

## Berlin, la cour et la ville · 12

Berlin dont les murs, les palissades de maisons en construction, etc., n'ont jamais été souillés par une réclame, une affiche, a de petites colonnes, rares, non éclairées la nuit, et où s'étalent, dans une promiscuité délirante, toutes les annonces possibles.

Seuls conservent leur place les deux programmes des théâtres royaux, l'Opéra et la Comédie. Il est à remarquer que ces deux papiers officiels sont en caractères gothiques (excepté les mots « corps de ballet », etc)., ces caractères si chers à M. de Bismarck, tandis que toutes les autres affiches sont en caractères latins.

Voici dans son pêle-mêle le répertoire d'une de ces colonnes.

« La Mort (en gros caractères) fait chaque jour sa riche moisson ! mais combien auraient pu couler encore d'heureux jours sur cette terre du bon Dieu s'ils… » suit un remède contre le ver solitaire.

« Fête de Sedan, fête à Schöneberg, au parc des Tilleuls. — Discours par le député prédicateur de la cour, pasteur Stoecker. — Bal. — Illuminations. — Pyrotechnies militaires, »

« Fête dans un vaste jardin à bière. Le bombardement de Strasbourg, en deux parties. »

L'affiche est illustrée d'une grossière lithographie coloriée et est suivie du bulletin du général de Werder. Voilà qui doit attirer les Alsaciens de Berlin.

« Un jeune disparu de sa famille. »

« Chien perdu, récompense à l'honorable retrouveur. »

Deux affiches multiples, très caractéristiques : « Eaux pour la croissance de la barbe. » « Leçons de danse. » L'Allemand reste longtemps imberbe. Tous les Allemands savent danser et l'on danse à Berlin avec rage.

Une affiche est inamovible, toujours verte, jamais plus grande que la main et que certains Berlinois vont lire chaque matin ; c'est celle du 110 d'or, enseigne d'un infime, infime magasin du Pont-Neuf. L'intéressant de cette affiche est qu'elle donne chaque jour, pour aboutir à la rime 110 d'or, une pièce de vers d'actualité. Les généraux Thibaudin et Boulanger en ont fait les frais à leur tour.

La couleur blanche appartient à tous et n'est pas comme chez nous la propriété de l'État.

Les rares affiches illustrées sont pour la bière. C'est le bouc debout sur ses pattes de derrière, tenant un bock qui mousse : quelquefois, le bock est soutenu par deux étudiants. C'est le moine (Munchen, Munich) tenant la cruche en grès à couvercle d'étain, près d'un tonneau dans un encadrement de houblon. Les seuls et rares hommes-sandwich que j'ai vus en plusieurs années à Berlin servaient aussi de réclame à un établissement de bière.

Pour terminer :

« Réunion du cercle progressiste de Potsdam, salle telle ou telle, programme des discours. »

« On demande cinquante ouvriers pour les glacières à… ».

Enfin réclame de restaurants, de brasseries, du mont-de-piété, de loteries, etc., etc. J'ai dit que les murs étaient vierges de réclames, les hommes-sandwich inconnus, etc. Il faut dire aussi que les journaux allemands fourmillent d'annonces ; la Gazette de Voss en a, par exemple, des suppléments de cinq à six pages.

Vitrine de libraire. — Il y a très peu de libraires à Berlin. Dans toute la ville, je ne connais qu'un bouquiniste en plein vent, très piteux. Pas d'étalage national ou local. Rien de nos séries de volumes à couleurs variées, rien de nos piles d'éditions. Les libraires qui n'ont pas une spécialité (droit, médecine), ont une moitié de leur vitrine pour les livres français, l'autre pour les livres allemands mêlés de quelques Tauchnitz-Edition, de volumes italiens et russes. Les romans allemands n'ont guère d'éditions, sauf tous les cinq ans quelque gros succès, comme il y a trois ans Madame Buchholz.

Les piles de volumes dans le magasin sont de Daudet, Zola, Ohnet. On a vendu à Berlin, dans la seule année de son apparition, neuf mille exemplaires de Nana.

Un coup d'œil à la vitrine du jour. La Gloire à Paris, par Albert Wolff, avec cette mention : Sensationnel Novität (lisez : nouveauté à sensation). — Baccara, d'Hector Malot, avec cette mention : Neu ! Neu ! (Nouveau, nouveau). — En allemand, deux petits volumes censément traduits de Zola, avec couverture ornée d'un dessin de Mars du Journal amusant, titres : Nouvelles morales et Nouvelles réalistes. M. Zola a-t-il soupçon de ce commerce ?

Des imitations des petits livres légers qui ont sévi sur Paris il y a trois ou quatre ans, couvertures avec vignettes en couleur sans hardiesse, ni esprit ; titres : Histoires folles, Histoires défendues. — La traduction des Mémoires de Cora Pearl. — Puis les brochures en allemand : L'Avenir des Français ; Avant la bataille, voix menaçantes de l'Est et de l'Ouest, par un Cassandre allemand, etc...

Quand on voit plusieurs passants attroupés devant la vitrine d'un libraire, on est sûr d'y voir étalé ou le Figaro illustré, ou la Revue illustrée ou le Paris illustré.

Photographies de célébrités. — D'abord tout ce qui est de la cour, depuis l'empereur jusqu'au prince Reuss XXVII. Je passe. Pas d'hommes de lettres : Geibel pendant la semaine de sa mort. Pas un seul peintre. Mais les étoiles de l'Opéra et des autres théâtres, et surtout les musiciens, virtuoses et compositeurs, toute la musique. Le vieil acteur classique. Hase, avec sa brochette de décorations ; le jeune acteur shakespearien vraiment génial. Kainz : la vieille actrice comique, la Blumauer avec ses six décorations, la Meyer et la Barkany. Pour l'Opéra, c'est Niemann en Siegmund. M Hofmeister en Sieglinde. M Vogenhuber en Walkyrie. Lola Beeth qui en ce moment est, je crois, engagée pour chanter à Paris (élève de M Viardot, goût français) et la danseuse dell' Era. Et maintenant la musique ! Pour le violon : Joachim, Ysaye, Sarasate, Wilhelmi, Theresina Tua ; pour le piano : d'Albert, Rubinstein, l'éternel Liszt, la Essipoff, M Schumann qui est sourde, le comte Zichy qui ne joue que de la main gauche et a arrangé son répertoire pour cette main (il est manchot), de Bulow, etc. On ne compte pas les pianistes. Ensuite naturellement, des centaines de Wagner, puis Brahms, Saint-Saëns. Autre côté

de la vitrine : quelques pasteurs, Stœcker, Frommel, Cassel et Thomas, et les professeurs célèbres : le chirurgien Langenbeck ; les historiens Mommsen, Curtius et Ranke ; Helmholtz, Dubois-Raymond, Virchow, etc.

Au centre de tous, partout et toujours, la bonne face de l'empereur, ridée, la moustache retroussée, toujours en buste avec ses décorations, on ne peut plus serrées l'une contre l'autre sur sa large poitrine. Sauf ces étoiles de l'Opéra et de la Comédie, il ne s'intéresse guère, il les ignore même, aux célébrités qui l'entourent là, aux célébrités de son règne bismarckien.

J'oubliais Bismarck et de Moltke parce qu'ils sont partout. Tous deux se font photographier une main passée dans l'entrebâillement de la tunique, selon l'attitude légendaire de Napoléon I, surtout Moltke, « le penseur de batailles ».

## Berlin, la cour et la ville · 13

L'Allemand ne roule pas sur l'or ; d'autre part, le soin de sa tenue est pour lui affaire sacrée. Il a donc fallu qu'il s'accommodât souvent d'apparences. Karl Hildebrandt lui-même dans son livre sur les Français, parlant de l'amour de la Française pour le bon linge, rappelle les baronnes allemandes qui n'ont pas de linge sous leurs velours.

Économie et chic, telle est l'impression qu'on a en flânant le long des magasins de la rue Leipzig, de la rue Frédéric et du passage qui joint cette dernière rue à l'avenue des Tilleuls.

Il y a surtout une espèce de magasin, véritable dépôt de toc et de simili, qui foisonne ici dans les deux grandes rues et le passage que je viens de nommer. Des magasins de Schmucksachen, de parures, comme dit l'enseigne. Tours de cou de perles à 50 centimes, bracelets de 1 franc à 4 francs, bijoux en grenats de Bohême, en grenats du Tyrol et en fer de Berlin, cravates-plastrons en métal ! éventails à 3 francs et des bagues ! des bagues ! Et les porte-bonheur avec inscriptions : « Dieu avec toi », « Dieu te protège ». Et de l'ivoire, surtout cette horrible broche faite des deux têtes d'ange d'un tableau dont la reproduction vous poursuit partout, la « Madone de saint Sixte », de Raphaël au musée de Dresde. Tous ces magasins ont un article à foison, un article caractéristique de la fameuse vie de famille : les albums de photographies pour poser sur la table du salon. Je le répète, le nombre de ces magasins est extraordinaire. Voilà ce que l'on fabrique ici et ce que l'on exporte avec succès ; c'est ce que les marchands de Hambourg qualifient de good for niggers, bon pour les nègres.

En passant, une remarque intéressante. L'enseigne de ces magasins est toujours Galanterie-Waaren, « objets de galanterie ». Cette expression est un vieil emprunt français, Saint-Simon dit (édition Régnier, page 74) : « une corbeille remplie de toutes les galanteries qu'on donne en ces occasions ».

Cette réalité du toc, du faux, du simili est si vraie que la plupart des autres magasins accompagnent les marchandises de leur étalage de pancartes avec Echt ! echt ! echt ! « Vrai ! vrai ! vrai ! ».

Passons en revue, au hasard, les vitrines intéressantes pour un Parisien.

Les enseignes sont très rarement en lettres dorées ; on peut dire toujours : noir sur blanc, — ce qui n'est pas gai. Jamais d'enseignes pittoresques comme « Au Bon Marché », « Au Printemps », pas plus qu'à la campagne comme « Au Cheval blanc », etc., rien que le nom du monsieur et ce qu'il veut vous vendre.

Quel fantaisiste eut, rue de Leipzig, il y a cinq ans, un petit magasin qui vécut une année, je crois, et qui portait bravement cette enseigne en français doré : « Au Bonheur des dames » ?

À Paris, la vitrine n'est pas qu'un étalage, mais quelque chose pour le plaisir des yeux et dont on renouvelle et rafraîchit la toilette chaque matin. La vitrine n'est pas encombrée, on ne désire pas montrer le plus possible, et la vitrine s'arrête à hauteur d'appui. Ici, vous vous appuyez le plus souvent à une rampe, car le trottoir est troué et la vitrine descend en pente dans les sous-sols, vous invitant à plonger le regard ; c'est laid, mais il y en a de la marchandise, et pas souvent époussetée ! Le dimanche, les rues changent d'aspect autrement qu'à Paris avec la fermeture des magasins. Au lieu du rideau de fer qu'on laisse retomber, ici on tend du haut en bas une pièce de toile blanche imprimée en noir du nom du marchand et de l'énoncé de son commerce.

Le magasin qui éblouit tout d'abord le Parisien, c'est le magasin de cigares, tabacs et cigarettes. Ce commerce est libre, on le sait, on rivalise par conséquent d'étalages, comme de bon marché. J'en parlerai au chapitre « Tabac ».

Les magasins de modes pour dames s'intitulent Mode Bazar. J'ai déjà dit l'impression de pêle-mêle et d'incorrect de cette enseigne.

Les tailleurs gardent toujours le « Haute-nouveauté » français.

Magasin de jouets. — Des maisonnettes avec des nègres en uniformes prussiens commandés par des sergents prussiens ; cela s'appelle « Factorerie africaine ». Des casernes, des bonnets de hussard avec sabre et sabretache pour enfants. Beaucoup de boîtes à herboriser peintes en vert (on ne peut sortir ici sans voir un enfant avec sa boîte à herboriser au dos). Enfin l'éternel turco, découpé sur planche, avec cible aux couleurs prussiennes sur la poitrine. Pour les petites filles, c'est toujours, en miniature, la cuisine modèle avec tous les tiroirs et toutes les étiquettes : ici le poivre, là la muscade, là les feuilles de laurier.

J'ai dit qu'il n'y avait pas de magasins à enseigne imagée, comme « Au Printemps », etc. ; à plus forte raison, il n'y en a pas à enseignes parlantes ; sauf deux. Le pharmacien, l'Apotheke, est toujours : « À l'Aigle d'or, à l'Éléphant d'or, à l'Ange, au Pélican », etc. ; ces symboles sont toujours là, en avant de l'enseigne, sculptés en ronde-bosse sur un support. Quelques épiceries, d'autre part, laissent pendre au-dessus de leur porte un pain de sucre en bois, comme on le voit en France.

Plusieurs petites boutiques provisoires et toujours renouvelées pour le débit des billets de loterie. À la vitrine, la Germania en or, ou l'Hercule en argent. Les loteries sont très nombreuses ici et aussi modestes.

Beaucoup de magasins de bibelots de fabrication moderne. Le cuivre poli, l'horrible cuivre poli, et le fer forgé sont particulièrement recherchés. Verres à bière, de tous styles, services à fumer, cabarets pour vin de la Moselle (on ne boit le vin de la Moselle

que dans des verres spéciaux appelés Rœmer). Nombre de reproductions en bronze de la colonne de la Victoire (1871) et des bas-relief qui en ornent la base.

Delicatessen Handlung, « commerce de choses délicates ». Voilà une charmante enseigne. On appelle ici délicatesse les articles de charcuterie. La vitrine fait plaisir à voir, bien que, comme les autres ici, elle ne vaille pas celle des mêmes magasins à Paris. Au milieu de toutes ces « choses délicates », un cochon en bronze et un autre en argent, tous deux sous globes de pendule.

La vitrine qui satisfait ici le plus un Parisien est celle des fleuristes. Les fleurs sont arrangées avec une fantaisie et une fraîcheur peut-être égales à ce qu'on fait à Paris. Hélas ! une éternelle commande s'étale dans cette fraîcheur, et bien allemande, la banale lyre de fleurs avec rubans imprimés de quelque inscription votive.

Les boulangers sont ici des boutiques borgnes débitant du pain, les boucheries sont absolument sans caractère et les blanchisseries se cachent.

Mais ce qui se montre, c'est le magasin de cercueils. Il y a celui du quartier riche avec sa vitrine exhibant des cercueils en métal, des catafalques, des modèles de crêpe drapé, des urnes pour cendres après crémation. Il y a ceux des quartiers pauvres avec leurs bières empilées en plein vent et leurs enseignes touchantes : grand choix de cercueils, prix de fabrique ; cercueils en chêne poli depuis 30 francs ; cercueils pour grandes personnes depuis 15 francs ; bières d'enfant depuis 1 fr. 50.

## Berlin, la cour et la ville · 14

Berlin est une Mecque musicale. De même qu'on peut y faire son instruction purement musicale avec soixante-quinze centimes par soir, de même l'Opéra vous offre bon nombre d'œuvres en une saison. Les artistes sont prêts à jouer successivement, à part le répertoire classique, Lohengrin, le Vaisseau fantôme, la Walkyrie, Tannhaüser, Siegfried, Tristan et Isolde, les Maîtres Chanteurs et même Rienzi.

De temps en temps, l'Opéra remplace sa représentation par ce qu'on appelle une Symphonie-soirée.

Une première n'a aucun aspect particulier.

Il arrive qu'on engage une étoile étrangère pour quelques représentations, laquelle étoile chante alors en italien, tandis que les autres artistes chantent en allemand. Cela ne choque pas. Edwin Booth est venu jouer ainsi en anglais, Rossi en italien et un autre artiste en russe.

On lit cet avis en entrant à l'Opéra : « Les dames sont priées de laisser leur chapeau au vestiaire. » (Les dames vont au parterre.) Pas d'ouvreuses. On ne crie ni programmes, ni lorgnettes. Les préposés aux vestiaires s'appellent « garderobiers ». Deux niches : dans l'une, une dame vend le livret de l'Opéra qu'on joue ; dans l'autre, un homme vous sert des verres d'eau de Seltz, de laquelle on fait une consommation considérable.

Depuis un an, on a un foyer. C'est une grande salle nue et blanche, éclairée de globes électriques. Dans un coin, un comptoir avec des gâteaux et des limonades. Quelques sièges. Tout le

monde tourne dans le même sens, tandis que les officiers se tiennent au milieu, debout, isolés.

## Berlin, la cour et la ville · 15

Le Reichshallen est le vrai café-concert berlinois, et le seul d'ailleurs. Le parterre est livré aux premiers arrivants ; il consiste en tables mobiles entourées de chaises ; entrée, 1 franc, les enfants 50 centimes. Les gens du parterre viennent une heure à l'avance. Il y a ainsi des tables de dix personnes. Les enfants s'amusent, se poursuivent, vont, reviennent sur les genoux de leur père ; quelques femmes font du crochet, les hommes fument leur cigare, tout le monde boit. En haut, une rangée de loges et, derrière, des galeries étagées. La salle est splendide et spacieuse comme toutes les salles à Berlin. Au fond, la scène ; le rideau est composé de toutes les armoiries de l'Allemagne. On vend un programme ; le détail de la représentation y est entouré de sept réclames : deux pour des pianos, une pour de la bière ( vingt-cinq bouteilles pour 3 francs), une pour des cigares.

Le spectacle se divise toujours en trois parties, les entr'actes sont longs, l'orchestre joue comme si on était venu pour lui (ce qui est un peu vrai de ce public). Tout cela est d'une longueur insupportable.

Le spectacle se compose surtout de la chanteuse, des gymnastes, de curiosités et se termine par une pantomime.

L'enthousiasme du parterre est toujours le même et pour tous les artistes. On les rappelle trois, quatre fois ; on leur demande

des suppléments jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus. Et, chose bien anti-française, quand le public s'obstine à rappeler et applaudit encore, si quelques chut se font entendre, les bravos de rappel cessent d'ensemble et d'emblée : habitude irréfléchie de discipline.

En haut comme en bas, buffet : bière, hareng, saumon, œufs durs, anchois, caviar, veau froid, langue de bœuf, jambon, gruyère. On peut avoir aussi des saucisses et du roastbeef mayonnaise. On peut même se faire apporter à sa table des viandes chaudes. Dans les silences des tours de force angoissants, le bruit dominant qui monte est un bruit de vaisselle, de verres. Dans les loges, on est trop chic pour manger ; mais le monsieur et la dame tiennent chacun leur verre de bière, trinquent, boivent et le reposent sur la petite planchette.

La bière va vite ; on voit, dans les coins, de petits tonneaux qu'on n'a pas pu encore remiser.

Les « artistes » qui remplissent le programme, on les a vus à Paris, on les voit partout. Le seul numéro indigène est la chanteuse. Son costume est de la canaillerie la plus économique, jupe courte, hautes bottines en satin rose ou vert, épaules décolletées, gants à nombreux boutons, et les vertueuses tresses sur le dos. Dandinement d'oie, bras arrondi, piétinement sur place, main sur le cœur, effets de petits doigts, pas autre chose. Jamais une pointe excentrique. Quand la chanteuse est viennoise, il y a moins de prétention, plus de souplesse, et le répertoire est un peu plus tintamarresque. Mais les Berlinois n'oublieront pas certaines chanteuses parisiennes et américaines qui passèrent ici.

## Berlin, la cour et la ville · 16

Le Victoria-Theater monte nos ballets de l'Éden. Chose bien allemande ; quand on jouait Excelsior, pour l'instruction du public, avant chaque acte, un acteur venait déclamer des explications ; on voit d'ici la révolte en pareil cas du public de l'Éden de Paris.

Cette fois-ci, on fait grand bruit du ballet Amor. La princesse royale et les princesses ses filles dans leur loge ; beaucoup d'officiers en uniforme ; de jeunes attachés d'ambassade.

Le spectacle est répugnant, les maillots ne collent pas, on a pris pêle-mêle les premiers venus des comparses. Papier peint mal collé, dorures hâtives, verroteries, costumes bâclés.

L'intelligent directeur a voulu couronner le ballet d'une apothéose. Et nous voyons la proclamation de l'empire allemand à Versailles, surmontée, en ascension, de la reine Louise, mère de l'empereur !

Àla Comédie. — On joue une pièce de Paul Heyse, le Droit du plus fort, qu'aucun littérateur à Paris n'appuierait auprès d'aucun directeur, tellement les personnages sont pauvres et convenus. L'apparition du jeune premier m'a stupéfié. Absolument rien d'allemand ; mais absolument, comme tête, le jeune ingénieur français, bien coiffé et barbe bien taillée.

Théâtre populaire. — Soir d'été, après une journée accablante. Presque à la limite de Berlin, un vaste jardin aux arbres superbes, parcimonieusement éclairé de quelques globes de gaz. C'est un jour de semaine. Des milliers de braves gens prennent le frais, boivent, fument en assistant à un spectacle de quatre sous. C'est toujours la table entourée d'une famille. Des mères donnent le

sein à leur enfant. Au fond, un théâtre à scène très spacieuse. Un clown à répertoire berlinois, des gymnastes de rebut, un piteux quatuor d'excentriques américains, etc. Tout ce public est calme, digère, fume, se rafraîchit ; pas de calicot spirituel, pas de voyou. Entr'acte : on se promène dans le jardin, ou bien l'on va dans une salle à côté, danser.

On danse, pas l'ombre de chahut, des petites filles dansent ensemble, une mère fait tourner son bébé. La toile se relève : grand mélodrame (ils sont les mêmes partout), bien des mouchoirs sortent des poches ; puis une pantomime avec ballet.

C'est le « Prater berlinois » et l'entrée est de 30 centimes.

En revenant, même boulevard extérieur, vision du Schultheiss, un vaste jardin à bière bondé de familles et absolument silencieux.

## Berlin, la cour et la ville · 17

Munich était la ville des grandes libations, Berlin tend à l'égaler.

J'ai parlé plus haut de l'aspect monarchique et militaire de la ville ; la bière et tout ce qui lui fait cortège en l'atmosphère même, si je puis hasarder cette image.

Les brasseries se multiplient et avec elles s'étend le Kneipen-Leben, la vie de brasserie, rude brèche à la fameuse vie de famille allemande (on ne voit jamais une femme dans une brasserie).

« L'Allemand est chevauché par le démon de la soif », a dit Luther. On n'a pas encore trouvé d'autre explication à toute cette

bière.

La brasserie n'a rien de commun avec le café, on y boit de la bière exclusivement et l'on peut s'y faire servir certains plats, depuis la saucisse-choucroute jusqu'au beefsteak à la tartare.

Les nouvelles brasseries établies au centre de la ville sont des modèles de luxe, de confortable et de fraîcheur. Il en est une, élevée depuis deux ans dans la rue Frédéric, qui est une des curiosités de Berlin, une curiosité architecturale : son clocheton final domine toutes les maisons (un arrêté municipal dut même l'empêcher de monter plus haut), sa façade est curieusement peinte à fresque. Le style de ces établissements est ce qu'on appelle Renaissance allemande ; plafonds et revêtements, du plancher au plafond, sont en bois, les poutres souvent coloriées ; tout autour de la salle, une étagère où s'alignent toute espèce de récipients à bière, en porcelaine, en grès, en métal, en verre, de toutes les époques.

Les revêtements sont peints en lettres gothiques d'inscriptions en l'honneur du dieu. En voici une :

Veux-tu vivre sain de longs jours ?
Bois tes six setiers par jour.

Toutes ces brasseries sont éclairées à la lumière électrique. Le comptoir est souvent formé de la moitié d'un énorme tonneau faisant dôme. Les tables sont en bois et restent nues ; sur chacune, invariablement, une corbeille avec des petits pains au sel, au cumin, aux grains de pavot qui stimulent la soif, et la boîte d'allumettes enchâssée dans une lourde gaine de métal. On ne demande guère de la brune ou de la blonde (ce qu'on traduit en

allemand par de la claire et de la sombre), mais de la bière de Pilsen ou de la munichoise ou de la nurembergeoise.

Aux heures de loisir, surtout le soir, il est difficile de trouver une place. Toutes les tables sont pressées et garnies, l'atmosphère est faite de fumée. On boit, on fume, on cause ; des causeries coupées de longs silences digestifs. On ne voit pas une seule pipe, longue ou courte (légende pittoresque qui devrait prendre fin en France), à peine une cigarette, partout des cigares.

La bière est salonfähig et même hoffähig, c'est-à-dire n'est pas déplacée dans un salon, ni même à la cour. Cette dernière conquête est due, dit-on, à M. de Bismarck. En tout cas, les buffets de bals et la table de la cour n'en voient jamais. L'impératrice la méprise, ce qui fait que cette boisson a pour telle dame du palais de la souveraine la saveur du fruit défendu.

Une bière qui n'aura jamais ses entrées dans les salons est la bière blanche, horrible liquide dont les gens les plus distingués font leurs délices. On sert la bière blanche dans d'énormes bocaux de verre blanc comme on en voit dans les laboratoires. On apporte le bocal plus ou moins plein selon le nombre des buveurs, et le récipient fait le tour de tous les gosiers.

Les salles de concert ont ce qu'on appelle des « tunnels » où, dans les entr'actes, on va boire. La National Galerie a son petit tunnel.

Dès avril, assaisonnement à la bière : radis, moutarde, raifort.

Dès mai, les joyeuses affiches des Biergarten, « jardins à bière ». Ce sont les Eldorado d'été. Une brasserie et, y attenant, un jardin plus ou moins grand, encombré de tables et de chaises

peintes en blanc. Il est de ces jardins, en approchant de la banlieue, qui sont immenses ; la nuit, en été, avec leurs globes de gaz éclairant les arbres, et ces centaines de tablées buvant pacifiquement, ils font une impression homérique.

Premiers soirs d'avril : il fait encore frissonnant. Je passe le long d'un jardin à bière. Il est désert, sauf deux amoureux installés à une table étroite ; entre eux, l'énorme bocal de bière blanche.

Les affiches de mai donnent une dernière idée de l'importance de la bière dans cette ville. J'entre à l'École des beaux-arts ; dans le corridor d'entrée, des fournisseurs d'art, etc., viennent apposer leurs réclames. J'en trouve, parmi elles, une qui commence ainsi : À tous les fils des Muses et connaisseurs en bière. Autre affiche : Aux connaisseurs en bière ! Pure munichoise ! Pure nurembergeoise ! chez..., près des tramways dans toutes les directions. J'oubliais de dire que j'ai vu à la vitrine d'un marchand de musique un Bierwalzer, « la Valse de la bière ».

La bière appelle le tabac. Après une série de bouffées de fumée, une lampée de bière.

Dès qu'on quitte le wagon français ou belge à Cologne et qu'on entre dans un coupé allemand, on est frappé de ce que celui-ci est muni d'un cendrier à chaque portière. C'est ainsi sur toutes les voies ferrées de l'Allemagne : vous avez toujours un cendrier à votre droite ou à votre gauche.

À Berlin, on retrouve le même cendrier dans les loges des alcazars : dans l'encoignure gauche, le cendrier ; dans l'encoignure droite, la planchette pour poser le verre de bière.

Il y a deux sortes de magasins à fumer, à Berlin. L'un a pour vitrine un étalage de boîtes pleines de cigares de toutes variétés, de tous prix. Le prix est marqué sur chaque boîte par mille cigares. La mention : Direkte Importation ne manque jamais. On entre, on demande des cigares. À quel prix pièce ? Vous dites vos centimes. Là, invariablement le marchand ne vous connaît pas, vous êtes sûr d'être volé et de payer 20 centimes un cigare que le client connu aura pour 10 centimes. Le mieux est de regarder, avant d'entrer, s'il n'y a pas sur le comptoir des boîtes à demi pleines, avec prix marqué, et qu'on met là comme une occasion. Après avoir inspecté une demi-douzaine de magasins, vous en trouverez toujours un qui vous offrira cette occasion : achetez, vous ne serez pas volé. Il serait ridicule et presque insultant d'entrer dans un magasin et de ne prendre qu'un cigare comme on fait à Paris ; c'est toujours par demi-douzaine qu'on y va ; on vous les sert dans un petit sac de papier tout préparé. On n'entre pas dans ces magasins pour prendre du feu comme on fait à Paris : il faut toujours avoir ses allumettes ; elles ne sont pas chères.

L'autre sorte de magasin ne vend pas de cigares, mais du tabac et des cigarettes d'Orient exclusivement. L'enseigne est ornée de caractères turcs et russes, et la vitrine, de chibouques et de fez encadrant de petites meules de tabac turc ou russe. On n'achète guère ce tabac : outre qu'il est difficile à conserver dans sa souplesse, l'Allemand ne fait pas sa cigarette. On demande donc des cigarettes toutes faites. Ces cigarettes ne se fument guère qu'à domicile, comme la pipe.

Il y a enfin le magasin mixte qui vend des tabacs d'Orient et des cigares et, de plus, outre le tabac et les paquets de cigarettes

françaises, la foule des tabacs américains pour la pipe et des cigarettes américaines. Bird's eye, Durham Lone Jack, Fox tobacco, pour la pipe sont très recommandables, mais les cigarettes !... Il faut ajouter l'excellent Varinas des colonies hollandaises.

Àla Noël, les étalages se font plus beaux : les boîtes s'alignent avec leurs cigarettes ornées d'une bague de papier doré. Cuba ! Bahia ! Manille ! Havana ! Carolina ! Cadeaux de Noël !

L'Allemand fume partout. Dans un magasin, il garde son cigare. À la dernière exposition des beaux-arts de Berlin, l'entrée des salles de tableaux portait une pancarte : « Défense de fumer ».

On imagine la quantité d'articles qui font cortège à la dégustation du cigare. Partout des services en cuivre poli ou en bois. La plupart des Allemands ont parmi les breloques de leur chaîne de montre un petit instrument pour couper la pointe des cigares.

Les magasins qui vendent la grande pipe allemande avec fourneau de porcelaine peint du portrait de l'empereur, de Bismarck, etc... abondent. On fume ces pipes, elles sont vraiment nationales, et M. de Bismarck est vendu en statuette assis dans son fauteuil et tenant ce calumet. Mais même de dimensions portatives, on ne voit jamais ces pipes dans la rue, à la brasserie, etc... Il faut, pour en voir, entrer chez un étudiant, par exemple. Il m'est cependant arrivé de voir, par quelque soir d'été, un concierge prendre le frais devant sa porte et fumant la grande pipe.

Mais, au fond, il n'y a que le cigare et de plus en plus.

## Berlin, la cour et la ville · 18

Le dîner dans les restaurants est à prix fixe et à la carte ; le prix du dîner dans le premier restaurant de Berlin est 4 francs.

Je prendrai comme type moyen un bon restaurant dont le dîner coûte 1 fr. 50 (rien des restaurants de ce prix-là à Paris). Il n'y vient guère que des habitués ; des jeunes employés de quelque ministère qui se traitent de « Monsieur le comte », « Monsieur le baron », une demi-douzaine d'officiers d'artillerie toujours en uniforme et des bourgeois et des bourgeoises à l'avenant ; une table est enfin réservée à quelques membres du Landtag. On peut venir dîner là dès une heure, le restaurant chic ne sert que dès deux heures.

Un client entre ; s'il s'assied à votre table, il vous salue d'abord et souhaite « que votre repas soit béni ». Ensuite, et cela est général, officier ou pékin, il plonge ses deux mains dans les poches des basques de son habit, il en retire deux petites brosses, et le voilà qui, des deux mains, met vigoureusement en ordre sa raie de derrière et ramène ses cheveux par-dessus ses oreilles. (Ceci est la coiffure élégante que tout le monde se donne. Le simple soldat a pour ordonnance de ramener ses cheveux par-dessus ses oreilles.) Cela fait, il attend son potage, et parfois arrange ses ongles en l'attendant.

En quoi consiste la façon de mal manger de l'Allemand ? Tout d'abord il mange avec son couteau, il soulève des bouchées avec la lame de son couteau et les porte ainsi à sa bouche, et, en la retirant, serre des lèvres cette lame sans se couper, sans amener une effusion de sang ! Et l'on ne voit pas ceci qu'à la table des gens médiocrement élevés, on le voit partout, on le voit à la table

de la cour. Il en est qui se servent ainsi du couteau pour tous les plats. La fourchette ne leur sert qu'à recevoir des pâtés de purée et de moutarde que le couteau polit et repolit. Leur façon de couper la viande est atrocement vulgaire, ils ne tiennent pas couteau et fourchette en avant et de haut, mais coupent en écartant les coudes. Le reste est fait de vingt petites horreurs qui prennent place « entre l'assiette et les lèvres », et cela se termine par la grossière manie de cacher sa bouche d'une main, tandis que de l'autre il se cure les dents.

J'ai peur de pousser à la caricature, mais je ne puis oublier un brave Allemand de bonne bourgeoisie habitué de ce restaurant. Je le vois, énorme et blond avec ses lunettes, manger, le nez dans son assiette comme ces pâtres du Brutium dont parle Flaubert, couper chaque bouchée de pain, du couteau, prendre sa bouteille par la panse (et de quels cinq doigts !), lever son verre de Moselle et le regarder à la lumière, y tremper d'abord la lèvre, boire avec componction, puis se rejeter sur le dossier de son siège et caresser sa barbe informe.

On fume à toute heure dans un restaurant. Dès que le restaurant ouvre, vous pouvez venir expédier votre dîner, puis enfumer la pièce où vous vous trouvez, à l'intention des clients qui vont arriver. Il y a immuablement sur la table à laquelle vous vous asseyez, à côté de la corbeille de petits pains et des cure-dents de buis, la boîte d'allumettes enchâssée dans un cendrier de fonte.

Les petits pains dont je viens de parler ne sont pas plus gros que le poing, un seul suffit à l'Allemand pour accompagner tout un dîner, et il en consomme la moitié avec son potage, non pas dans son potage, mais avec. Les Français étonnent les garçons avec leurs rappels incessants de petits pains, mais on ne leur fait

pas payer un supplément. Le Français fut toujours connu pour son amour du pain. Au Moyen-Âge il portait le surnom de Jean Farine.

Dès cinq ou six heures, la carte à prix fixe disparaît et fait place à une carte grande comme un petit journal, divisée en deux : mets chauds, mets froids. Sur cette carte, les prix sont montés de beaucoup, mais les morceaux et la cuisine sont tout autres. On peut souper avec cette carte jusqu'à onze heures du soir. Il est agréable de souper le soir, aux lumières, une des horreurs du jour disparaît : la crasse générale du frac du garçon.

La cuisine allemande est reconnue comme la dernière de toutes, comme la française est la première. (M. de Bismarck l'a lui-même reconnu en disant : « La France est faite pour produire au monde des coiffeurs, des danseurs et des cuisiniers. ») Beaucoup de restaurants mettent sur leurs affiches ou leurs annonces : « Cuisine française ». Ceux dont le patriotisme répugne à cet hommage disent : « Cuisine viennoise, française et allemande ».

Un Français est étonné quand il entend dire, et furieux quand il en fait l'expérience, que le restaurant à Berlin n'ouvre qu'à une heure, deux heures, trois heures. Le Grand Hôtel de Berlin n'a même table d'hôte qu'à quatre heures. On a peur de se couper l'appétit, on erre presque affamé de midi à une heure, deux heures. Arrive l'heure bénie, on se met à table, voilà une quantité de plats qui défilent. On sort. L'après-midi est à peine commencée et l'on est pris de sommeil, on est incapable de rien faire. Beaucoup de Berlinois protestent contre cette absurdité, mais la réforme est difficile, même dans les familles ; cela bouleverse l'heure des visites, etc. Croirait-on que, dès trois heures, on ne

peut plus entrer dans un musée parce que le personnel dîne, puis fera sa sieste ! On compte beaucoup pour la réforme sur le règne de la princesse impériale actuelle qui, paraît-il, donnera l'exemple et l'imposera.

Ajouter que l'Allemand mange énormément est inutile. Tout café et toute brasserie a des choses froides à vous servir à la minute. Les théâtres (sauf les deux théâtres royaux), les cafés-concerts ont toujours un buffet : on ne s'y rafraîchit pas seulement, on peut cueillir alignés des tartines de caviar, de la langue fumée, des débris de homard dans une pâte de mayonnaise, du gruyère sur une moitié de petit pain, du saumon, des anchois, des œufs durs, du veau froid, du jambon. À l'entrée de la National Galerie, une pancarte vous avertit que le buffet se trouve à droite. Cette pancarte se retrouve dans une salle du premier, à côté de la Forge de Menzel.

Le premier orchestre de Berlin, celui de la Philharmonie, joue devant une salle qui boit de la bière. À certains jours, aussi visible que possible : « Aujourd'hui fricassée de perdrix » s'étale aux murs sur une pancarte.

N. B. Dès les chaleurs, le garçon de restaurant vous recommande, au lieu du potage, la soupe froide, la soupe à la bière. Dites : « Non, non ! jamais ! »

## Berlin, la cour et la ville · 19

Pas de sacro-sainte tradition comme chez nous. Ces élèves font de l'art naïvement et font ce qu'ils veulent. Ils ont tous nos cours,

plus un atelier pour le paysage et un atelier pour le dessin et la peinture d'animaux.

L'exposition des travaux d'élèves ferait rire notre école, élèves et professeurs. L'impression générale est celle d'une exhibition de pensionnats. Très peu de modèle vivant, beaucoup de dessins d'après la bosse, de patientes planches d'anatomie, des portraits de dames au crayon ; des natures mortes (têtes de morts et bocks), des salles entières de petites niaiseries à la mine de plomb avec signatures appliquées ; enfin, jusqu'à des caricatures, des vignettes humoristiques pour journaux, des titres et des lettres enguirlandées de fioritures.

L'école compte au moins une dizaine de professeurs.

En attendant l'ouverture du Salon (Exposition Menzel) je stationne dans le corridor d'entrée. Des élèves sont là. Ils portent le vaste feutre que nous appelons un Rubens et sont hermétiquement gantés. Poliment, avec des courbettes, ils donnent des renseignements aux dames. L'un d'eux est coiffé d'un Rubens sur le côté, est frisé, et porte un veston de velours et un pantalon gris-perle très évasé du bas et à sous-pied. Tous se font une tête et une tenue, aucun ne donne dans le genre canaille. Je regarde le cadre aux affiches ; des réclames de restaurants et de brasseries, plusieurs annonces de loueurs de costumes pour cortèges historiques (ces cortèges et costumes sont la manie des élèves ; ils s'en donnent au moindre anniversaire).

Il y a un club des artistes ; une vraie cave. Passé une soirée là-dedans ; passer une soirée, cela consiste à s'asseoir autour d'une table avec une ou deux personnes et là, boire et même manger en écoutant le bruit du billard voisin. Au mur, tout autour de la

salle, des portraits d'artistes, tous parfaitement inconnus. Et des devises ; d'abord la devise philosophique, bien allemande, toujours vide, comme : « Le temps va vite vers l'éternité », puis la devise artistique : « Dieu a créé l'être de l'argile, essaye, c'est aussi en ton pouvoir. » Une copie du faux Rubens du musée. À cette cave se rattache, en montant quelques marches, une salle plus claire où l'on expose à l'occasion les « tableaux à sensation » qui traversent Berlin : le Christ, de Munkacsy, les Deux Sœurs, de Giron, la Jacquerie, de Rochegrosse, etc…

Les Salons berlinois sont chose irrégulière ; on n'a pas de local. Il y a des années où, tout bonnement, il n'y a pas de Salon. L'entrée est de 50 centimes. Ce n'est pas le lieu, et ce serait surtout hors de ton de parler de l'art allemand. En mettant de côté l'extraordinaire génie qui s'appelle Adolphe Menzel, cet art vient après l'art français, belge, hollandais, italien, espagnol.

Àune vitrine de fournitures d'art, une brochure : Pour devenir connaisseur en peinture en soixante minutes. Deuxième édition.

Autant la critique musicale est intéressante et compétente dans les moindres feuilles quotidiennes, autant la critique d'art est nulle.

Il y a trois magasins de tableaux exposant des toiles à leurs vitrines. Deux qui sont voisins, avenue des Tilleuls, et dont les vitrines n'exhibent guère que les éternelles vues italiennes d'Achenbach, des vues de Suisse par quelques sous-Calame, des sentimentalités de famille par Knut-Ekwald, des almées de Sichel, etc… et cette vitrine s'éternise, se renouvelle lentement. Depuis un an, l'un de ces magasins a été pris par un marchand de Cologne qui organise de petites expositions « à l'instar » de celles

de la rue de Sèze, mais combien piteuses. Et puis l'entrée de ces expositions coûte un franc : ce qui ne s'est jamais vu.

Le troisième de ces magasins se trouve rue Behren, la première rue immédiatement parallèle à l'avenue des Tilleuls. C'est là le seul magasin artiste de Berlin ; le maître est M. Gurlitt, un homme jeune encore, très intelligent, et qui est au courant de ce qui se passe en art au delà des frontières. La boutique est étroite, mais on y fait de temps en temps de bonnes expositions, tantôt de plusieurs maîtres, tantôt d'un seul : audace mémorable, on a pu y voir une exposition d'impressionnistes français. Si Berlin devient un peu artiste, il le devra beaucoup à M. Gurlitt.

## Berlin, la cour et la ville · 20

On voit tout de suite qu'elle n'est pas affinée par le luxe.

Pas de pâleurs de civilisés ; pas de physionomies et d'allures nerveuses ; les teints sont hâlés, les cheveux plantés en brosse au milieu du front (ceci est général).

Quartier riche. — Je croise des jeunes garçons et des petites filles sortant de l'école. Les voix sont grosses, sans nuances d'intonation.

La femme. Beaux fronts, yeux et cheveux tout nature. Types de visages très variés : anglais, hollandais, hongrois, suédois. Mais voyez, par exemple, un dimanche, un pensionnat de jeunes Anglaises sortant de l'église et vous sentirez l'abîme entre une race qui a des siècles de culture et une race pauvre qui n'est à son aise que depuis une génération. Il y a d'ailleurs un contraste quo-

tidien, celui des jeunes juives ; on les rencontre partout le matin avec leur carton à musique ; elles sont sanglées dans leur costume, on sent une taille ; elles ont une allure et non la nonchalance allemande ; il faut ajouter à cela la prédilection pour les couleurs sombres et chaudes dans la toilette.

Le pied de l'Allemande n'est pas une légende. Au bois, celui des amazones vous tire l'œil. Mais qui les chausserait bien à Berlin ? Pas un bottier propre. Dès qu'on passe en Suisse, en Belgique, l'isolement et la grandeur du pied allemand apparaissent frappants. L'officier seul soigne sa chaussure, mais il se serre et son pied a l'air d'un boudin ; c'est un peu comme son pantalon collant pour lequel il dit à son tailleur : « Si je puis y entrer, je ne le prends pas. »

L'Allemand idéal : le type des guerriers modernes dans les bas-reliefs de la dernière guerre en opposition au latin. Pas de prétention au distingué, pas même la peur d'être traité de Goth, de Visigoth, Ostrogoth : large face ouverte, barbe largement étalée, sans coupe civilisée, cheveux plantés au milieu du front et rejetés. C'est la tête si populaire du prince impérial actuel.

Type tout opposé et bien allemand : constitution grêle, barbe rousse irrégulière, cheveux plantés très bas sur le front, lunettes.

Petite ville d'eaux, terrasse de l'hôtel. Jeunes bourgeoises allemandes attablées autour d'une bouteille de champagne emmaillotée dans sa serviette. Un jeune referendar, un cigare aux lèvres, les sert et les fait rire. Ces teints de blondes s'échauffent tout de suite aux joues et surtout aux mains. Voix criardes : Nein ! So ! Wann denn ? Ja wohl ! Ach ! Gott ! Une blonde rit tant que son lorgnon tombe toujours.

Un étudiant me disait : « L'Allemande est plus naïve que la Française et plus naturelle, par conséquent plus facile et plus animale et plus spontanée. Elle n'a pas comme la Française civilisée ce scepticisme qui fait les trois quarts de la vertu féminine. »

## Berlin, la cour et la ville · 21

C'est avec fierté que les Allemands vous disent que vous n'avez pas d'équivalent à ce mot. Mais ils sont eux-mêmes bien embarrassés de définir le Gemüth. Le Gemüth, c'est l'âme allemande incomprise, la poésie, la nature, la vie intime en famille, etc…

Dans une petite ville d'eau, à l'entrée de la forêt, il y a à un arbre une planchette imprimée d'un avis. Est-ce une ordonnance de police, une indication de route ? Non, mais des vers pour vous pénétrer de votre bonheur d'être ici.

Entouré du feuillage parfumé des bois,
Comme le cœur se réjouit, comme hardiment se lèvent
Dans la poitrine de l'homme les pensées !
Il passe dans les feuillages une haleine divine ;
Adieu les soucis, adieu également
Les petites contrariétés de l'existence.

Il y a des journaux de famille dont chaque numéro donne en tête, et en caractères gothiques, une de ces sentences pédantes et vides si chères à l'Allemand. Voici un journal de mère de famille ; sa devise d'aujourd'hui est : « Laisse dire du mal de toi, mais vis de façon à ce qu'on n'en croie rien ». Ce journal est surtout composé par les abonnées. Les articles : « Moyen d'empêcher les en-

fants de trouer leurs chaussettes », signé : Une mère de famille en Saxe ; « Recette pour la soupe à la Humboldt, recette pour le dégraissage des ombrelles », etc., etc.

Un indice de la faculté familiale de l'âme allemande est la manie des anniversaires, la manie des jubilés.

On fête, par exemple, la vingt-cinquième année de siège d'un cocher de fiacre. Cela est d'ailleurs quelquefois poussé jusqu'à la caricature, et un mari donne un jubilé pour la dixième bonne chassée par sa femme.

Il y a aussi la manie des Vereine (associations) : Berlin en compte huit cents pour un million d'habitants. Mais c'est là le besoin de se réunir entre hommes, de boire ensemble, et cela fait, ainsi que la vie de brasserie, une jolie brèche à la vie de famille.

Voici le fêté d'un jubilé qui dit à la quatrième page d'un journal, parmi les annonces de mort ou de mariage : « Mon merci le plus profond pour le nombre très considérable de félicitations, de télégrammes, et d'envois de superbes fleurs à l'occasion du jubilé de vingt-cinq ans de mon commerce de vins… etc… »

On est frappé de la quantité d'albums pour photographies à poser sur la table du salon, que l'on vend ; également des appareils à faire de la magie en famille, et des articles pour égayer les parties de campagne. Ces derniers articles se rapportent presque tous à la musique : boîtes à musique, oiseaux chantants, bock musical, porte-cigares musical, etc.

Dans les cadres-réclames des photographes, on voit souvent le papa ayant son enfant sur les épaules. J'ai vu aussi cette scène d'intérieur : un mari et sa femme chez eux, à table, deux couverts,

des fleurs au milieu ; la femme est en toilette simple, avec ses tresses sur le dos ; le mari est frisé, en veston clair et porte des bottes à l'écuyère !

Grand commerce de papier à lettre avec sentence en tête. Naturellement, c'est la sentence allemande solennelle et vide. Exemple : « D'abord réfléchir, ensuite commencer. » Ou bien quelque chose qui fera rire le destinataire, une tache d'encre avec ce mot : « Ah ! fatal ! » À l'époque du poisson d'avril, c'est, chez les papetiers, tout un étalage de plaisanteries à envoyer.

Je trouve dans un salon (classe noble de province) un album qu'on appelle un Connais-toi toi-même, Album. C'est un album dont chaque page contient, à l'endroit, un ovale qui attend la photographie du patient ; à l'envers, une colonne de questions auxquelles il faut répondre. Il y a un sous-titre : « Mémento pour la caractéristique des amis et des amies. » Puis une épigraphe, un distique prudhommesque de Schiller, puis une préface (signée), puis une poésie d'invitation aux amis et aux amies. Nous connaissons ces sortes d'album, du moins français. Celui que je feuillette a un supplément de deux questions bien allemandes : « Quel est ton plat préféré ? Quelle est ta boisson préférée ? » Les réponses à ces deux questions sont en général : le caviar, la salade italienne et, d'autre part, le champagne (pas vu trace de bière). Autres questions : « Quel est ton artiste préféré ? — Raphaël, Hildebrand, Canova, Deffregger, Thorwaldsen. — Et ton poète ? — Heine, Dante, Geibel. — Le prénom que tu préfères ? — Wanda, Hildegarde. — Ton héros dans l'histoire ? — Le Grand Électeur, Frédéric le Grand, Gustave-Adolphe. — Ton héros en poésie ? — Don Carlos de Schiller. — Le personnage historique que tu hais le plus ? — Napoléon, Louis XI. — Il faut dire aussi

son tempérament ; une jeune fille a écrit d'une main appliquée : « mélancolique ». La page se termine par votre devise ; en voici une, genre allemand (cela ne s'invente pas) : « Essaie tout, choisis le meilleur. »

Heureuse possesseuse de l'album, quand la mélancolique Wanda viendra dîner, vous saurez qu'il lui faut de la salade italienne et du vin de Moselle à défaut de champagne.

Les petits amusements de famille peuvent être poussés jusqu'à la niaiserie la plus répugnante. On dit en Allemagne que les bébés viennent dans les nids de cigogne. Alors c'est à Pâques une véritable orgie de ces symboles. Il y en a partout, ça se vend. Ces photographies sont d'après nature. C'est le bébé sortant d'un œuf posé sur les broussailles d'un nid de cigogne et disant :

C'était si tranquille dans l'étroite demeure.
Enfin me voilà dehors.

Un autre bébé sort d'un œuf et dit : « Puis-je venir ? Je vous prie, demandez à votre femme. » et un autre : « Je vous prie, causez-en avec votre mari. » Et un autre : « Salut, monde ! » Ceci, c'est l'orgie de Pâques ; maintenant il y a un stock de photographies ultra-sentimentales qui ne quitte jamais les vitrines et se vend chaque jour de l'année.

On a ri souvent en France du couple allemand se tenant par la main en public ; la chose n'est pas très fréquente, mais ça se rencontre. J'ai vu le comble du genre, unique sans doute : un couple attablé côte à côte au restaurant se prenant par la main après chaque plat et restant ainsi jusqu'au plat suivant pour se la reprendre le plat fini, et cela sans parler.

Les sentiments de famille n'ont pas peur de s'étaler. Tous les journaux ont parmi leurs annonces, dans un style tout intime, des annonces de mort, de mariage, de fiançailles. Tous ont des recherches en mariage par annonce.

En voici un modèle :

Un veuf, ayant de la fortune, dans le meilleur âge de l'homme, protestant, le caractère paisible et gai, possesseur d'une maison d'affaires très florissante dans laquelle l'intervention de la femme ne serait pas nécessaire, père de deux jolis enfants bien élevés, un garçon de dix ans et une fille de huit ans, cherche une dame âgée ou veuve comme seconde compagne d'existence. Celle-ci doit être d'un caractère doux et d'un corps sain, doit posséder le sentiment du foyer et être en état de remplacer une mère auprès des enfants. On lui demanderait un apport comptant de 15.000 francs. Discrétion la plus rigoureuse : photographie non exigée.

Autre genre de mariage, par annonce encore :

Un étudiant en médecine, de grand avenir, cherche une dame de bonne famille, catholique, qui lui avancerait l'argent nécessaire pour terminer ses études. Il l'épouserait au besoin. Discrétion et parole d'honneur.

Pauvre étudiant ! Mais non ; assurément il aura trouvé, il y a encore du romanesque en Allemagne.

Les Allemands parlent de l'âme allemande, du sentiment allemand, de la famille allemande. Leur littérature est pourtant insignifiante là-dessus. Les Russes gardent le silence, mais il nous a suffi de quatre ou cinq de leurs romans pour nous révéler bien autre chose que l'âme, le sentiment et la famille allemands.

## Berlin, la cour et la ville · 22

Pour les femmes, le procès est jugé ; elles ne savent pas s'habiller. Pourquoi n'apprennent-elles pas ?

Le Berlinois se préoccupe extraordinairement de sa tenue, et cette tenue est naturellement influencée par la tenue militaire : le collant, le cambré.

La botte est nationale. Un monsieur vient en visite, il s'assied, le pantalon remonte un peu et découvre le montant de la botte avec ses plis non cirés. La botte est l'orgueil des enfants, le dimanche ; l'intérieur de ces chaussures est vert.

Amour du trapu, épaules carrées, taille énorme et veston collant, dessinant un arrière-train exorbitant, hauts talons, raie derrière la tête, col raide, sous-pieds, gants hermétiquement boutonnés, petit chapeau léger, canne légère.

Il n'y a guère que les tailleurs et les ramoneurs qui portent le chapeau haut. On porte ou bien le tout petit couvre-chef en feutre ou bien le rubens aux larges ailes.

Je ne puis m'empêcher d'envier la perfection de leur cirage. Leurs chaussures semblent sortir d'un bain d'ivoire noir. En revanche, ils viennent en soirée avec des bottines qui ont l'air systématiquement décirées.

Le frac est ici chose commune. On n'en voit jamais à l'Opéra, mais tout le monde en a un ; c'est un costume comme un autre. Les garçons de café sont en frac, le garçon qui vous sert dans un misérable restaurant à dix-huit sous est en frac. Tristes fracs. De même qu'il n'y a pas un bon bottier ici, il n'y a pas un bon

tailleur. La douzaine d'élégants que possède Berlin se pourvoit à Paris ou à Londres.

Ouverture de l'Exposition pour le Centenaire des salons berlinois. — Fracs en drap brûlé, ton de suie ; l'un d'eux en habit noir et pantalon blanc ; fracs boutonnés avec les pointes du gilet blanc dépassant par le bas ; breloques, gibus déplumés, larges cravates de satin. Deux ou trois artistes bien mis ; on se les montre : ce sont des Belges.

L'ouvrier n'a pas la blouse, mais la redingote ; les officiers ont la redingote ; les balayeurs des rues ont la redingote avec leurs bottes d'égoutier.

Spectacle navrant, à Bade, l'officier venant se promener en civil au casino, parmi les quelques élégants Anglais ou Russes, avec son complet dépareillé, ses gants bien boutonnés, son chapeau défraîchi, sa canne de deux sous.

Tous les Allemands ont une bague, on peut dire tous.

Il serait trop aisé de relever les ridicules des toilettes d'un dimanche. Il suffira de dire qu'on peut voir un monsieur en veston de velours, souliers découverts et sous-pieds laissant voir la ligne blanche de la chaussette, — ou bien un jeune garçon, orgueil de sa mère, en complet civil, bonnet de hussard avec panache et col bleu de matelot.

En résumé, la tenue de l'Allemand et de l'Allemande tient dans un contraste parfait. La femme est tout laisser aller. L'homme se sangle, s'emprisonne dans du collant, marche raide.

## Berlin, la cour et la ville · 23

L'Allemand est né simple. Sa manie du cérémonieux vient de ce qu'on l'a trop universellement traité de barbare et d'ours. « Ils nous traitent d'impolis, nous serons aussi polis qu'eux, » ont-ils pensé. Seulement, ils se sont trop appliqués et ils ont mis les pieds dans le plat.

Les grands, les larges coups de chapeau que les gens se donnent dans la rue semblent, dans les premiers temps, une plaisanterie entre amis. Il n'en est rien. Trois messieurs rencontrent trois messieurs, on s'arrête, on cause ; quand on se quitte, les six chapeaux s'élèvent et restent un instant suspendus, décrivant la même parabole.

De même pour la courbette. L'Allemand ne salue pas de la tête, mais de l'échine. Il y a aussi le Knix que toutes les petites Allemandes font machinalement. Le Knix est cette révérence qui consiste à plier vivement un genou.

J'entre dans un « conditorei », ces pâtisseries où l'on peut se rafraîchir, avec une dame de la meilleure éducation, mais tout allemande. En sortant, un garçon nous ouvre la porte, un simple garçon ; la dame lui dit « adieu » avec un sourire distingué.

L'Allemand ôte son chapeau dans un magasin, mais garde son cigare.

Vous êtes dans un coupé de chemin de fer. À une station, un Allemand entre, une jeune fille entre, ils vous disent bonjour.

Un inconnu qui vient s'asseoir à la même table que vous au restaurant vous salue de la formule Mahlzeit (abréviation de ge-

segnete Mahlzeit, que votre repas soit béni !) et en s'en allant, il vous dit « adieu ».

Entre midi et trois heures, que vous sortiez d'un magasin, du café, etc., le marchand et le garçon de café vous salueront du Mahlzeit.

Heine disait : « À Paris, quand quelqu'un me marche sur les pieds, je me dis : c'est un Prussien. » Ce n'est certes pas là qu'une boutade. Dans les rues de Berlin on est cogné, heurté plus qu'il n'est fatal, même avec un trottoir étroit, et les gens ne vous font pas d'excuses. D'autre part, je tape, volontairement, de la pointe du pied le talon d'un monsieur qui marche devant moi ; il ne se retourne même pas. Une dame bousculée n'y fait pas attention.

Dans un salon, une réunion, etc., l'Allemand se dispense de se faire présenter, il se présente lui-même, il salue et vous dit simplement : « Mon nom est un tel », et vous devez répondre : « Et le mien, un tel. »

La première fois, on croit à une provocation.

## Berlin, la cour et la ville · 24

Avant la bonne guerre, l'Allemand se représentait dans les œuvres d'art militaires, vengeur et furieux. On sait que s'il y a la furia francese, il n'y a pas moins le furor teutonicus. Depuis la guerre, il se représente calme, confiant ; cela correspond à la délicieuse image trouvée par la Gazette de Cologne : « L'homme de la landwehr ira poser sa large main sur le volcan parisien. »

Cette attitude hypocrite s'étale dans les bas-reliefs d'une frise qui orne la façade de l'école militaire des cadets :

Des fantassins, tout équipés, partent calmes et confiants, et font en se retournant des gestes de retour triomphant. Un cuirassier monte à cheval. Un fantassin serre la main de sa fiancée (ils doivent être fiancés) laquelle a un panier au bras. Un second cuirassier embrasse sa femme, puissante et noble Germaine, qui tient un bébé légitime dans ses bras. Puis un groupe de deux jeunes filles fiancées : l'une désolée, abattue ; l'autre droite, le regard haut. Un vieillard, les yeux au ciel, pose ses deux mains sur la tête d'un guerrier barbu qui s'incline, appuyant son casque sur sa cuisse. Et, pour la fin, ce groupe : un paysan, joli garçon, trinque d'un verre de bière avec un militaire à tous crins ; un gamin qui tient à la main une paire de bottes militaires qu'il va livrer, les regarde, et à côté, une jeune femme, superbe en chair, le front haut et serein, ses tresses allemandes sur le dos, est à genoux devant un petit tonneau de bière, dont elle tourne le robinet, emplissant un bock.

## Une vengeance à Berlin

Cette nouvelle parut du vivant de Jules Laforgue, mais sous le pseudonyme de Jean Vien et avec le titre de : Mésaventure berlinoise, dans le numéro du 7 mai 1887 de l'Illustration. Il en existe un manuscrit, malheureusement incomplet, mais en tête duquel figure le titre que nous croyons devoir donner ici à cette nouvelle. Il nous semble plus authentique que celui qui lui fut donné pour l'Illustration et qui ne paraît pas très laforguien.

La comparaison du manuscrit avec des écrits de diverses époques de la vie de Jules Laforgue donnerait à penser que cette nouvelle fut composée avant son départ définitif de Berlin, si même le ton et le style ne nous persuadaient qu'il s'agit là d'un petit ouvrage fort antérieur aux Moralités légendaires. Elle se rattache par son sujet à la période où Laforgue passait ses moments de loisir à Berlin en compagnie de Théophile Ysaye qui, venu en Allemagne pour y étudier le piano, devint l'initiateur musical du poète.

Il n'est pas impossible que cette nouvelle ne soit rien moins que la transcription d'une circonstance qui se serait véritablement produite : certains détails y ont une précision singulière ; et le soin que prit Laforgue de la publier sous ce pseudonyme de Jean Vien, qu'il adopta pour ses articles sur « Berlin », peut donner à croire qu'une même raison de discrétion devant une égale authenticité lui a fait adopter ce pseudonyme dans l'un et l'autre cas.

Vers huit heures, Jean l'Estrelle, peu à peu réveillé déjà par les sonneries électriques de l'hôtel, sauta du lit au tapage d'un train qui passait comme frôlant sa fenêtre. Il écarta le rideau ; cette fenêtre du Central Hôtel donnait sur le viaduc du métropolitain berlinois ; il eut le temps d'apercevoir aux portières des têtes émergeant de houppelandes. Tout était couvert de neige et continuait bien les plaines désolées à travers lesquelles un express l'avait amené la veille.

Jean sonna son café et fit sa toilette, tâchant de ne salir ou heurter le magnifique piano à queue qu'il avait trouvé installé là en arrivant, selon la gracieuse attention à laquelle sont habitués les Saint-Saëns et les Rubinstein, quand ils descendent à Berlin.

Sur ce piano, se trouvaient éparpillés des programmes et des billets de son concert de demain.

Un garçon entra, déposa le lourd bol de café, les œufs, le pain, le beurre, — et une lettre ; puis se mit à faire du feu dans le classique calorifère de faïence blanche.

Une lettre sur papier rose vergé, timbrée de Berlin même ! Jean l'ouvrit avec un vague sourire de fatuité, qui s'acheva en une moue perplexe. Cette lettre disait en bon français :

« Je me vois dans la triste nécessité d'avoir une entrevue avec vous avant votre concert.

« Vous aurez bien l'amabilité de vous trouver, entre deux et trois heures, dans la pâtisserie À la Couronne, au coin de l'avenue des Tilleuls et de l'avenue Frédéric. Je serai en noir, j'aurai une tulipe au corsage, et, surtout, j'aurai un éventail. Ayez, je vous prie, un Figaro à la main, bien que je vous connaisse parfaitement.

« Très sérieux, Monsieur !

« Recevez, je vous prie, Monsieur le pianiste de Paris, l'assurance de mon estime artistique.

*« Bertha de Tackt*

Voilà qui sera peut-être amusant, se dit Jean, bien que mon inconnue soit pianiste de cour et n'envoie pas sa photographie. Voyons, pas de visites à faire ; la répétition n'a lieu que demain matin, j'irai manger à une heure, puisque les restaurants de ce pays-ci ne servent qu'à partir d'une heure. D'ici là, j'ai le temps de travailler et de revoir la ville. Et à deux heures sonnant, j'at-

tendrai la pianiste à l'éventail. Pourquoi a-t-elle souligné : « surtout j'aurai un éventail » ?

Après avoir déjeuné le dos contre un calorifère, Jean l'Estrelle s'installa au piano. Il se délia les doigts et repassa sagement tout le programme de son concert du lendemain, bien qu'il en eût l'avant-veille joué une bonne moitié en public à Dresde.

★

Midi sonnant, Jean l'Estrelle, bien en garde avec ses doigts, descendit la rue Frédéric et prit l'avenue des Tilleuls. Le ciel était d'un bleu polaire ; la neige couvrait tout comme depuis des temps préhistoriques. Des traîneaux revenaient du bois dans un tintement de grelots ; en traîneaux aussi s'étaient transformés les fiacres, remplaçant leurs roues par les longs patins d'acier.

C'était toujours l'avenue des Tilleuls que Jean avait connue deux ans auparavant, lors de son année supplémentaire au Conservatoire. C'était, sous ce ciel tendu de la toile d'araignée de mille fils téléphoniques, le même public de militaires poseurs, le monocle à l'œil, se saluant comme à la parade, de flâneurs grotesquement élégants, d'ouvriers en redingotes crasseuses, de familles promenant des petites filles à tresses blondes et des garçons en hussards rouges, d'étudiants à casquettes minuscules, et bien pommadés. Midi est l'heure culminante sous les Tilleuls, et Jean n'eut rien de mieux à faire qu'à se mêler à la foule stationnant devant le Palais pour voir passer la garde ; et la garde passa, musique en tête, jouant un air de Carmen ; et la foule acclama, comme chaque jour à cette heure, l'empereur qui se mettait à la fenêtre pour saluer sa bonne garde…

Puis Jean l'Estrelle alla refaire connaissance avec deux ou trois rues avoisinantes, rues assez vivantes, mais après lesquelles finit le Berlincapitale.

Après un excellent dîner français qui ne coûta que 5 francs et en eût coûté 10 à Paris, il acheta l'indispensable Figaro, et alla s'asseoir au fond de la pâtisserie convenue. C'est un coin familier de Berlin ; on y consomme des choses fort propres, on y a les journaux allemands, plus l'Indépendance Belge et l'Illustration. Et, détail inestimable qui en fait un refuge, il est défendu d'y fumer.

La dame à la tulipe et à l'éventail ne se fit pas attendre ; elle se dirigea tout de suite et fort aisément vers Jean. Celui-ci se leva, s'inclina, et avança une chaise.

Bertha de Tackt était une belle jeune dame à longues tresses blondes, mal fagotée, trop de bagues aux doigts, trop de médailles aux bracelets de ses poignets, un chapeau Gainsborough trop aventureux pour sa figure naïve et bourgeoise. Elle commença :

— Excusez, monsieur, le bien mauvais français de ma lettre.

— Mais, madame, il est aussi irréprochable que votre accent.

— Vous me flattez, en vrai Français. Aussi en viendrai-je tout de suite au sujet qui m'amène… J'ai lu depuis trois jours le programme de votre concert de demain. Eh bien ! ce programme « m'endommage », il faut qu'il soit modifié, il faut… Voici : vous le terminez par un Soir de Bayreuth, inédit de Liszt ; est-ce ceci ?

Et la dame fredonna quelques mesures.

— Parfaitement.

— Eh bien ! cette œuvre inédite de Liszt m'appartient, et à moi seule. Liszt l'a écrite pour moi seule et me l'a dédiée. Seule, je croyais en avoir la copie, un manuscrit autographe. Je travaille cette œuvre depuis des mois, et cette œuvre inédite doit me lancer l'hiver prochain, à Berlin même (je ne vais pas vous gêner dans votre Paris, moi !). Or, cette œuvre, d'où l'avez-vous, je vous prie ?

— C'est fort simple. Liszt me l'a donnée lui-même. Je croyais également être seul à l'avoir. Mais je commence à soupçonner que l'illustre et fallacieux maître, que vous devez connaître aussi bien que moi, mieux même puisque vous êtes femme, aura fait encore d'autres heureux que nous avec ce Soir de Bayreuth inédit. Qu'en pensez-vous ? Ce sera là, madame, la consolation que je vous offre et l'excuse que je vous prie d'accepter, si je maintiens dûment Soir de Bayreuth dans mon programme de demain.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur.

— Épargnez-moi, madame, de persister dans cette attitude désobligeante, mais naturelle, et permettez-moi de ne voir en tout ceci qu'un badinage de confrère et qu'un prélude à des…

— Vous refusez ? et si je vous menace de mon éventail !…

— Je croirai devoir vous faire la cour.

— Alors, monsieur, c'est votre dernier mot sur le sujet qui m'amène ?

— Oui, madame, je jouerai demain Soir de Bayreuth ; je serai charmé que vous veniez entendre comment j'interprète cette

œuvre inédite. J'essayerai de ne pas trop la déflorer pour votre tour. Et peut-être ma modeste interprétation vous suggèrera-t-elle…

— Au revoir, monsieur le pianiste de Paris.

— Au revoir, madame. Vous oubliez votre éventail.

— Oh ! mon Dieu ! Grand merci, monsieur.

★

L'Académie de chant, où se donnent à Berlin la plupart des concerts de virtuoses, est un petit temple grec, entouré d'arbres, avenue des Tilleuls, entre le Corps de garde, l'Université et l'Arsenal. À l'intérieur, une salle nue, toute blanche et glacée ; des rangées de bancs nus comme dans un temple protestant ; au fond, une estrade ornée de trois bustes.

Le concert commence à huit heures. Rien que des toilettes simples ; les dames laissent toutes, et par ordonnance, leurs chapeaux au vestiaire. Aux tribunes, tous les pianistes des deux sexes de la capitale, la lorgnette braquée sur les doigts de l'exécutant, des piles de partitions sur les genoux. On se montre les critiques redoutés, entre autres le sympathique pianiste M…, marié à une Parisienne de Paris, qui, seule, se permet d'entrer ici sans déposer au vestiaire son chapeau à fleurs.

La salle est comble, quelques personnes, très intéressées sans doute, ont pris place sur l'estrade même, près du piano.

Parmi ces personnes, Jean l'Estrelle a naturellement cherché et reconnu, en s'asseyant, son étrange rivale. Elle le fixe et joue avec le gland de son éventail.

Jean l'Estrelle connaissait son public berlinois, il savait que Saint-Saëns avait été sifflé l'hiver précédent, et que, deux ans auparavant, à cette même place, Planté, sentant subitement des sueurs froides envahir ses poignets, avait dû se lever et demander à ce public, en français, la permission de se retirer un instant pour se remettre. Jean l'Estrelle n'avait ni la fougue géniale de Rubinstein, ni la glaciale fantaisie de Bulow. Mais il apportait à ce public cette correction brillamment nuancée qui est la marque de l'école française, et qui avait déjà fait le succès de Planté et de Saint-Saëns en Allemagne. En outre, il avait conscience de lui-même, et n'en était pas à ses premières armes, même à Berlin. Son concert marcha donc parfaitement, de bravos en bravos, vers un très estimable succès, précédé d'ailleurs des articles élogieux de la presse de Dresde.

En commençant le Soir de Bayreuth, Jean commença à sentir fatalement l'obsession de la présence de sa rivale. Il levait la tête et rencontrait un regard fixe, un regard souriant et comme se promettant quelque dénouement inconnu. Il répéta ce manège inoffensif à chaque détente possible d'attention dans le cours du morceau.

« Ah ! par exemple, se dit-il bientôt, voici venir le passage fugué ! Il faut que je fasse abstraction de tout autour de moi, ou je perds le mouvement et c'en est fait de moi, de mon concert et de ma réputation à Berlin ! »

Mais arrivé au passage fugué, d'une mesure si compliquée dans sa délicatesse, le démon de l'obsession le poussa encore à lever les yeux sur l'attitude de sa rivale.

« Qu'importe, songea-t-il, allons-y ! Mes doigts sauront garder le mouvement machinalement. »

Ses doigts eussent continué, impeccables, certes, s'il ne s'était agi que de rencontrer un regard fixe. Mais un bien autre piège, une bien autre vengeance l'attendait.

En levant les yeux, il retrouva l'imperturbable regard, mais en même temps voici que la dame (je vous le donne en cent), voici que la dame, dans le grand silence de la salle attentive, se mit à battre de l'éventail, à battre en mesure compliquée, lentement, à battre de l'éventail juste à contre-temps du passage fugué qui se développait.

Jean l'Estrelle devint rouge, sa main gauche s'embrouilla, l'autre voulut la rattraper et aggrava le sauve-qui-peut ! Il lui sembla que tout tournait autour de lui. Et le passage franchi, il continua à bredouiller encore. Une rumeur ironique couvait dans l'auditoire, on chuchotait.

Et le malheureux n'eut pas même la présence d'esprit de se lever et de s'excuser sur un malaise subit et quelconque, comme d'usage. Il alla jusqu'au bout, stupidement, follement, sentant le fatidique éventail qui battait toujours. La déroute fut complète et sans excuse.

Le morceau fini, il se leva plus gauchement qu'un Allemand. Un silence glacial pire qu'une bordée de sifflets, un silence très public berlinois, encore aggravé de quelques bravos compatissants, fut le seul verdict et le seul adieu de ce public qui se hâtait vers le vestiaire avec de petits rires.

Dans les coulisses, Jean s'excusa auprès des organisateurs qui l'attendaient et se précipita vers la sortie. Il attendit vainement son monstre : plus de dame, plus d'éventail. Il courut à son adresse. Elle n'était pas là et ne rentrerait pas de la soirée.

Jean dut aller retrouver les organisateurs de son concert dans la salle à manger de l'hôtel. Des membres de la presse étaient là. On festoya à ses frais, mais on n'eut que des sourires sceptiques pour son histoire de l'éventail.

S'il avait pu rester encore un jour à Berlin ! Impossible. Demain soir, concert à Hambourg !

Àminuit, l'express l'avait repris.

« C'est égal, songeait-il, il faut que je revienne, il faut que je la retrouve, il faut que je me venge. J'aurais un bon moyen, ce serait de faire publier à mes frais sa fameuse œuvre inédite de Liszt. Mais non, je ne me vengerai pas en pianiste. C'est en homme vis-à-vis d'une femme que je me vengerai, — elle est jeune et jolie après tout !... »

Dans Berlin, — par des rues bordées d'architectures prétentieuses, mais qui restent froides avec leurs façades sans balcons, leurs fenêtres sans persiennes, ni pots de fleurs, ni cages d'oiseaux,

Sous les Tilleuls, — entre deux files de casernes couleur poussière, sans toits, mais à terrasses plates :

Officiers à monocles et moustaches blondes, — ouvriers en redingotes sales.

Et les fiacres de deuxième classe à caisson rouge et roues vertes, cheval pas plus étrillé que la barbe de moujik du cocher.

Presque jamais d'enseignes en lettres dorées, mais noir sur blanc des couleurs de la Prusse.

Des sergents de ville à cheval, casques, la jugulaire au menton.

Cafés sans la gaieté des terrasses débordant sur le trottoir.

Connaissait Berlin, alla revoir de vieilles connaissances : la petite affiche en vers de… celle-ci commençait par un épigramme contre Thibaudin et finissait par recommander des paletots.

Se munit de tabacs.

Le camion plein de cercueils.

La Sing Akademic, petit temple grec dans des arbres entre le Corps de garde, l'Université et l'Arsenal.

Les dames en cheveux, — bancs, — chapelle protestante.

Habitués des Linden : le prince Radziwill, aide de camp, qui revient du palais, le duc de Sagon à la mode de 1830.

Le remettre au courant de la vie berlinoise par un coup d'œil au magasin de photos.

Bébés en hussard.

# Agenda

Durant tout le cours de l'année 1883, Jules Laforgue nota sur un agenda les circonstances les plus saillantes de la vie monotone qu'il menait en Allemagne : cet agenda était le Carnet Mondain publié, au début de cette année-là, à Paris, par l'éditeur Charpentier. C'est un petit in-16 sous une couverture de toile grise ornée de filets noirs et d'un motif décoratif doré. Au début de chacun des mois figure un sonnet d'Armand Silvestre, Antony Valabrègue, Ernest d'Hervilly, Antoine Cros, Léon Valade, Albert Mérat, André Lemoyne, Claudius Popelin. Faisant face à chacun de ces sonnets, une illustration en couleurs de Félicien Rops, Forain, Daniel Vierge, de Penne, etc…

Le recto de chacune des autres pages de ce Carnet est orné de petits croquis et de remarques plus ou moins littéraires : le verso est divisé en trois cases portant en tête la date d'un jour. C'est dans ces cases que Jules Laforgue, de son écriture harmonieuse et fine, écrivit les notes qu'on trouvera ici. Le peu de place dont il disposait, en l'obligeant à une écriture minuscule, a rendu celle-ci d'une lecture parfois assez malaisée, en quelques endroits impossible.

Peu nombreuses pour les deux premiers mois, ces notes se multiplient d'avril à août, se raréfient pendant le séjour de Laforgue en France en septembre et octobre, pour ne reprendre, en novembre, que durant les douze premiers jours de ce mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où la Cour, quittant Bade, regagnait Berlin.

Cet agenda, communiqué par M. Jacques-Émile Blanche, parut d'abord sous le titre « Notes de Jules Laforgue » dans le nu-

méro d'octobre 1920 de la Nouvelle Revue Française. La version qui en fut donnée alors, en dépit du soin qu'on y apporta, présente des lacunes, des erreurs de lecture assez nombreuses et des passages obscurs.

J'ai eu la bonne fortune, non seulement de pouvoir contrôler ce texte sur l'original, mais encore de trouver en la personne de M. Th. Lindenlaub l'aide la plus précise et la plus efficace.

Résidant à Berlin à cette époque et lié d'amitié avec Jules Laforgue, M. Lindenlaub put éclaircir précisément à peu près toutes les indications brièvement notées par son ancien compagnon de vie berlinoise.

Une grande partie des notes qui figurent désormais au bas des pages de cet Agenda est due à son amical concours : il les avait revues quelques jours à peine avant que la mort ne vînt le frapper.

Outre le jour direct que cet Agenda jette sur l'existence quotidienne du poète à Berlin et sur quelques-uns de ses courts voyages en Allemagne et en France, il nous révèle un amour de Laforgue pour une personne appartenant à la cour de l'impératrice Augusta, personne discrètement désignée ici par l'initiale R. et qui ne fut pas sans contribuer à activer l'inspiration des Complaintes, en rompant la réserve extrême à laquelle la nature de Laforgue le plus souvent l'inclinait.

## AGENDA

(Au haut de la page du titre). — Hippolyte étendu sans forme et sans couleur.

Lundi 1. — Rentré coucher à 4 heures après le Champagne et le plomb fondu de Charlottenburg. — Été à 8 1/2 à la messe [Sankt] Edwige Kirche — avec M. B. — la bouche pâteuse — les yeux brouillés — froid glacial — Elle à son banc — moi à la porte près d'une mendiante, les pieds glacés aux dalles, perdu dans les vitraux lamentables. — Rentré — Mort de Gambetta. Visites — Panaches.

(Après le 31 janvier sous la rubrique « Notes » )

— Eugène [Ysaye] à Berlin. Observations.

(À la fin de ce mois, sous la rubrique « Notes ») — La Toccata [de] Bach-Thausig [sic] — Le concerto de Rubinstein — La Fantaisie de Liszt — Le Lohengrin.

Dell'-Era — Coppélia — Carmen — La reine de Saba — Hamlet.

Jeudi 1. — Marions-nous, mariez-vous. — X.

Samedi 17. — Gudrun.

Dimanche 18. — Le Prophète (!) — Drame en deux actes. — Un malheureux.

Lundi 19. — Congé — Complainte du fœtus.

Mardi 20. — Congé — Thé à cinq heures — Backfisch. Liebling, Büchheim — Complainte des amoureuses — donné à R. à lire cette lettre prise à Eugène.

Mercredi 21. — Congé — Tannhäuser précédé d'un Hymne au Kaiser.

Ma belle inconnue de l'Opéra ! souvenir éternel — Elle aura ma dernière pensée à mon lit de mort. Idéal entrevu et enfui. Je suis sûr qu'elle a vu que je l'adorais et qu'elle m'en a adoré — Où est-elle ? elle se couche ? Elle ôte ses faux cheveux — en fredonnant cette obsession, l'ouverture du Tannhäuser, que chantent ensuite les pèlerins — ouverture que j'ai tant entendue dans le spleen de Coblentz. — Tout est mystère — Elle était seule.

Jeudi 22. — Congé — Reichsall[en] — die Ochsen — les acrobates — les 2 créoles. — La vie est bizarre. — le grand volume de Mariette-Bey — Mon Alléluia — Prologue à mes Complaintes. Tous ces gens qui communient !!.

Vendredi 23. — Congé. — la journée seul — Toujours l'économique [restaurant] Printz — Une course dans le Thiergarten — Spleen — Impossible de combiner deux idées devant le papier blanc — Toujours pas de lettre — Plus un radis — fait avancer mon trimestre.

Samedi 24. — Au cirque — les Aquimoff — La connaissance de l'illustre Cascabel — Proteus. De la neige.

Dimanche 25. — les Accents exotiques. Qu'irai-je faire aux États-Unis ?

Jeudi 29. — Concert F. Planté. Sing-Akadémie — succès fou : la tête des berlinois — le P[rince] Radziwill dans sa loge.

Vendredi 30. — au Walhalla — l'hystérique de Théo [Ysaye]. les Schœffer — les 2 Darc — les chiens — Exposition Gurlitt et Jansen avec R. l'antipathie instinctive devinée — M de Jo. [Max] Klinger. Une photo de Dell-Era faisant une pointe et souriant.

Samedi 31. — Tristan et Ysolde — drames Mallarméens — Couché à 4 heures — Mon porte-plume — Seul au monde.

(Sous la rubrique « Notes ») — Dîners sommaires — pipes nombreuses — Démocratie — Mon Faust — mort à Gidel à Louis le Grand — Indigestion de Carmen — Gudrun.

Dimanche 1. — Soleil — Que fait en ce moment l'être qui dessina les chats en regard desquels j'écris ????? fini Démocratie — (ce soir non la H. mais la Schöl) Une heure à l'Opéra les Rattenfänger. Un joli décor — La Princesse F[rédéric] Ch[arles] — échange de coups d'œil — que fait ce mystérieux lord de Bourget ?

Lundi 2. — Je trouve ma pièce stupide — En face l'éternel sourire de Del-Era — Walhalla — manqué Cascabel. Mélancolie de l'homme-serpent. Retour — avec Théo [Ysaye] dans la Friedrichstrasse. Bahnhof, mélancolie. — 2 édition mais plus huppée de Cléo.

Mardi 3. — Les Diamants de la Couronne — stupide. Soupe avec Théo [Ysaye] et Lewinsky — Le problème des huîtres.

Mercredi 4. — Il pluviotte — Au cirque — Abschied — Soirée — Failli être écrasé — Être enterré à Berlin !

Ste Elizabeth de Listz (sic) — Philharmonie, Bernburgerstrasse — Les Maywald.

Jeudi 5. — La matinée la Gde Duchesse. — Promenade avec B. — La tête d'Holzendorff — venant me prendre mesure.

2 actes du Freischutz. — Lecture de 9 à 10. Le spleen de Bade approche. Dans quinze jours. Surviendra-t-il quelque catastrophe d'ici là ? l'existence est si monotone.

Vendredi 6. — Qu'ai-je donc fait ce vendredi là ? — Peut-être ai-je eu une absence de vie ? — Non, j'ai beau me subtiliser en efforts de mémoire…

Dimanche 8. — Été voir danser Dell-Era à Carmen — Et la danseuse phtisique — Et le danseur qui m'a jeté le mauvais œil.

Lundi 9. — J. B. et S. M. V[ictoria] !! — Partout la dynamite — Ici de grands malades — J'attends de l'Imprévu ! Le cœur palpitant.

Mardi 10. — Il pluviotte. Acheté une huître bronze chinois pour pot à tabac — puis comme encrier.

Vendredi 13. — chargé demi-mot de regret pour Planté — voir après lecture danser Dell-Era, Reine de Saba de Goldmarck — puis au concert Planté. À la fin présenté par Huster — (de même à Fernow et Wolff ?) charmant, débordant — Avec Théo — rencontré l'Américain « Thausig ist, mein Gott ! Colossal ! » etc. — été chez Julitz — huîtres microscopiques — éreinté.

Samedi 14. — 9 h. Hôtel de Rome — Planté — seuls — causé — bredouillé avec mon français — sa photo — son cahier d'articles réunis par un S de l'ambassade — Il retarde d'un jour son départ, naissance d'un enfant. — Angoisse — court chez la [comtesse] H[acke] — emballé par cette figure insoucieuse, déjà embêtée à cette heure par des solliciteurs — Rentré — Angoisse ! Bernstein — sortis ensemble — vais chez R. — Oubliez tout, excepté que je vous suis dévoué. Ça va — lecture — délivré — chez Langlet — puis à l'Hôtel :

Dimanche 15. — Mon costume — mince d'élégance — Toto ne va pas à Charlottenburg. Olbrich — Spleen — soirée chez lui —

dames — Le matin, promenade avec R.

Lundi 16. — Lecture — puis chez R — scène interminable. — Banquise et tison. — Aïda.

Mardi 17. — Lecture — ébauché préparatifs pour malles — Dresde — à 1 h. chez Théo — toilette impatientante — ses chaussures ! fous ! à 2 h. départ — fous — cigares — butterbrod. paysages — seuls — chahut. Arrivé à 6. rôdé — bêtes curieuses, nos chapeaux — rôdé — perdus — voitures énormes — cocher fumiste — nuit — dîné Hôtel de France. plan — traversé l'Elbe — rôdé — éreintés — Kaiserhoff — vaste chambre au premier — fumé au balcon — couché — causé — Panthéisme — apparence Brahma, renoncement — jusqu'à minuit en fumant — Ostende — réveil — fous.

Mercredi 18. — Levés à 8. Café. — fumé sur le balcon devant une caserne, soldats enfants — fait les fous — payé la note — rôdé jusqu'à dix h. — ruisselance de chefs-d'œuvre — beau à sangloter — n'insistons pas — rôdé — mangé hôtel de France — rôdé — Kunstverein (deux Klinger) terrasse café — fumé — rôdé — plein le dos — musée ethnographique et anthropologique — spleen — fumé — rôdé — gare, embêtements — éreintés — rôdé en voiture — départs — folie — fumé — sentimentalité — crépuscule champs — dormi côte-à-côte, joue contre joue — arrivés à minuit — rôdé — fous — Lune.

Jeudi 19. — Rentré ce matin à 1 h. tout encombré — pêle-mêle — fait mes malles — couché — levé à 7 — tout expédié — lavé — rasé — vu Théo — parti avec Velten — journée de paysage monotone avec le sifflement des poussières, plus nous allions, plus ça

verdissait — troupeaux de moutons — Pâtres idiots (V. aux notes !!!)

Vendredi 20 [Bade]. — Levé à 8. — Rinçage effréné — écrit à [Charles] Henry — Promenade invinciblement poseuse dans les Lichtenthal — Une aquarelliste — Passé par la villa de [Maxime] du Camp. L'Impé[ratrice] d'Autriche et sa fille. dîné avec Artelt — travaillé — écrit à Théo — et envoyé quelques articles traduits à Planté à Mont-de-Marsan — cabinet de lecture. Peur des yeux bleus de chez Marx — soupe — thé — C Vistchoune ? [Vitzthum] lecture — relation sur Dresde. Le chambellan aux doigtiers d'argent.

Samedi 21. — Ce matin Yburgstrasse — lecture mer intérieure Roudaire — Promenade folle avec R. lamentations d'ambitieux esclave — etc. — Lecture — La C V. yeux baissés — Discours de Mgr. Perraud. Est-ce assez idiot ! Quelle comédie — Tous ces gens-là sont-ils assez stupides et vides !

Dimanche 22. — De bonne heure jusqu'à Lichtenthal — Puis à la messe avec R. et D. — Cora Pearl — le Salon — selles (40 pers.) Impé[ratrice]-d'Autr[iche], — visité les écuries — rien.

Lundi 23. — Scène avec R. ! projets de fortune, Halle aux tableaux et dessins. Impressionnisme et cire !

Mardi 24. — B[erliner] Tag[eblatt] — loin très haut avec Shiller — en revenant vu monter Imp. d'Autriche, en gris, l'éventail cuir en abat-jour.

Mercredi 25. — Le duc et la duchesse d'Alençon. Qui m'aurait dit à 15 ans à Tarbes !..

Jeudi 26. — Là-haut, Yburgstrasse — La duchesse d'Alençon rouge, la C Trani g jaune.

Vendredi 27. — Service à l'Église grecque, pope noir à croix d'argent — nasillements insensés — Portraits des Stourdza — scène avec R.

Samedi 28. — Dans les bois. Une cathédrale de feuilles tendres, un silence, et toute cette armée de minces troncs grisâtres tigrés de mousses. — La C Trani — la folie de me sauver comme seul au monde et de vagabonder à travers les peuples, les fils de l'Homme — mes Complaintes.

Dimanche 29. — Averse — Cabinet de lecture — Mélancolie du cornet à piston dans l'averse.

Lundi 30. — À la gare Cécile de Sch. — Promenade — Leurs cors — Tout humide et reverdoyant.

NOTES.

de Berlin à Bade — dîné avec R. lu Une Vie de Maupassant, reçu la Revue — puis le thé — cigares — R. et Sch. — et la sœur Placida riant, signes — Insensé. Crépuscule — les draperies de la nuit sont retenues par la fibule de nacre de la lune — je chantonne dans ma mémoire des lambeaux d'airs de cet hiver (Toccata, la prière et l'autre du Freischütz, Tannhäuser, Lohengrin, Carmen !) la locomotive déraille. — Les chauffeurs tremblants — locomotive lente enlevée aux voyageurs arrivant de Mannheim ! bout de tendresse, serrements de mains tièdes avec R. — arrivé ici à 1 1/2 — ma vieille chambre avec un faux Berchem ou Dujardin — installation — dodo, réflexions sur la vie.

à Bade — les journées passent ne sais comme. Pas la force de m'atteler à une besogne — on mange trop bien — on fume trop. On n'est pas assez seul, voisins, voisines. Il y a dans l'air trop de tentations de promenades. —

Mardi 1. — Avec R. Tendresse — Cigares — Le Salon là-bas — Rage d'esclave — Ambition — sans le sou — Rochegrosse — Les Furstenstein —

Mercredi 2. — Rage de dents — promenades éternelles — bons repas — cigares — La complainte des vieilles tapisseries de haute lisse. Les Rantzau.

Jeudi 3. — Promenades — orchestre — etc. — Fête — spleen — cigares — prairies — hannetons. « J'avoue que c'est la dernière des choses à laquelle je serais exposée ».

Vendredi 4. — Comme toujours.

Samedi 5. — Après la lecture — seul à la lampe — Hartmann — Dehors l'averse — Hallucination universelle — Effroi réel devant la débâcle de mon (?) cerveau.

Dimanche 6. — Embêtement général.

Lundi 7. — Clown à New-York, costume épatant — Exécutant en une minute de grandes caricatures au charbon des grandes personnalités européennes et des pers. des États-Unis — (le clown du Walhalla à Berlin).

Mardi 8. — Qu'est-ce qui peut bien m'être arrivé mardi 8 ?

Mercredi 9. — v. Valérie von Sch.

Jeudi 10. — Averses — spleen — la fête des petites filles — (traduct. Planté).

Vendredi 11. — L'Étincelle. Le Monde où l'on s'ennuie. (Quelles pièces idiotes !) Devoyod — — P. Reney, etc. — Averses. La Reine de Wurtemberg. Keine Vorlesung.

Samedi 12. — Averses — Pas de lecture, le soir. Scène — Yulichen. Complainte des pianos — Rouge de faire mon portrait dans le miroir.

Dimanche 13 [Pentecôte]. — Schönes Wetter — Que fait Théo — spleen — Encore quinze jours et à Berlin.

Spleen effroyable ! ! — Ah ! il faudra soigner ça — Ce couronnement sera peut-être une distraction — L'orchestre d'à côté fait rage — Quel métier.

Lundi 14. — Embêtement fixe : nombre infini de degrés au-dessus de zéro. Été chez du Camp —

Sous prétexte de Pentecôte — Débauches de l'orchestre d'à côté — Salade de valses, d'ouvertures, de rhapsodies, de marches, etc… Puis les cloches de la Vallée — Qu'est-ce qui m'arrivera mardi 15 ?

Mardi 15. — Il ne m'est rien arrivé.

Mercredi 16. — Été chez du Camp. Chaleur accablante — Cigares — Promenades accoutumées — M de Kérouare.

Jeudi 17. — Cette fête des gens — Humanité, encore une fois, que tu me fais de la peine. — Lecture — Le verre d'huile de du Camp. Dans la nuit — complainte des bals — En bas on danse —

Les crins-crins, le piston, les baisers de Strauss. — Ô terre, ô terre, que tu me fais de la peine.

Vendredi 18. — Visite à du Camp — Longue « bavette » comme dit Taine. Le portrait de Judith la filleule (500.000) — La visite au salon — perruque — Devenons-nous fous. Manet relevant de l'ophtalmologie ne voyait que les surfaces planes — Les portraits du siècle — David et surtout Gros (énorme). Deux sortes de gens de lettres — ceux qui les aiment et ceux qui en vivent. Puvis et Massenet, bons garçons — Clairin.

Samedi 19. — Rien — L'arrivée de la Vie Moderne — Je me roule des cigarettes, tabac conservé au frais dans mon huître bronze chinois — Pas de lettres — Dîner copieux. Je coule.

Dimanche 20. — ? O — Promenade à 8 h. du matin jusque là-haut — g impression — Notes — Le vent — Les pins gémissant, craquant comme de vieux meubles, les miaulements nasillards enfantinement plaintifs des corbeaux — la silhouette décharnée, gris de fer d'une cigogne qui file vers Strasbourg — puis droite plafonnant — silence habité des seuls oiseaux — de hautes salles — Le coucou sournois, les genêts, la flûte monotone des merles noirs à bec orangé.

Lundi 21. — À 8 h. Parti pour Strasbourg. Le petit vieux chef de gare — Mes Anglais — Le Gaulois — le Voltaire — arrivé à 10 h. Pourquoi que tu pleures, René ? — Flâné, que de gasse et de gässchen ! Pas de cigognes. Tout parle français hors les soldats et les enfants. Du moins les enfants pauvres — Flâné — mangé. Hôtel de l'Europe — Café à la franç. — Café Broglie-platz. Où est le Rhin ? — Jeunes filles à cheveux châtains ou noirs — L'exposition hôtel de Ville — Jundt. Doré — La Vilette etc. — Pille, Montcha-

blon — Flâné — Que de gasse et de gässchen. Revenu ici à 7 h. (un peu de la route avec mes goinfres d'Anglais) — Kurhaus ; Parsifal ! la 9 symphonie de Beethoven — Promenade au clair de lune avec Bebelschen — À 11 h. sentimental et sceptique.

Mardi 22. — Une heure avec les yeux bleus de chez Marx — Spleen — Lettre de Bourget — Lettre de Planté — Figaro : article sur le pointe-séchiste Marcelin Desboutin. — ô gravure, quand me laisseras-tu tranquille.

Mercredi 23. — Encore cinq jours : et du changement — Misérable et inconstante créature.

Jeudi 24. — Dès 8 h. — La procession de la Fête-Dieu ! Devant l'hôtel d'Angleterre — Elles avec la sœur Placida aux fenêtres de la duch. Hamilton. — Quelle horrible population tannée, déjetée, osseuse, abrutie, abêtie — ô faune περιβοητος de Praxitèle — Les valets s'étaient mis à la file des hommes aussi — en noir et gantés. Toujours la hiérarchie, Corbeil d'abord et le palefrenier, le gros, le dernier. Les petites filles, les garçons. — C'est « ÉNORME ! » des gens récitaient des chapelets.

Vendredi 25. — La princesse Victoria de Suède, celle que le D Evans voulait marier à Loulou en leur léguant ses millions. — Là-bas est le couronnement — Et je n'y suis pas — Je serais le seul à y faire de la psycho. — Complainte du soir d'hyménée (envoyé mon monologue des journées à Coquelin cadet !!). — Relu des Chansons des Rues et des bois — Vraiment un Être unique.

Samedi 26. — Complainte des aveugles — Été avec les 2 Schô, boire là-haut du kuhmilch. — Mes cheveux en brosse — l'œil rouge de l'Imp. Lettre de Bourget — demain le Couronnement ! Que va-t-il arriver ? Qu'est-ce qui est écrit ????

Dimanche 27. — Autour de la chapelle grecque où errait un pope crasseux dans les belles fleurs en fleur — Grande scène avec R… Elle était née pour être mère — Le soir lettre. — Lecture — bagages — Adieux à Max. du Camp (Evans. Michiels).

Lundi 28. — À 5 h. promenade vers Lichtenthal — Les paysans descendant vers la ville — Les puissants effluves de café des hôtels — rentré — puis à la Trinkhalle — puis rentré, pourboires — puis rentré — puis promenade — rentré — puis à la gare — puis vouloir rentrer pour Adieu à Cécile — pas pu — et au galop à la gare — Voyage — poussière — spleen — de 8 à 11 h. du soir. Quelle journée — pris le thé avec elles dans le salon bleu — Là-bas à Moscou rien — Mort de Rivière, etc. — Le soir seul dans le coupé chantant des airs au crépuscule — Potsdamer bahnhof — puis en voiture avec R. et la Schwester Placida (qui m'aime ?). R se pressait contre moi — Et Placida jetait des regards, me semble-t-il.

Mardi 29. [Berlin] — Théo — la pipe — piano (pastorale de Scarlatti-Thausig) (sic) [café] Bauer — Dimitri — salon de Charlottenburg — lamentable — (v. aux notes) Exposit. d'Hygiène — lamentable aussi — dîné là — rentré par le chemin de fer — 2 grues — Envoi à Bourget — Lecture — le palais — son petit-fils le g duc de Bade écoutant ?

Mercredi 30. — Éreinté — Tendresses chez R. Explosion.

Jeudi 31. — Éreinté — Pris des notes au salon à Charlottenburg. Tendresses.

Vendredi 1 — Éreinté — Tendresses.

Samedi 2. — Théo et Lewinski, à l'Hygiène-Austellung, puis Friedrichstrasse. Streppe — des morsures ! Lettre de Bourget.

Dimanche 3. — Seul — National Gallerie — « Je ne suis plus digne de vos baisers » — « Racontez-moi tout alors » — Sch. avait pleuré — elle s'ennuie — Flick et Flock — Dell-Era — chaleur accablante — balcon du café Bauer — ô les soirs de dimanche d'été dans la capitale. — Que ma destinée est sublime ! et que tout est éphémère.

Lundi 4. — Salon de Charlottenburg avec R — Envoyé à Bourget à Oxford la Complainte du soir d'Hyménée.

Mardi 5. — Avec Théo au salon — trois heures de notes, puis mal dîné là à une terrasse — puis le café chez les Meywald — La Lidschen désirable — Rentrés — à 8 h. Lewinski — l'Akademie of Music — Le vieux dont le ventre vibrait solitaire — La première, blasée. — Celle qui m'a fait demander un ananasbowle — ressemblant à Marguerite — La dernière, voix insensée !! — puis le tingel-tangel de la Hausvogtei platz. Une Juive aux aisselles noires — une blonde en bois — et l'Anglaise rouge, inouïe. « Yours, yours, yours. » La quête aux pfennige — accompagné Lewinski à minuit au tramway et là lui [ai] emprunté dix marks — Partie carrée insensée — Lutte (d'abord les ohringen pour la monnaie — inouïe d'entêtement) Friedrichstrasse 159, bei Elsa III. À 2 h. le café chez Bauer — puis erré philosophant le long de la Sprée désolée au jour naissant avec ses énormes péniches. Inouï — Rentré chez lui à 4 h. 1/2. Causé jusqu'à 6 h. 1/2. — Au palais à 7 h. — malles — toilette — puis à la Potsdamer Bahnhof — l'Empereur l'accompagnait — Vais avec [le D] Velten — R. devant ma mine — Excusé ou essayé — temps splendide — arrivé à 9 1/2 à Coblentz.

La C Hacke sur le seuil — soupe chez Velten — ma chambre sur le Rhin — dormi — (!)

Jeudi 7 [Coblentz]. — C Hacke — Lecture. Le matin fumé la pipe — dessiné des bateaux et le pont — coup d'orage — spleen — amas de journaux.

Le soir après la lect. — essayé de travailler — mais fenêtre ouverte — trop de moustiques. —

Vendredi 8. — Scène de l'indigne.

Samedi 9. — Après la lecture — le livre de la Queen — visite à Napoléon III — « Hélas ! » — la nuit — averse dans le jour — les grenouilles crécellent monotonement — des pipes — la langue me pèle.

Dimanche 10. — Congé de 2 jours — Je dois aller à Cologne — Emprunt de 100 m. Un g bateau à 2 cheminées — à 5 h. l'orage — puis sur le pont — les rives — les vilaines gens des réjouissances dominicales — chanté — épatant der Vater Rhein — Arrivé à 10 h. 1/2 — couché — (café atroce) à l'hôtel de Cologne en face — Un ménage d'ouvriers mangeant par la fenêtre avec la placidité de tous les jours. — Écrit à Marie et à Bourget —

Lundi 11. — Levé à 8 h. — café — note — le Dôme — un guide — Le Christ en bois 9 siècle style grec sans couronne, les jambes à la Morot. Un monstrueux S Christophe en pierre coloriée — Je préfère la S-Chapelle et N. Dame — Chez Farina le modèle en bois 8 ans et 17 jours ! flacon d'eau et photo — Permanente Kunst Austellung, vergiftet [empoisonnée] de G[abriel] Max et martyre chrétienne, le tourmenté factice et chromo d'Andréas Achenbach — Au Musée, un buste de César et de Scipion l'Africain — l'épa-

tant petit Roybet — la Louise de Richter — Le Camphausen à képi français — erré — à 10 1/4 le Bismarck — jeune couple français. L'éternel fouettage des flots flasques — Table d'hôte. La petite comtesse Blumenthal devenue jolie — 8 h. de bateau — les rives — sensation de pleine mer — Le maître d'école de Blondel loyal, débonnaire, Breton. « L'indélicatesse est la cruauté moderne » Lettre de Klinger. Lecture.

Mercredi 13. — Silence de Bourget — Le silence et les reflets.

Jeudi 14. — Le boulet de mon Salon berlinois — l'horrible loque du catalogue — ma pipe cassée ou plutôt désagrégée par trop d'imbibition nicotinale — silence de Théo — Lettre de Charlot —.

Vendredi 15. — Terminé mon Salon, onze monstrueuses pages et envoyé rue Favart — l'Impé. l'attend de plus en plus. Quel fiasco si ça ne passait pas ! La C Schiemelman maigre simple à la Bachem boitant avec une canne — bavarde ! un rire nerveux de femme qui a beaucoup sangloté. La Vitzthum toujours perche et muette comme le poisson de ce nom — et la Elsen (?) idiote, prenant son thé avec des mines imperceptibles — changement de Chambellan — reçu le 5 [volume] de la Légende des siècles — Un prodigieux monsieur, en vérité.

Samedi 16. — Les cloches chevrotantes de Coblentz.

Dimanche 17. — Soleil — paisibilité — Le Rhin là-bas sous le pont, un gamin endimanché fait des ricochets en lançant à l'écho des tyroliennes monotones.

Lundi 18. — Point-de-côté — pris froid — souvenirs. Il doit être moins difficile de mourir que je ne me l'étais figuré — Le soir

pleine lune sur le Rhin.

Mardi 19. — Matinée de soleil sur le Rhin — on entend le bruit de la tondeuse sur les petites pelouses du jardin où les fées (?) jouent au lawn-tennis.

Mercredi 20. Cercle — aux Anlagen — crème — poudre oriza — de Moltke — refais ma pièce — Rêve d'aller à Dusseldorf — Pas de lettre — le S Antoine de Busch, gagné ma 1 partie de crocket avec la Babelschen — la première et seule fois que j'eusse touché un crocket, rue Achille Fould !

Jeudi 21. — Gagné 2 part. de crocket avec Sch.

Vendredi 22. — Salon de Berlin à refaire — Quel boulet !

Samedi 23. — Le colonel — Voyage en Égypte du P F. Charles. Ma réponse au livre de Hillebrand !

Dimanche 24. — Spleen — revu Maria Sch. — étonnante — La « Sagesse » de Verlaine — Quel vrai poète — C'est bien celui dont je me rapproche le plus — négligence absolue de la forme, plaintes d'enfant —

L'Alexandre Dumas de Bourget.

Lundi 25. — Crocket — Lady Seymour. — ?

Mardi 26. — ?

Mercredi 27. — C'est un original ?

Jeudi 28. — Grand thé — la baronne ? avec sa gorge, ses allures de servante — Lady Seymour, longue bavette sur la peinture anglaise. Les 2 petites comtesses — l'étrange backfisch la Vitzthun.

Vendredi 29. — Perdu au crocket — chaleur atroce cassant bras et jambes.

Samedi 30. — ?

NOTES.

Vous savez, entre littérateurs, n'est-ce pas, gardez-moi le secret.

Période aiguë d'amabilité des 2 parts.

Dimanche 1. — La Vie parisienne.

Mardi 3. — Quelques complaintes — Quand enfin publierai-je quelque chose ? Renvoyé mon salon refait — mal de tête atroce. Encore le colonel. Propositions pour Munich — de Gélien — Vive le roi à Kœnigraetz [Sadowa] — photo. 3 juillet.

Vendredi 6. — Crocket. L'Empereur — départ pour Munich — Sleeping-car. Ma pipe.

Samedi 7. — À 8 h. Central Bahnhof — Hôtel Bellevue ; toilette puis au hasard. Exposit. . « Plaisirs de voyager, libre, bien mis avec de l'argent, sans bagages » — le soir théâtre troupe Meiningen — l'italien.

Dimanche 8. — Pinacothèque. Bouchor — Hofer — les étudiants, bleus, blancs, rouges, si grossiers — le tramway pour aller boire de la bière. — Le soir erré, éreinté à mort, par les rues noires. —

Lundi 9. — Exposit. les Italiens clowns — galerie Schack — erré — puis en gare — nuit en sleeping-car.

Mardi 10. — Mayence — Coblentz — Pas de lettres — de journaux — Lettres à Bœcklin, à Wauters. Lecture du matin.

Mercredi 11. — Spleen — été à Höhrd ? acheté deux puissants hanaps ou vidrecomes — Nihilisme dans le Temps — « Ce sont des articles comme votre pauvre père devrait en lire plus souvent. »

Jeudi 12. — Cercle — crocket — le colonel Égypte.

Vendredi 13. — Le matin lecture — tandis qu'elle [l'Impératrice] signe des diplômes — oh ! le règne de la lettre gothique.

Samedi 14. — G soirée, 12 personnes — 3 tables — le voyageur barbe à la française, voix grave et lente (dix ans, pôle nord) — Je faisais remarquer sa distinction à la C Elsa (qui en est amoureuse ?) Les 2 jeunes Furstenberg — piquantes (la plus jeune !) — le prince fils du prince Hermann — de Gélien, sa femme et sa fille — Le C ? Hussard — (jadis à l'ambass. à Londres) à Rome mainten. s'est fait présenter à moi — charmante conversation — notre table, moi — Elsa — M de Gélien — le C hussard, l'aînée Furstenberg, Schwerin, la jeune Furstenberg — le prince présidant — on jouait à la loterie — des lots articles de Vienne ou de Paris — Je ne voulais pas jouer — On avait commencé — la Hacke s'est levée et m'a dit tout haut que je joue de par l'Impérat. — on joue — à la 1 carte je gagne ! et double ! une boîte peluche bleue à roses pour cartes, et un cendrier en métal (têtes !) — on continue — thé — souper — glaces — conversation — Je rentre mes lots sous le bras — Et je fume une pipe en ravaudant mes complaintes. Le prince à côté de qui j'étais et dont j'avais aimablement arrangé les cartes, m'a serré la main en sortant ! — bull-dog, va !

Dimanche 15. — Concert, arrangé aux écuries les drapeaux. Les toilettes des chœurs (Les Saisons de Haydn) l'épileptique chef Maszkowski — mes Complaintes. C Elsa cousine du pianiste Graf Zicky —.

Lundi 16. — Lecture matin — Midi sonnant aux pendules du château — par la fenêtre le Rhin sous l'averse — Déjeuné — pipes — rêvassé — Ce soir Joachim et Brahms. Le vent, le vent — concert-Joachim (ses variations et le concerto de Max Bruch) — froid — les toilettes — les têtes — chanteuse légère en lunettes. Ridicule des gens qui chantent — Brahms et Hiller — Quelles balles d'artistes ! chœurs — Ce soir la C Munster — (rendez-vous à Ostende !) quels yeux — le roman de Ouïda (les glaces).

Mardi 17. — Le C Mouraviev (croix rouge) — invitat. au dîner — Placé entre Brandebourg et lieutenant — lettre à la Hacke et confér. au pied de la statue en haut du g escalier — ce soir, observé l'Emp. mystère — Règle du jeu de crocket — ennuis pour mes chemises — g vent — tout blafard — sensations d'automne.

Mercredi 18. — Pluies — averses — vent, qui ont tout lavé, car ce soir clair de lune solitaire sur le Rhin et les coteaux, clair de lune charmeur des nids — pas de lecture — soirée — le prince Mavrocordato, noir, barbu, pommadé, mauvais franç. ganté comme un marié de province, tournant ses pouces gantés quand l'Impé. le complimentait — Il a joué, il a réveillé ce pianino que je croyais mort — délicat, bon élève princier. (air national grec ?) la princesse, petite, maigre, ébouriffée, crépue, bêtasse, en bleu empesé — Puis les autres — M de Gélien trop blondasse, mais si vive dans sa douceur de laide charmante — etc. etc… — Dans ce monde, pas cinq minutes de conversation non creuse, fine, subtile, neuve — des banalités de salon — art, littérature, etc.

Jeudi 19. — Comme toujours — lecture le matin, à midi, après le déjeuner, l'après-midi après le café, crocket avec B ou scène avec R — dîné à 5 1/2 — puis promenade en voiture tous 4 ou crocket — automne — vent —

Vendredi 20. — Id. Complaintes.

Samedi 21. — Reçu 2 placards d'épreuves de mon article — et retourné — l'officier pour l'officiel Werner ! foudroyant pour poudroyant.

Dimanche 22. — ?

Lundi 23. — Prenant mes congés, de Potsdam aller jusqu'à Hambourg — de Hambourg au Havre, du Havre à Paris ?

Mardi 24. — Cécile de Scholer — dessiné 2 fois à la plume l'Innocent de Velasquez (photo) collection Devonshire — puis des sanguines of Watteau.

Mercredi 25. — Mes congés vont du 10 août au 1 novembre ! — Fumé l'odalisque — maudite la race des blanchisseuses inexactes !! — Ce soir le prince Mavrocordato — coiffeur — joue — puis cause, en mangeant avec l'Imp.

tel morceau du cachet — Elle : on retrouve la trace de ses souffrances dans les morceaux de Chopin — On joue, courses de chevaux de plomb — une partie. Je joue le dernier tout le temps, je vais dernier, et soudain je gagne !! l'Imp. envoie la C[omtesse] Hacke chercher un carnet peluche rouge pour mon lot.

Jeudi 26. — La Pr Furstenberg envoyant à l'Imp. de l'eau de Lourdes et de la poudre.

Samedi 28 ? — Mes complaintes — Paris ! Paris ! — Un livre Quantin — sur la peinture allemande contemporaine —

Dimanche 29. — ? — Crocket — La duchesse de Tourzel — Schreckliche Zeit. [la Terreur] — Étrange époque. Paris ! — Paris ! —

Lundi 30. — ? — Paris ! — 40 complaintes — recopie avant la messe. —

Mardi 31. — Soirée — Une quarantaine de personnes — La tête du Seligmann examinant le Saxe — causé tout le temps avec un Monsieur roux dont je ne connaîtrai jamais l'identité — La fièvre les derniers jours — la cour à la Hacke — le bruit des joueurs de whist. Le chœur — 4 morceaux — Salve Regina — salle aux tapisseries Boucher. — finites complaintes, finites avant la messe — Logerai-je Hôtel Jersey ?

Mercredi 1. — Thé — tout français — la catastrophe d'Ischia — une purée de 5 000 mortels — Les Lois s'amusent — le choléra —

Et allez donc, gens de la terre,
Tout est un triste et vieux mystère.

Jeudi 2. — La Kronprincesse de Suède — g dégingandée en allée — le duc de Schonen (9 mois) le soir thé — loterie — elle me présente — correction de mon anglais — la Jansen, la vice-vice-reine à qui les Coblenziens font la cour. Fermé mes complaintes.

Vendredi 3. — Reçu la Gazette des B. A. mon article.

Samedi 4. — Arrivé à 3 1/2 (à Ems) la gare, un pont, au quai des mulets ornés de rouge — eau dormante, petit vapeur de plaisance — une poignée d'hôtels dans un trou de montagne — Les

gens se promenant un verre à la main — les sources et leurs nymphes — ouvrier occupé à graver des initiales sur un verre émeraude — les galeries, boutiques. — acheté Graindorge et un coupe-papier = 5 m. 50. Le bijoutier de Coblenz et son corail solitaire — La musique — celui qui joue des airs de Carmen sur le xylophone. Toilettes — une toute en pensées — Un Français lisant les mémoires de M. Claude, [ancien chef de la Sûreté]. Les 2 rouges. Une fine, longue, longue, gants rouges ! — le soir viandes froides — après la lecture — la Charité de Maxime du Camp.

(Écrit en marge dans le haut de la page) : La pierre à l'endroit où, en 1870, le roi de Prusse tourna le dos à Benedetti.

Dimanche 5. — Promenade en voiture le long des vignes de la Moselle — reçu l'Irréparable 1 partie, de Bourget. Je me suis rué dessus, je riais tout seul dans ma chambre, tellement chatouillé au tréfonds de mes impiétés Schopenhaueriennes — plus un paquet d'articles du Parlement.

Lundi 6. — La C Blumenthal — le soir toujours voiture Mayence chaussée — Le train qui passe — la barrière qu'on ferme — la petite église de l'Imp. où un paysan ne veut pas vendre la place d'un arbre — thé — princesse d'Arenberg et fille, Bruxelles — Elle cause avec Gélien, chauvinisme français, la Commune, une lourde et pédante personne — sans tact — l'Imp. lui répond : Je crains que si l'on donnait carte blanche aux dynamiteurs on en trouverait partout.

Mardi 7 ? — Xavier Marmier.

Mercredi 8. — Bebelchen — Crocket-party. Diplomatie (l'Exposit. des 100 chefs-d'œuvre) pour partir le jeudi échoue. Eu-

gène, Hekking et Lindenlaub m'attendent à Liège !

Jeudi 9. — Diplomatie pour partir le vendredi échoue — La reine de Belgique — tour-promenade du soir, avec le train qui passe — Averses — vent — malles — papiers au panier. 2.000 [mark].

Samedi 11. — Départ, malade à sièges soufflés — Verviers 3 h. — Eugène, Lindenlaub, Hekking — soirée Voncken — couronne, bouquets — ouvriers — la banquiste. Hôtel de Londres — lecture. Névroses jusqu'à 4 h. du matin.

Dimanche 12. — Liège — Clément [Moxhet] et son horizontale — bal — théâtre (pauvre Jacques) Hekking ; « le chien a tout mangé. »

Lundi 13. — Spa, connaissances d'Eugène, cousins, cousines, tantes, oncles — fête — lampions au Géronstère, Casino salle de lecture — Mazes de Fontanes, rentré à Verviers à 10 h. parti avec Lindenlaub pour Paris à 1 h. du matin.

Mardi 14. — Paris, douane, mes vases de Hohr — 99 Boul'-Mich — Henry — Riemer.

Mercredi 15. — Bourget en Lorraine — Eden théâtre, Riemer — jusqu'à Rollin rentré à pied. Sandwiches rue Richelieu — rue Champollion, 12 — Laporte, Nevers — dix h. du matin + 4.

Jeudi 16. — Henry. L'ouvrière — coquetteries, poses anti-poseuses. Atelier d'Henry Cros — cires exquises — le Geoffroy St-Hilaire — Olive.

Vendredi 17. — Après-midi chez Larroque — piano — Gauchos — Fauré — le soir ensemble — crise de retour de la Fauré, rires

nerveux sur l'épaule de la femme du tailleur. — Sagesse de la Loula — costume de Loula — virginité du salut militaire — rue Toullier.

Samedi 18. — Avec Riemer — le soir Henry et l'ouvrière — revu Revers.

Dimanche 19. — À 8 h. 10 départ pour Tarbes — journée avec Riemer — dîner chez Thiviez — Jardin des Plantes — dormi en wagon ! costume anglais.

Lundi 20. — À 5 h. à Bordeaux — Lavabo — accent ! — déjeuné Morcenx — Tarbes, tour Massey à midi 39.

Mardi 21. — Pérès — le soir musique aux allées — Marguerite entrevue dans le va-et-vient causant, pâle, la tête haute, perdue, avec un Monsieur vulgaire et gras.

Mercredi 22. — Bagnères de Bigorre — voitures à petits chevaux grelots — la Vierge du Dédale — l'accent traînard et bravache des gens — les maïs — dîné Hôtel Beauséjour — colonie élégante nulle — Coustous, promenade abrutissante — Rentré à 10 h. soir — les prés bruissants de cigales et grillons —

Samedi 25. — Tarbes à Bayonne — sur les banquettes journaux conservateurs en deuil — deux royalistes les larmes aux yeux — à la gare de Pau drapeaux etc… réception du ministre des postes et télégr. — Raynal — Lourdes, hôpital — Le soir Bertrand.

Dimanche 26. — Hôtel de Londres — Bertrand et deux officiers — S-Sébastien — le capitaine — Largartijo et Frascuelo — Mantilles, éventail — assaut des trains lents, retour (notes).

Lundi 27. — Biarritz — les grues — notes — la lame — le phare — rentré à minuit avec Bertrand.

Mardi 28. — À Tarbes à 2 h. après midi — Marie Tenaillon.

Vendredi 7. — Cadeau des Dramen de Klinger 9, impasse du Maine.

Samedi 8. — Mon roman. « Ce pauvre Étienne » notes —

Tourgueneff — mort — Mon Don Juan de Pouchkine ?

Dimanche 9. — M. Lafitte — nuls

Ennuis d'argent.

Lundi 10. — À Lourdes — jeunes brancardiers épanouis.

Dimanche 16. — Lafitte.

Mardi 18. — Musique — cirque — parade.

Jeudi 20. — Musique.

Samedi 22. — Notes pour roman « l'Aveugle » Ennuis d'argent.

Dimanche 23. — Avec Pérès.

Lundi 24. — Lamon — La fête.

Jeudi 1. — Au cimetière d'Ivry — bières mal brûlées — Angoisse de mon argent — Lettre à Pigeon — cafés — gens endimanchés — cabinet de lecture rue Vaugirard fermant à 5 h. — Pas de journaux du soir — crépuscule au Luxembourg — Rieffel — Formosa et le bel Armand.

Vendredi 2. — Angoisse de mon argent — la Comédie — chez Rieffel — le soir chez Henry — Régina C.

Samedi 3. — Le matin — averse — boue et tramways — N 17 — 99, B S-Michel — ma malle — etc… Réveillé dès 5 h., à 8 Rieffel — gare de l'Est — camions lents à indifférence journalière — averse — café au lait Paris — gueule de bois — voyage — ô mélancoliasse. — les 2 Avricourt — le train d'été à partir d'Oos à 11 h. Richard — les fenêtres Mindorff et Bachem éclairées seules — la sœur Placida circulant blanche arrangeant des coussins.

Dimanche 4. — Jour tiède de printemps l'unique boudiné de Bade.

Lundi 5. — Je passe le blaireau de l'euphuisme sur ma complainte. Oh ! cette cloche des après-midi de mai ! le Kurgarten fouetté d'averses par rafales — Et les belles feuilles mortes — Et les deux monts d'un vert noir profond et vivace tacheté de rousseurs —

Mardi 6. — Quelle interruption !… et quelle mélancolie — Ma table — N 19 villa Mesmer — la lampe — la cire de Cros qui me sourit — remis — viens de dîner dans la blanche Speise-Saal — Le jet d'eau en bas — Un piano joue des fugues quelconques — Mélancolie idéale ! et tout me convie à m'y abandonner — Et je n'ose — Que je suis un pauvre être inquiet.

Lundi 12. — Averses patientes comme des anges — départ midi — Deux impotentes — avec Schliep — le Corydon de Gratz — la Sapho de Bade — le mot de Gortchakoff « un homme n'est pas vieux tant qu'il a » Arrivée à 7 — Lecture à 8 1/2 (la Germania sans feu de Bengale, la ville de Bingen). Ma chambre, le Rhin terreux.

Les rues délayées d'ocre rouge de Bade, par les averses persistantes.

Ce Coblentz que j'ai quitté il y a trois mois, ivre de gaîté pour trouver Ysaye, Lindenlaub, Hekking à Verviers.

★

[Sur la feuille de garde, à la fin de ce carnet, Jules Laforgue avait noté ces adresses.]

[Gustave] Kahn, 4 rue Laugier.

[Charles] Henry, 5 quai d'Anjou.

[Théo] Ysaye, 8 rue Papillon.

Émile [Laforgue, son frère] 36 rue des Moines à Batignolles.

M. Brisbane.

[Charles] Ephrussi, 81 rue de Monceau.

[Paul] Bourget, 7 rue Monsieur.

[Th.] Lindenlaub, 39 Claude Bernard.

Bernstein, 25 in den Zelten [cousin de Ch. Ephrussi].

Miss [Leah] Lee, 57 Koniggraetzer Strasse (future M Laforgue.)

M. Fuchs.

FIN

Ô Terre, ô terre, ô race humaine.
Vous me faites bien de la peine !

## Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/En_Allemagne_%281882-1886%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.